

historia.fr
Historia
N° 1 depuis 1909

*Franck Ferrand
raconte
l'assassinat de JFK*



Le magicien du fer
**GUSTAVE
EIFFEL**

- Son incroyable ascension
- L'aventurier industriel
- Une empreinte mondiale

NOVEMBRE 2023 - N° 923 - ALL \$ 4,90 € - BEL ESP 6,90 € - BELESP 6,90 € - DOM ST 5,90 € - CH 12,95 € - DOM ST 5,90 € - TOM ST 10,90 € - PF - MAR 75 DH - TUN 11 TND - CAN \$ 11,99

L 13475 - 923 - F : 6,90 € - RD



HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

39-45 LA GUERRE DE L'ARCTIQUE

SÉRIE DOCUMENTAIRE INÉDITE

6 épisodes sur les événements stratégiques et militaires
qui ont déterminé l'issue de la Seconde Guerre mondiale

canal 205

MARDI 24 OCTOBRE À PARTIR DE 20.50

REPLAY 60 JOURS

bouygues

canal 121

CANAL+

canal 118

Chips
Time

free

canal 205

orange

canal 122

SFR

canal 177

Viialis

UBox

canal 118

SCANNER
POUR S'ABONNER
À LA NEWSLETTER
HISTOIRE TV



Suivez-nous sur [histoiretv.fr](https://www.histoiretv.fr)



@UAW



PAR ÉRIC PINCAS

SFPA (Société Française de Promotion Artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10 817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Directeur de la publication et gérant de la SFPA :
Pierre Louette.

Éditrice : Claire Lénart.

RÉDACTION

Directeur éditorial : Franck Ferrand.

Rédacteur en chef : Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé du Grand Angle : Victor Battaglion.

Responsable des développements éditoriaux :
Pierre-Louis Lensel.

Assistante : Florence Jaccot.

Directeur artistique : Stéphane Ravau.

Rédacteur graphiste : Nicolas Cox.

Premier secrétaire de rédaction : Xavier Donzelli.

Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet ;
Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrices photo : Ghislaine Bras, Anne-Laure Schneider.

Rédactrice Web : Véronique Dumas.

Comité éditorial :

Jean-Yves Boriaud, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni,
Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles,
Thierry Sarmant, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients :
Lise Benamou.

Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin.

Activités numériques : Erwan Treyz.

Ventes messageries : Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque :

venteshistoria@teamdifffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

RÉGIE PUBLICITAIRE

Mediaobs : 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris.

Directrice générale :

Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).

Équipe commerciale :

Romain Provost (01 44 88 89 27, rprovost@mediaobs.com) ;
Antoine Kodio (01 44 88 97 79, akodio@mediaobs.com).

Exécution :

Cédric Aubry (01 44 88 89 05, caubry@mediaobs.com).

Impression :

BLG, 2780, route de Villey-St-Étienne, 54200 Toul.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : novembre 2023.

Commission paritaire : n° 1026 K 80413.

ISSN : 1270-0835.

Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.

Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart *Histoire de Lire*, un encart *First Voyages*, un encart *Liriade*, sur une partie de la diffusion abonnés.

PHOTO DE COUVERTURE :

Collage de Solange Gautier 2023/Kharbine Tapabor.

Origine du papier : Autriche - Taux de fibres recyclées : 19% -
Eutrophisation : PTot = 0,011kg/tonne de papier.



DU FLAIR, DU FER, DU SAVOIR-FAIRE

In'est pas donné à tout le monde de gagner le ciel de son vivant. Et pourtant, Gustave Eiffel l'a fait ! Entre juillet 1887 et mars 1889, au cœur de la capitale, il réalise une envolée architecturale vertigineuse : une tour en fer culminant à 324 mètres de hauteur. Record mondial pour l'époque ! Là où certains de ses adversaires ne voient qu'une « grande girafe toute percée », la majorité des Parisiens, lors de l'Exposition universelle de 1889, s'enorgueillit de pouvoir présenter aux yeux du monde ce symbole de l'excellence française en matière d'ingénierie. Le phare d'une nation qui, cent ans après la Révolution française et les désillusions de la guerre de 1870, entend de nouveau faire rayonner son esprit des Lumières et ses valeurs universelles. Eiffel. Un nom de notoriété planétaire. Plus encore : six lettres devenues un label, une griffe, un style à part entière. Pourtant, au-delà des ouvrages d'exception que l'on retrouve jusqu'en Amérique du Sud ou en Asie (ponts, halles, viaducs, observatoire, cathédrale...) – qui connaît vraiment leur maître d'œuvre ? À l'heure où l'on célèbre le centenaire de la disparition du « Magicien du fer », il nous a semblé comme une évidence de lui rendre hommage et de vous faire revivre son irrésistible ascension. Celle d'un personnage aux multiples facettes, à la fois ingénieur visionnaire, entrepreneur, grand communicant, meneur d'hommes, dont le champ de création dépassait largement celui de l'architecture puisqu'il fut aussi l'un des pionniers de l'aérodynamique et de l'aéronautique, concevant un prototype d'avion de chasse au cours de la Première Guerre mondiale... Toujours cette quête de défier les éléments. Si l'étoile Eiffel brille de mille feux, elle le doit aussi au talent des hommes qui firent partie de sa constellation : Maurice Koechlin, Émile Nougier ou Théophile Seyrig notamment. Leur contribution éclairée fut essentielle mais il n'y eut toutefois qu'un soleil... Dans ce numéro, souvenons-nous aussi de la tragique journée du 22 novembre 1963, à Dallas, au cours de laquelle JFK fut assassiné. Franck Ferrand vous raconte ces heures sombres au travers du regard de Jackie Kennedy. C'était il y a soixante ans, c'était hier. u

EIFFEL AUX MULTIPLES
FACETTES : INGÉNIEUR
VISIONNAIRE,
ENTREPRENEUR,
COMMUNICANT,
MENEUR D'HOMMES

@ POUR CONTACTER LA RÉDACTION, adressez votre courrier électronique à redaction@historia.fr



PHOTO: HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES

En novembre sur www.history.fr

► **15 NOV. 1533**
Les conquistadors entrent dans Cuzco, sonnant le glas de l'Empire inca.

► **LES 140 ANS**

DE LA POUBELLE
Le 24 novembre 1883, le préfet de la Seine Eugène Poubelle signe un arrêté obligeant les propriétaires

parisiens à fournir à chacun de leurs locataires un récipient muni d'un couvercle destiné à recueillir les déchets ménagers.

► **26 NOVEMBRE 2003** Dernier vol commercial du Concorde. Mais pourquoi dit-on que « le Bel Oiseau » est l'enfant de Suez ?

8

MÉMENTO

8 L'infographie du mois

14-18 : inégaux devant la mort ?

10 L'actualité de l'Histoire

16 **La chronique d'Emmanuel de Waresquiel**

20

DOSSIER

GUSTAVE EIFFEL, UN GÉNIE MONDIAL

Derrière le succès de la Tour, on découvre un audacieux constructeur, un ingénieur, un homme d'affaires et un étonnant visionnaire.

22 **Les premiers pas d'un géant**

Christine Kerdellant

26 **L'aventurier de l'âge du fer**

François Vey

28 **Des collaborateurs bien charpentés**

Christine Kerdellant

30 **La tour Eiffel, de la défiance au triomphe**

Pascal Varejka

40 **Eux aussi ont voulu atteindre le ciel**

Véronique Dumas

42 **Un succès hexagonal et international**

Pascal Varejka

48 **Pris au piège du scandale de Panama**

François Vey

50 **Un pionnier méconnu de l'aéronautique**

Benoît Limousins

52 **Entretien avec Savin Yeatman-Eiffel**

CONTRIBUTEURS



FRANCK FERRAND Directeur éditorial d'*Historia*, animateur sur Radio Classique, directeur de la Cité de l'Histoire, auteur de nombreux livres. Son dernier ouvrage, *Histoires de France*, vient de sortir chez Perrin.



CHRISTINE KERDELLANT Journaliste et essayiste, elle est l'auteure d'une biographie d'Eiffel, *La Vraie Vie de Gustave Eiffel*, publiée chez Robert Laffont en 2021.



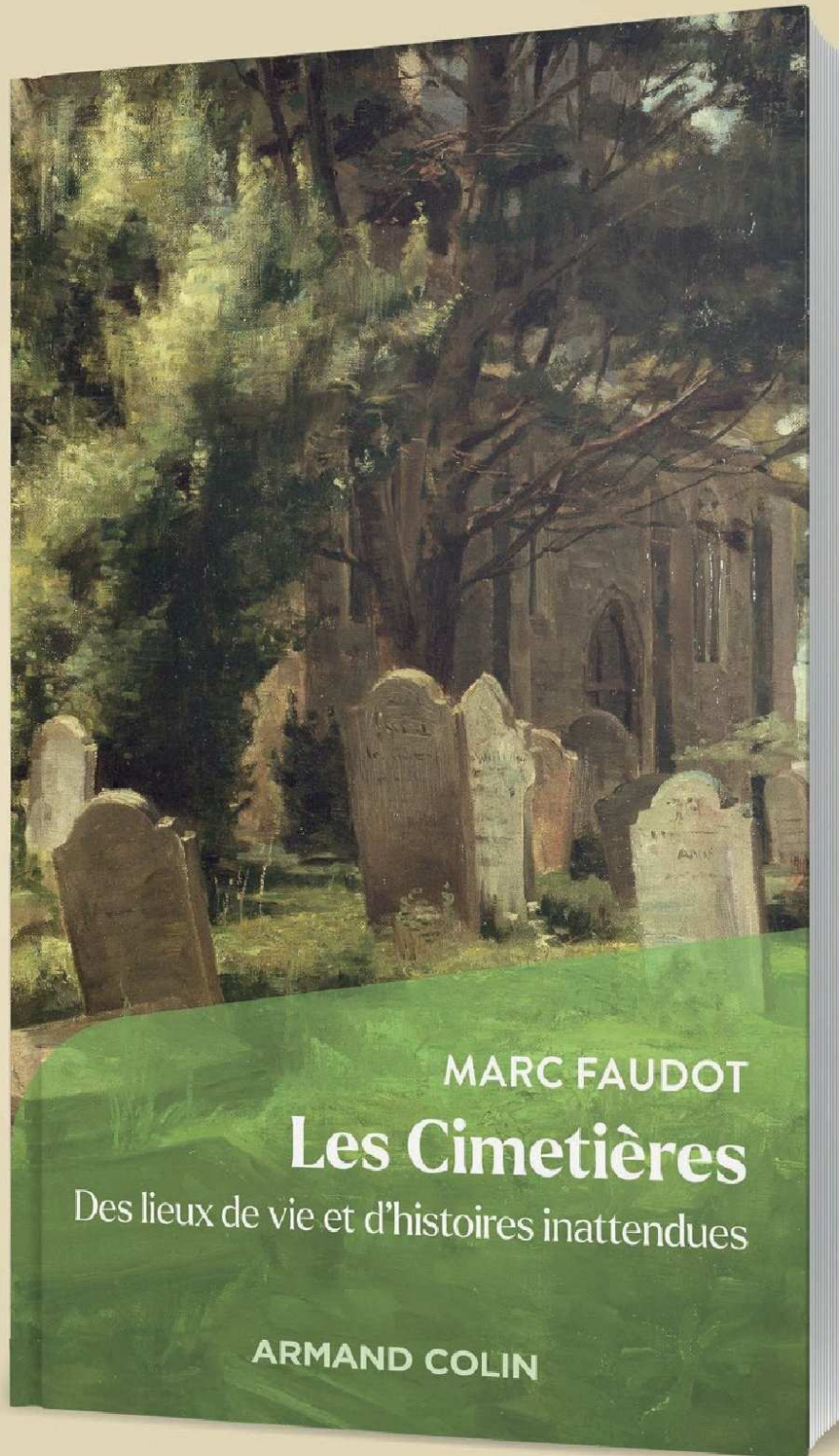
FRANÇOIS VEY Journaliste, rédacteur en chef du *Parisien Magazine* de 2012 à 2017, il enseigne à Paris-Dauphine et a signé, en 2018, *La Tour Eiffel* chez Perrin, dans la collection « Vérités et légendes ».



PASCAL VAREJKA Historien, auteur d'une quinzaine d'ouvrages sur Paris. Sa *Fabuleuse histoire de la tour Eiffel* (Géo, coll. « Géo Histoire », 2021) dresse un tableau complet du monument.

« UNE HUMANITÉ SANS FIN »

Marc Faudot



ARMAND COLIN



54

SOTHEBY'S/SAK/IMAGES



64

BETTMANN/GETTY IMAGES



74

SEBASTIEN GILES/CHATEAU DE VERSAILLES/ESP

54

RÉCITS

54 BON VIN CONTRE CRUELLE FÉE VERTE

Laurent Bihl

60 JACKIE KENNEDY : SON JOUR LE PLUS LONG

Franck Ferrand

64 NEW YORK CÔTÉ OBSCUR

Nicolas Méra

70 LE CABINET DE CURIOSITÉ

DE XAVIER MAUDUIT

Charles Giol

74

CULTURE

74 EXPOS

Joëlle Chevé

78 Gustave Moreau, monstres et destinées

Élisabeth Couturier

80 ÉCRANS

Sorties ciné, scène, jeux vidéo... sans oublier
les rendez-vous radio à podcaster

86 LIVRES

La sélection polar, essai, BD et jeunesse

96 GASTRONOMIE

Paris, province, on refait le match !

Patrick Ramboury

98 MOTS CROISÉS

CONTRIBUTEURS



DR

VÉRONIQUE DUMAS
Journaliste spécialisée dans les thématiques patrimoniales et sociétales, elle gère également le site Internet et les réseaux sociaux d'*Historia*.



DR

LAURENT BIHL Maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, il vient de sortir *Une histoire populaire des bistros* (Nouveau Monde éditions).



MARTINO

NICOLAS MÉRA Créateur du site Fiddelhistoire.com, il a signé l'an passé un original *Petit Dictionnaire des sales boulots* (Vendémiaire).



GILLEPAUQUONNIER

JOËLLE CHEVÉ Spécialiste de l'Ancien Régime et de l'histoire des femmes, son ouvrage *Les Grandes Courtisanes ou le Pouvoir des femmes dans l'Histoire* est réédité chez Litos.



DR

ÉLISABETH COUTURIER Elle dirige la rubrique « L'art de l'Histoire » dans *Historia* et a signé *Art contemporain : ce qu'il doit aux chefs-d'œuvre du passé* (Flammarion, 2021).

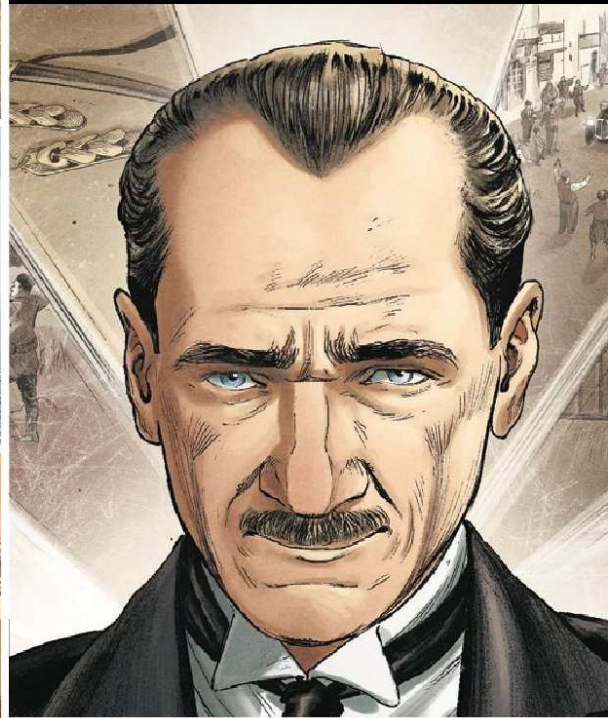
●● Une collection de portraits biographiques en BD ●●



43 ALBUMS
DISPONIBLES
AU RAYON BD



NOUVEAUTÉ



IL Y A 100 ANS, NAISSAIT
LA RÉPUBLIQUE DE TURQUIE
INDÉPENDANTE, LAÏQUE ET
RÉFORMATRICE.

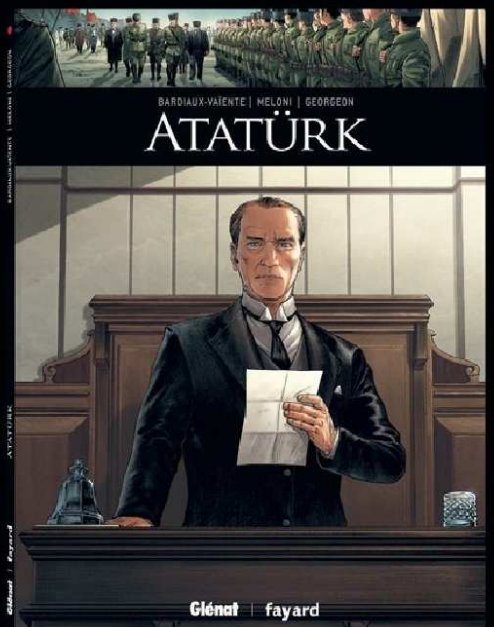
ILS ONT FAIT L'HISTOIRE

Glénat | fayard

LEUR DESTIN A AUSSI
FAÇONNÉ LE VÔTRE



Toute la collection



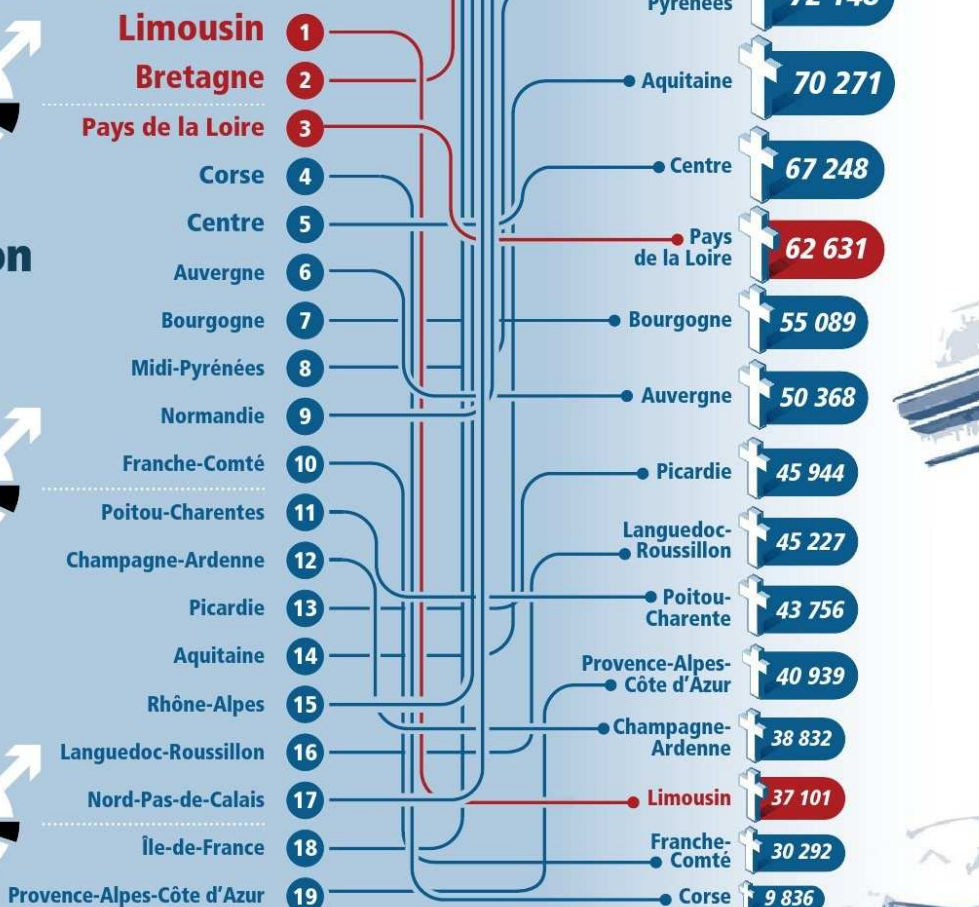
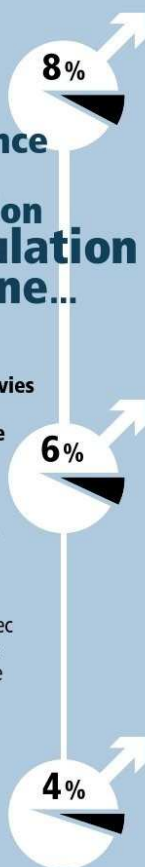
14-18 INÉGAUX FACE À LA MORT ?

DONNÉES VÉRONIQUE DUMAS DESIGN STUDIO WARFOG

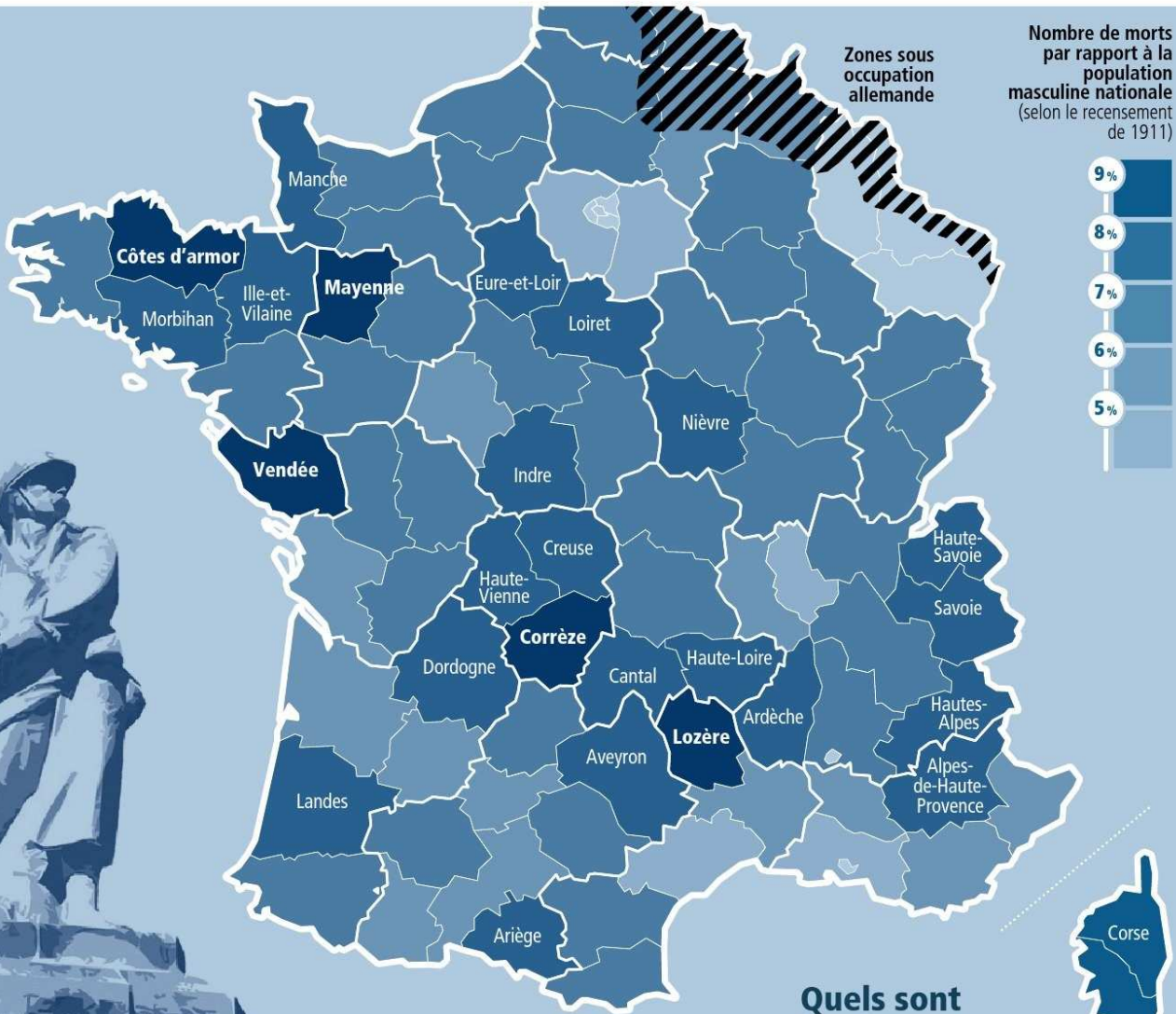
L'hécatombe de la Première Guerre mondiale frappe diversement les territoires. Largement mobilisée, d'autant plus que les bassins industriels du Nord-Est sont occupés, la paysannerie de l'Ouest paye le plus lourd tribut.

Nombre de morts pour la France par région en proportion de la population masculine...

Si la comparaison entre la ponction en vies humaines rapportée à la population locale et pertes en valeur absolue réserve quelques surprises, une région se démarque. La Bretagne est en effet perdante sur les deux tableaux. L'Ouest rural est durement affaibli, avec un homme sur douze tué dans le Limousin, à peine moins dans les Pays de la Loire.

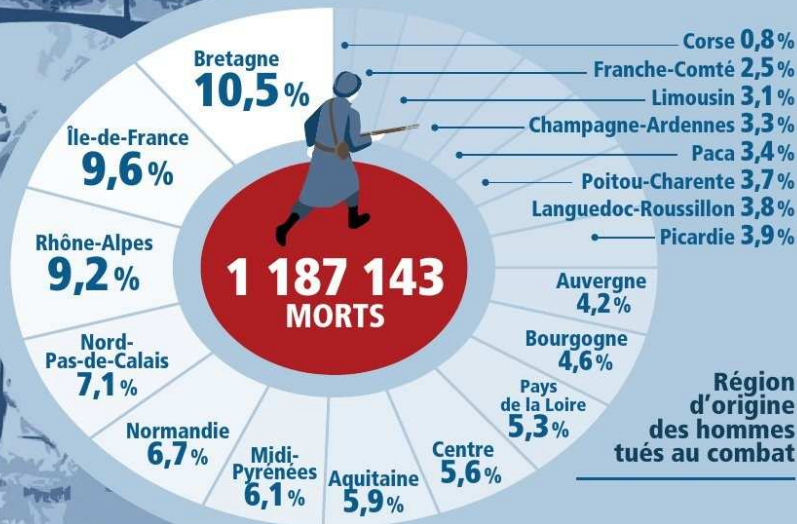


Sources : Le Monde, Pierrick Auger, Géographie économique des morts de 14-18 en France, Henri Gilles, Jean-Pascal Guironnet, Antoine Parent dans La Revue économique.



Quels sont les départements les plus éprouvés ?

Si les grandes métropoles fournissent des contingents à la hauteur de leur poids démographique, la pression est nettement plus forte dans nombre de départements périphériques ou centraux. Dans ces territoires nettement moins peuplés, la saignée frôle parfois le dixième des hommes, évidemment puisés parmi les forces vives dans la force de l'âge.



Mémento

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

ENSEIGNEMENT

Une histoire qui fait date(s)

Le président de la République a annoncé une « refondation » de l'enseignement de l'histoire, dans lequel la chronologie reviendrait en force. Mais a-t-elle vraiment jamais disparu des programmes ?



ÉLODIE GREGOIRE/AGAPRES



RAYNAEL HELLER/SHUTTERSTOCK

AU FIL DU TEMPS Marignan 1515 ? Connais pas ! La dénonciation des manques supposés des élèves en matière de repères temporels, exprimée par le chef de l'État n'est pas née aujourd'hui. Cette polémique, éminemment politique, fut évoquée pour la première fois devant l'Assemblée par Michel Debré en... 1980.

Dans un entretien au magazine *Le Point*, le 24 août dernier, Emmanuel Macron a dit vouloir « refonder le programme » dans les cours d'histoire. Il ajoute que « l'Histoire doit être enseignée chronologiquement. » Il évoque la « refondation de la nation » qui « passe par l'école et la connaissance. » Ces assertions, courtes, surprennent les historiens et les historiennes

qui enseignent à tous les niveaux scolaires. Les enseignants ont le sens du devoir, celui de transmettre le savoir historique et de donner aux élèves le sens critique, si nécessaire pour décrypter l'actualité à la lumière de la lecture du passé. Certes, ils suivent des instructions, mais gardent aussi une liberté pour construire leurs cours. L'Histoire est une passion, voire un sacer-

doce pour les professeurs en histoire-géographie.

Un sujet politique

Il faut faire confiance aux enseignants, dont beaucoup sont des docteurs et chercheurs en histoire ou en géographie. Aussi, depuis des décennies, des discussions sur les programmes agitent le milieu des historiens, parfois de façon vive. Le débat récurrent souffre souvent d'une

instrumentalisation politique qui peut venir de tous les bords politiques. Car l'Histoire n'est pas une discipline comme une autre. On l'observe dans tous les pays. C'est encore plus vrai dans les dictatures, où les jeunes esprits sont manipulés par la propagande. Ce qui anime le monde de la recherche historique et pédagogique en France, c'est la construction d'un équilibre

Confidentiel Antonin Carême, illustre cuisinier français du début du XIX^e siècle, au service de Talleyrand, du futur roi George IV d'Angleterre, du tsar de Russie et de l'empereur d'Autriche, sera au cœur d'une nouvelle série pour Apple TV+ retraçant son destin d'exception. Au menu : Jérémie Renier, Lyna Khoudri et Benjamin Voisin. MATHILDE SAMBRE

objectif dans l'étude des périodes historiques. Les programmes sont actuellement bâtis avec des dates, car nous savons tous, sans arrière-pensée, qu'il n'y a pas d'Histoire sans dates. Ce que nous rappellent sans cesse de nombreux historiens, de Marc Bloch à Michèle Perrot, d'Antoine Prost, Annette Wieviorka à Alain Corbin. Depuis des décennies, la chronologie a toute sa place dans les manuels scolaires. Les programmes ont été construits avec des professeurs et des chercheurs indiscutables. Il y a donc une forme d'étonnement à laisser penser que les enfants et les adolescents n'apprennent plus de dates. Disons plutôt qu'ils n'apprennent plus exclusivement un « roman national », avec des listes interminables de dates, mais qu'ils apprennent à réfléchir à l'histoire mondiale et nationale à l'aide de dates clés.

Déjà Lavissee, au XIX^e siècle, pensait qu'il fallait des dates mais aussi comprendre les autres civilisations. Le cours d'histoire doit permettre à l'école de rencontrer les histoires des autres peuples. Pourquoi se limiter à la seule histoire de France ? Depuis les années 1980, il est vrai, les débats sur l'Histoire à l'école ont été parfois houleux.

D'aucuns ont ainsi pensé qu'il fallait laisser moins de place à la chronologie – sans pour autant la faire disparaître des manuels.

Ni tabou ni censure

Mais, en réalité, la chronologie a toujours été présente. Il suffit de se plonger dans les manuels, depuis les années 1970 jusqu'à nos jours, pour s'en convaincre. Certains ont tenté des expériences pédagogiques pour aider les enfants et les adolescents avec plus ou moins de succès. Certes, avec un peu moins de dates qu'avant. Mais est-ce si grave que cela ? Et le plaisir d'apprendre ? Les dernières moutures des programmes ont tenu compte de la chronologie. Depuis le CM1 (« La France

avant la France ») jusqu'au collège (la préhistoire en sixième, puis toutes les périodes jusqu'en troisième) et au lycée (l'Antiquité en seconde puis les autres périodes jusqu'en terminale, avec l'étude du XXI^e siècle), les élèves ont l'occasion d'apprendre – et de réapprendre – nombre de dates.

L'Histoire, et a fortiori ses grandes dates, n'appartient à personne en particulier. Faire de l'histoire, c'est donner du sens à des dates, mais sans arrière-pensée idéologique. Ne faut-il pas interroger d'autres vecteurs qui détournent les futurs citoyens du sens critique, comme Internet, qui diffuse tant de *fake news* historiques et de contre-vérités, tout en étant un outil remarquable d'aide au travail des

élèves (quand il est bien utilisé) ? Qu'a voulu dire exactement le président de la République ? Il aimerait voir plus de chapitres événementiels sous forme d'études de cas ? Peut-être précisera-t-il tôt ou tard son point de vue...

Insistons. Le travail chronologique en histoire est bien fait en France. On n'atteindra jamais le programme parfait, mais il faut reconnaître que les cours d'histoire ne comprennent ni sujet tabou ni aucune censure. L'Histoire explique encore et encore, tout comme la géographie et l'enseignement moral et civique, de façon chronologique... et transversale.

♦ ÉRIC ALARY*

*Historien et professeur de chaire supérieure en Histoire ; docteur en Histoire de Sciences Po Paris.

LUMIÈRES SUR LE CODE SOLEIL

Des droits et devoirs des instituteurs, il en est question à chaque rentrée des classes. Celle de 2023 a marqué le 100^e anniversaire du code Soleil, un livre de (bonne) conduite à l'usage des hussards noirs de la République, émanant de Joseph Soleil, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique. La première partie de ce manuel, maintenue jusqu'en 1981, se focalise sur la morale du professeur. Le lexique employé frappe d'emblée, de l'ordre du sacré, avec l'emphase soulignant la mission civilisatrice de l'instituteur, moins pédagogue qu'éducateur – un « messianisme éducatif laïc », selon les mots de l'historien André Pachod. L'instituteur est un « guide intellectuel et moral », un « éveilleur de consciences ». Un parallélisme entre prêtre et éducateur déjà souligné par Durkheim dans *L'Éducation morale* (1903) et que le code Soleil résume en ces termes : « C'est un apostolat en ce sens qu'il tend à former des disciples d'un idéal moral. » L'institutrice n'est pas en reste, et fait l'objet d'une surveillance aiguë : « [Elle] ne doit pas vivre esseulée comme une sainte dans sa niche, mais elle ne saurait non plus impunément se mêler à des exubérances de mauvais aloi, ni se prêter à des fréquentations douteuses. » ♦ FLORENCE IKRAM

Mémento

Confidentiel L'actrice Elsa Zylberstein s'est lancée, en tant que productrice, dans la préparation d'un biopic sur le couturier Christian Dior (1905-1957). Le scénario débutera en 1947, au lendemain de la présentation de sa première collection, pour s'étendre à la décennie suivante, période durant laquelle la maison de couture accéda au statut d'empire de la mode. M. S.

À L'ORIGINE DE NOS PRÉNOMS



EMMANUELLE THIÉRY/L'INDÉPENDANCE

Selon *L'Officiel des prénoms 2024* (First Éditions), le top 10 des prénoms donnés aux nouveau-nés l'année prochaine reste inchangé pour les garçons avec, en trio de tête, Gabriel, Léo et Raphaël. Chez les filles, on note une progression d'Alba, qui devrait dépasser Jade, Louise et Ambre. Les petites Emma, Rose, Anna, Alice et Mia auront encore du succès, même si la tendance reste aux prénoms courts se terminant en « a ».

Dans la Rome antique, la forte mortalité infantile a instauré l'usage d'une nomination tardive du bébé, vers le huitième jour, symbole d'une seconde naissance au sein de la société. Attribué par le père, le nom indique souvent le rang de l'enfant dans sa fratrie. Quant au mot « prénom », il n'apparaît qu'à la Révolution. Jusqu'alors, il est question de nom de baptême – celui du saint du jour de la naissance, ou d'un ancêtre, pour inscrire le nouveau venu dans une lignée. Le protestantisme fait surgir des noms de baptême issus de l'Ancien Testament, Sarah, Abraham ou David. Sous la Révolution, la mode est au Sans-Culotte, Maratine et autres Fraternité. La loi du 1^{er} avril 1803 encadre l'attribution des prénoms, désormais choisis dans le calendrier français ou inspirés par l'Antiquité. Certains prénoms de la Belle Époque, disparus dans les tranchées de 1914-1918 réapparaissent aujourd'hui. Léon a entamé ainsi un retour en grâce de plus en plus marqué. ♦ VÉRONIQUE DUMAS

INDE Quel est ton nom ?

भारत *India ou Bharat ?* Au G20 de New Delhi, en septembre dernier, le Premier ministre de l'Inde, Narendra Modi, a surpris en rebaptisant son pays « Bharat » – un nom d'origine sanskrite tiré des récits épiques de l'hindouisme, les Purana. Habile façon, pour ce dirigeant nationaliste, de rejeter un toponyme jugé trop anglais... Anglais, *India* ? Le mot était pourtant utilisé par les Grecs (*Indikê*) puis les Romains (*India*). Et la Constitution de 1950 l'avait entériné dans son article premier : « L'Inde, c'est-à-dire Bharat... » Le bilinguisme se justifiait alors dans ce pays aux 22 langues officielles et au millier d'idiomes. En lançant cette proposition, le gouvernement nationaliste de Modi a peut-être voulu discréditer la nouvelle alliance nouée pour le chasser du pouvoir, l'*Indian National Developmental Inclusive Alliance* – mieux connue sous l'acronyme... INDIA. ♦ ÉLISE DUTILLEUL

AUTRICHE

LE BALCON DE HITLER



ROLAND SCHLAGER/ANAP

9 avril 1938. Quelques jours après l'Anschluss, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie, Hitler, Autrichien de naissance, prononce un discours depuis l'hôtel de ville de Vienne, du haut d'un balcon spécialement

construit et ajouté à la façade pour l'occasion. En 2018, un collectif d'artistes a demandé la démolition de cet espace, fermé au public jusqu'au 7 septembre dernier. La Maison de l'histoire d'Autriche a décidé de commencer à l'ouvrir à la visite pour couper court à une tendance à la « sacralisation » du balcon par l'extrême droite autrichienne à un an des élections législatives. Une démarche pédagogique, réservée pour le moment à un très petit nombre de visiteurs pour des raisons de sécurité. Lesquels n'ont d'ailleurs pu fouler le sol de cette terrasse encadrée par des colonnes néoclassiques. Sa balustrade, trop basse, sans doute conçue pour permettre à la foule d'apercevoir le Führer, a été jugée dangereuse. ♦ V. D.

Confidentiel En 2024 paraîtra un long-métrage dirigé par **Éric Besnard** intitulé *Louise Violet*, dont le rôle éponyme sera tenu par Alexandra Lamy : en 1889, une institutrice envoyée dans un village de la campagne française tente d'imposer les principes de l'école républicaine gratuite, laïque et obligatoire malgré les réticences de la population. M. S.

Feue la « Françafrique » ?

L'*Empire qui ne veut pas mourir* : un collectif d'auteurs français et africains avait choisi ce titre, en 2021, pour leur histoire de la « Françafrique ». Car c'est pour ne pas perdre son autorité, quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, que la France a cherché à préserver son influence diplomatique, militaire, économique et culturelle dans ses anciennes colonies. Au fil des années, ce *Commonwealth* à la française, aux pratiques souvent opaques, a évolué. Des pays africains

ont diversifié leurs partenariats pour réduire leur dépendance à l'égard de Paris. Des mouvements de contestation ont également émergé, appelant à une rupture avec les pratiques néocoloniales. Certains présidents, comme Emmanuel Macron, ont exprimé leur volonté de rompre avec ces méthodes, en promouvant des relations plus équitables. Ces réformes ont ainsi conduit à la réduction de la présence militaire française en Afrique, en favorisant le développement économique et la gouvernance démocratique.

La situation est aujourd'hui complexe et instable. Certains pays africains ont renforcé leur indépendance politique et économique vis-à-vis de la France, tandis que d'autres maintiennent des liens étroits. L'opacité et la corruption sont toujours des préoccupations et elles sont utilisées comme réquisitoire par la Russie au Sahel. Désormais, des deux côtés de la Méditerranée, chacun cherche à rompre avec cette « Françafrique » et à passer d'une politique africaine à une politique en Afrique. ♦ LAURENT LEMIRE

L'INCROYABLE ÉPOPEE DE FRANÇOIS 1^{ER}

UNE
COMÉDIE
HISTORIQUE
DE RÉMI MAZUEL
ET ALAIN PÉRON

AVEC
ANAÏS ALRIC
FANETTE JOUNIAUX-MAERTEN
RÉMI MAZUEL
ALAIN PÉRON
CORENTIN CALMÉ

Cette comédie burlesque vous invite à vivre, en vous amusant, l'incroyable histoire de François 1^{er} qui nous a légué des trésors inestimables : la langue française, le goût du beau, la Joconde, le Château de Chambord, l'art de vivre, la gastronomie... Vous serez charmé et surpris que l'Histoire puisse être aussi drôle, incroyable et pourtant bien réelle...

THÉÂTRE DE LA
CONTRESCARPE

WWW.THEATREDELACONTRESCARPE.FR

TPA
ER
Théâtre et
Producteurs
Associés



Confidentiel Le réalisateur et documentariste Nils Tavernier a commencé le tournage, cet été, pour le cinéma, de *La vie devant moi*, l'histoire vraie de Tauba Zylbersztejn, qui vécut cachée pendant l'occupation allemande entre 1942 et 1944 avec ses parents dans un immeuble de la rue Saint-Maur à Paris. Guillaume Gallienne sera à l'affiche. M. S.

À VAU-L'EAU

La mer sur un volcan

L'historiographie fait peu de cas du coût écologique des guerres. Or l'association *Robin des bois* rappelle qu'« il n'y a pas d'armistice pour les déchets de guerre ». En 2013, son « inventaire » provoquait un choc : sur les 60 000 tonnes de bombes déversées sur la France de 1940 à 1945, environ 15 % n'auraient pas explosé. Et, entre 2008 et 2013, 14 000 munitions ont été découvertes et 95 000 personnes évacuées en raison des risques. Érosion aidant, aux polluants métalliques s'ajoutent l'arsenic et l'antimoine. Et la situation en mer inquiète aussi. À l'heure où le gouvernement prévoit de multiplier les éoliennes offshore, se pose le problème de tomber, lors des forages, sur l'une des 4 000 épaves dangereuses recensées par le ministère des Armées. Comme le révélait *Le Parisien* le 27 août dernier, « il y a, à proximité du littoral et des plages, au moins 81 décharges sous-marines de munitions conventionnelles et chimiques ». La Marine neutralise chaque année environ 2 000 engins explosifs. Une goutte d'eau saine dans une jarre de poison. ♦ ÉLISE DUTILLEUL



LES PÉPITES DE LA BNF-GALLICA <https://gallica.bnf.fr/>

Un concours... tiré par les cheveux

Le musée des Arts décoratifs a programmé, cette année, une exposition consacrée aux poils et aux cheveux. Car la question capillaire traverse les âges. Elle suscite vent d'indignation pour les dictateurs de la pudeur, elle inspire des visions érotiques pour beaucoup d'artistes et se révèle souvent un marqueur social au gré des modes. Bref, elle ne laisse pas indifférente. Cette photo, prise par l'agence photographique Central News lors d'un concours de chevelure de 1931 à Southend-on-Sea, en Angleterre, démontre la fascination constante pour la beauté capillaire. Il existe peu d'informations disponibles sur cet événement : on ne sait s'il est né du soutien d'une entreprise de shampoing, de produits pour permanentes ou s'il résulte d'une initiative locale.

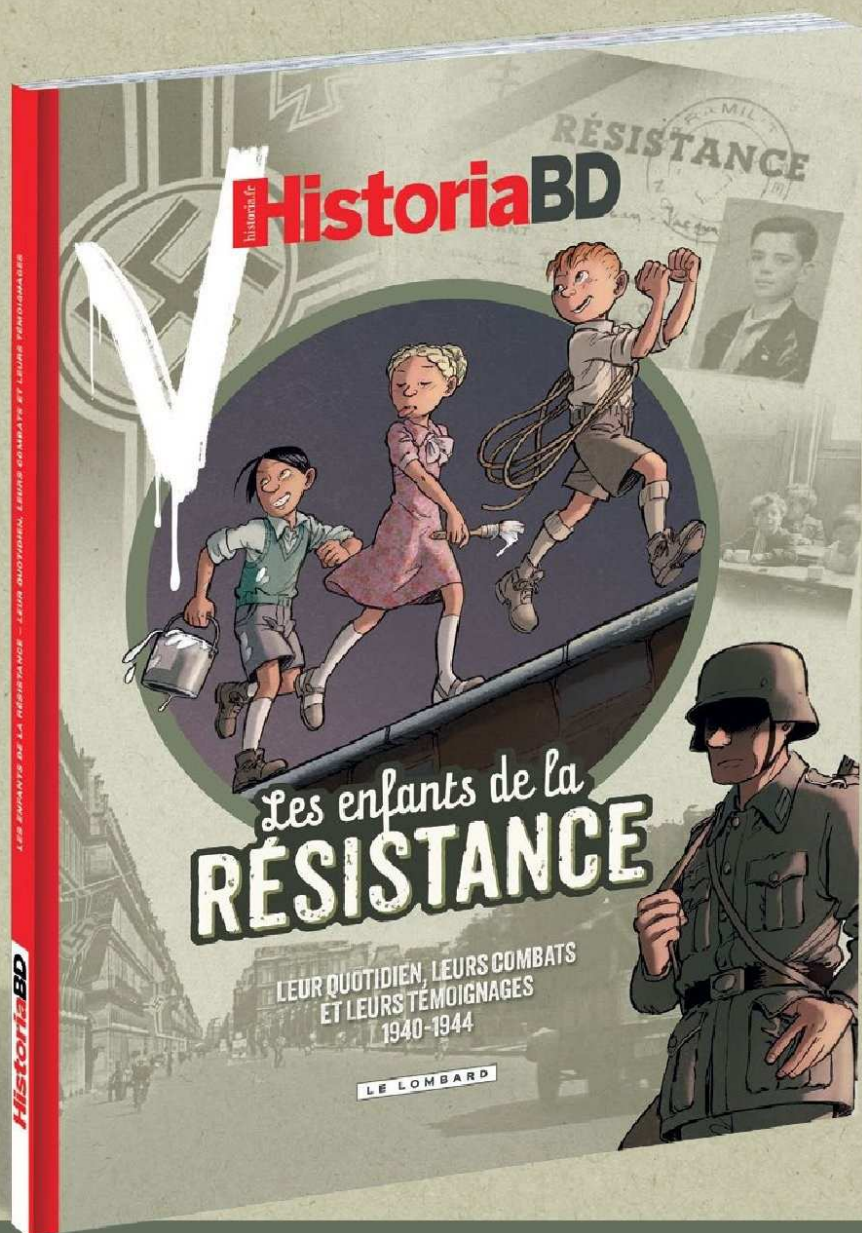
Toutefois, ce cliché en dit plus long que la longueur – impressionnante – des chevelures exposées. Il témoigne d'une mise en situation cocasse pour le photographe, qui immortalise les reines de beauté de dos, à jamais anonymes. Mais, surtout, il dévoile que ce concours semble s'éloigner des diktats habituels : l'alignement des candidates est rompu du seul fait que certaines osent amorcer un mouvement de tête, attirées vers l'objectif. Les femmes photographiées représentent une diversité peu commune pour un concours de beauté : une chevelure blanche parade au même titre que les tignasses brunes de demoiselles et de jeunes femmes. Pied de nez à la femme parfaite, le concours devient un manifeste d'émancipation. À un cheveu près. ♦ SOPHIE BERTRAND

historia.fr **Historia**BD

LELOMBARD.COM

EN VENTE
EN LIBRAIRIE

12,90
euros



Les enfants de la **RÉSISTANCE**

LEUR QUOTIDIEN,
LEURS COMBATS ET
LEURS TÉMOIGNAGES
1940-1944

D'après la série
de Vincent Dugomier
et Benoît Ers



Le matin du 10 mai 1940, la guerre était là. Rapidement, ce fut la débâcle. Le 22 juin, un armistice était signé avec l'Allemagne. La France était vaincue. François, Eusèbe et Lisa, du haut de leurs 13 ans, n'étaient pourtant pas prêts à se résigner. Ensemble, ils entrent en résistance. Comment leur quotidien d'enfants a été impacté par la guerre ? Quels événements ont bouleversé leur pays ? *Historia BD* et Le Lombard s'associent pour approfondir les connaissances de ce conflit mondial aux côtés des héros de la série des *Enfants de la Résistance*.



ANTOINE MOREAU DUBAUT

ÉTÉ INDIEN ET FIN D'UN MONDE

Vous lirez ceci en novembre, peut-être dans le froid, sous la pluie et les premiers brouillards de l'automne. Je commence cette chronique dans la pénombre de mon bureau, tout juste préservé du poids de la chaleur et du soleil interminable de septembre. Joe

Dassin a bon dos de mettre les mois caniculaires de septembre en Amérique. Les changements climatiques aidant, il fait aujourd'hui aussi chaud dans l'ouest de la France et à Paris que sur une plage de Long Island. Dans mon coin de bocage, les pelouses attendent sagement de reverdir. Les cyclamens des sous-bois s'en vont déjà par lambeaux. Les ronces regorgent de mûres qu'on ne cueille, en principe, que plus tard. Ça et là, on aperçoit déjà quelques taches jaunes dans les frondaisons des tilleuls et des hêtres de l'allée. La nature a l'air pressée de s'en retourner à son sommeil d'hiver. Elle se venge de la chaleur. Dehors, on n'entend aucun bruit, même pas celui de l'eau. Le ruisseau qui coule en bas de ma maison est à sec et ressemble à un oued sahélien, terre desséchée et longues crevasses comme la peau d'un lézard. Les oiseaux ne chantent plus et se cachent. L'après-midi, la température monte, monte. On se croirait dans la salle sans air d'un jury d'assises qui, à coup sûr, vous condamnera à vingt ans de prison. On bouge à peine, on attend que le soleil se couche et que le vent se lève. « Le paradis, ce doit être agréable comme climat. », disait, en forme de boutade, le facétieux Tristan Bernard.

De ce point de vue, nous n'y sommes pas, si nous y avons jamais été. Je pense, ces jours-ci, à tous les citoyens enfermés dans leurs tombes de goudron, de pierre et de ciment. Paris, capitale du désert ? Cela finira par arriver, une campagne minérale à l'image de la place du Panthéon, où pas une herbe ne pousse. Les grands de ce monde délibèrent dans des salons climatisés, se disputent, se font la guerre, se plaignent les uns des autres, tergiversent et regardent par la fenêtre. Bientôt, ils ne verront plus rien. Nous

autres, nous attendons toujours. Peut-être avons-nous tort ? Nous ne savons pas assez que nous sommes tout aussi coupables. Notre système capitaliste abîme la planète et nous tue à petit feu certes, mais nous en sommes à la fois les acteurs et les consommateurs. Comme des rats pris au piège d'un filet invisible. Qu'arrivera-t-il de notre Terre ? On veut faire de l'écologie à coups de circulaires et de règlements. Mais ce sont jusqu'à nos habitudes les plus anodines qu'il faut changer. Moins de voitures, de pesticides et de plastique, plus d'arbres et de forêts. Sommes-

nous prêts à vivre dans des mondes plus étroits, où les distances seraient celles de la marche et du vélo, où nos choix de consommation seraient réduits à ce que nous pouvons produire sur place ? Il est là, le défi. Ce n'est pas un changement, c'est une révolution, bien plus violente que celle de 1789. Nos dirigeants balaient cela d'un terme : « écologie régressive ». Ils ont tort. Ils feraient mieux de trouver la porte de sortie et d'avoir « de l'avenir dans l'esprit », comme disait Napoléon de Talleyrand. Je relisais récemment le merveilleux *Au Château d'Argol* de Julien Gracq, qu'André Breton tenait pour l'un des livres les plus surréalistes de son temps. Gracq l'avait publié en

“
SOMMES-NOUS PRÊTS À
VIVRE DANS UN MONDE
PLUS ÉTROIT, OÙ NOTRE
CONSOMMATION SERAIT
RÉDUITE À CE QUE NOUS
PRODUISONS SUR PLACE ?
LE DÉFI EST LÀ, ET CE N'EST
PAS UN CHANGEMENT
MAIS UNE RÉVOLUTION...

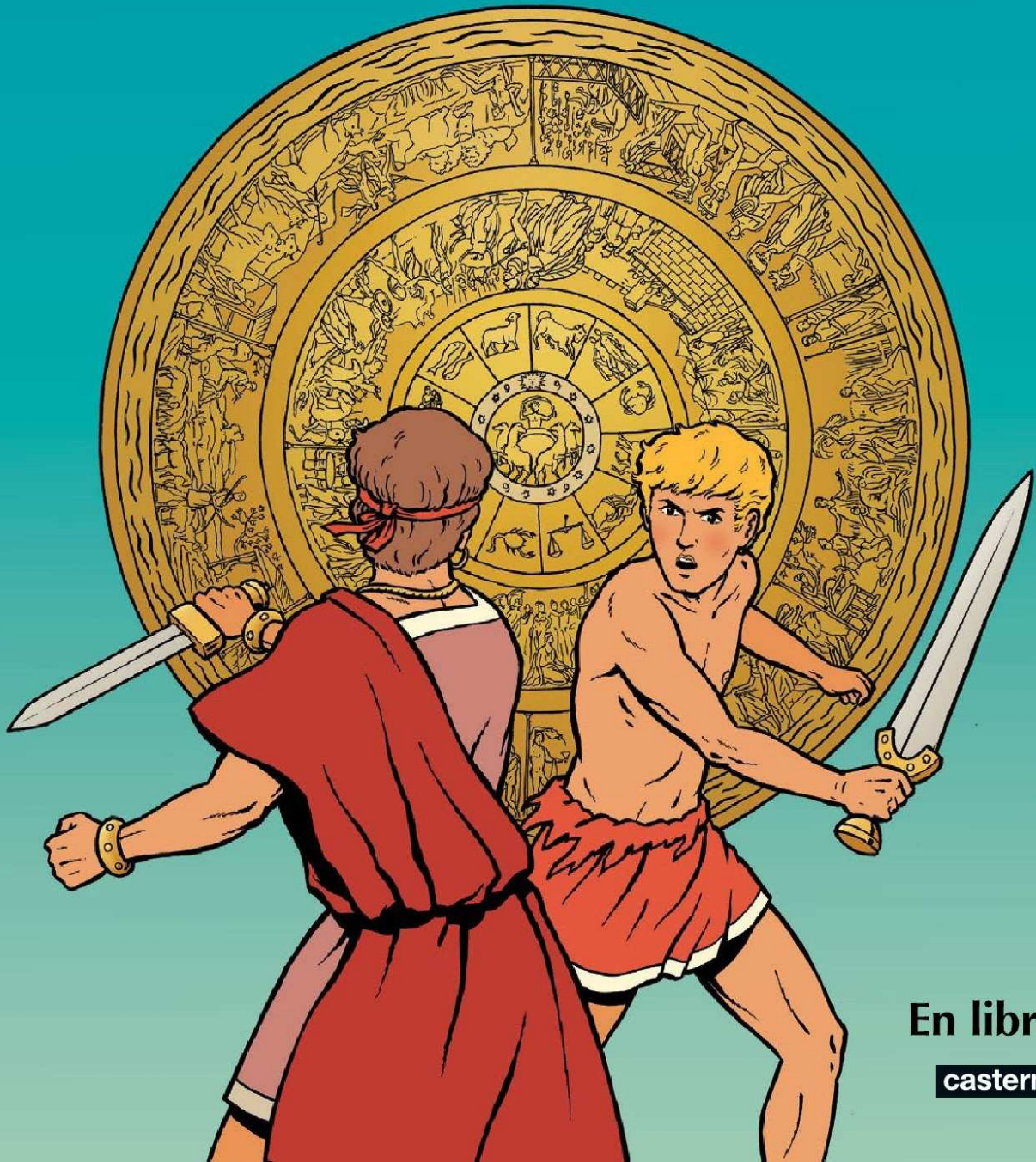
1938, juste avant la guerre. La Bretagne qu'il décrit, estivaire, abrupte et sauvage autour du château gothique qu'habitent ses personnages prend des allures de fin du monde, avec ses rochers, ses escarpements, ses abîmes et ses arbres, « muets et menaçants jusqu'aux hauteurs bleuâtres de l'horizon. » Ce sont des paysages hostiles et immobiles sous la chaleur de l'été. J'ai parfois la sensation de les revivre à l'identique, aujourd'hui, au tout début de l'automne, dans mon bocage mayennais à une époque qui, pour moi, était jusqu'alors celle de la douceur de vivre, des lumières rasantes et d'un lent ensommeillement. Gracq rêvait de paysages vides sans le moindre habitant. Il les imaginait à mesure comme pour en faire fuir les hommes. Il n'aurait pas dû mourir si tôt. Nous y arriverons bientôt, et ils ne seront pas si beaux. ♦

MARC JAILLOUX - ROGER SEITER
JACQUES MARTIN

ALIX

LE BOUCLIER D'ACHILLE

Alix sur les traces du héros légendaire
de la mythologie grecque.



En librairie

casterman

MARINI
LES AIGLES DE
ROME



QUÊTE DE POUVOIR, CRUAUTÉ, ÉROTISME
ET AMBITIONS PERSONNELLES AU CŒUR DE L'EMPIRE.

Empire romain, 1 av. J.-C. Les légions de l'empereur Augustus achèvent la conquête de la Germanie, écrasant les tribus barbares les unes après les autres. Ermanamer, jeune et fougueux prince chérusque et Marcus, fils d'un instructeur militaire, vont lier leur destin par un pacte de sang. Mais leur amitié résistera-t-elle à la démesure de l'Empire ?

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

Historia
la TV des magazines d'histoire

LE FIGARO
MAGAZINE

NOUVEAUTÉ



GUSTAVE EIFFEL

LE MAGICIEN DU FER

Le centenaire de la mort du père de la célèbre Tour nous rappelle l'importance de ses innovations techniques, qui ont fait rayonner le génie industriel français dans le monde entier.

Le nom du bâtisseur de la Tour est de ceux qui, avec Napoléon ou de Gaulle, viennent à l'esprit des étrangers lorsqu'ils évoquent la France. Mais ils ne connaissent généralement ni son histoire, ni même son prénom. Les Français eux-mêmes cernent mal Gustave Eiffel (1832-1923). Tout juste est-il associé à la « grande époque » de la France, celle où le génie industriel des inventeurs tricolores fait rayonner l'Hexagone dans le monde entier.

Gustave Eiffel, né à Dijon le 15 décembre 1832, est l'emblème de cette « France des ingénieurs », de ces quelques décennies qui, du milieu du XIX^e siècle à l'aube de la Grande Guerre, érigent notre pays en leader mondial de l'innovation. Mais si le centralien est un précurseur des ponts en fer puddlé, qu'il exporte jusqu'en Chine, s'il a bâti des ouvrages déjà célèbres, comme le

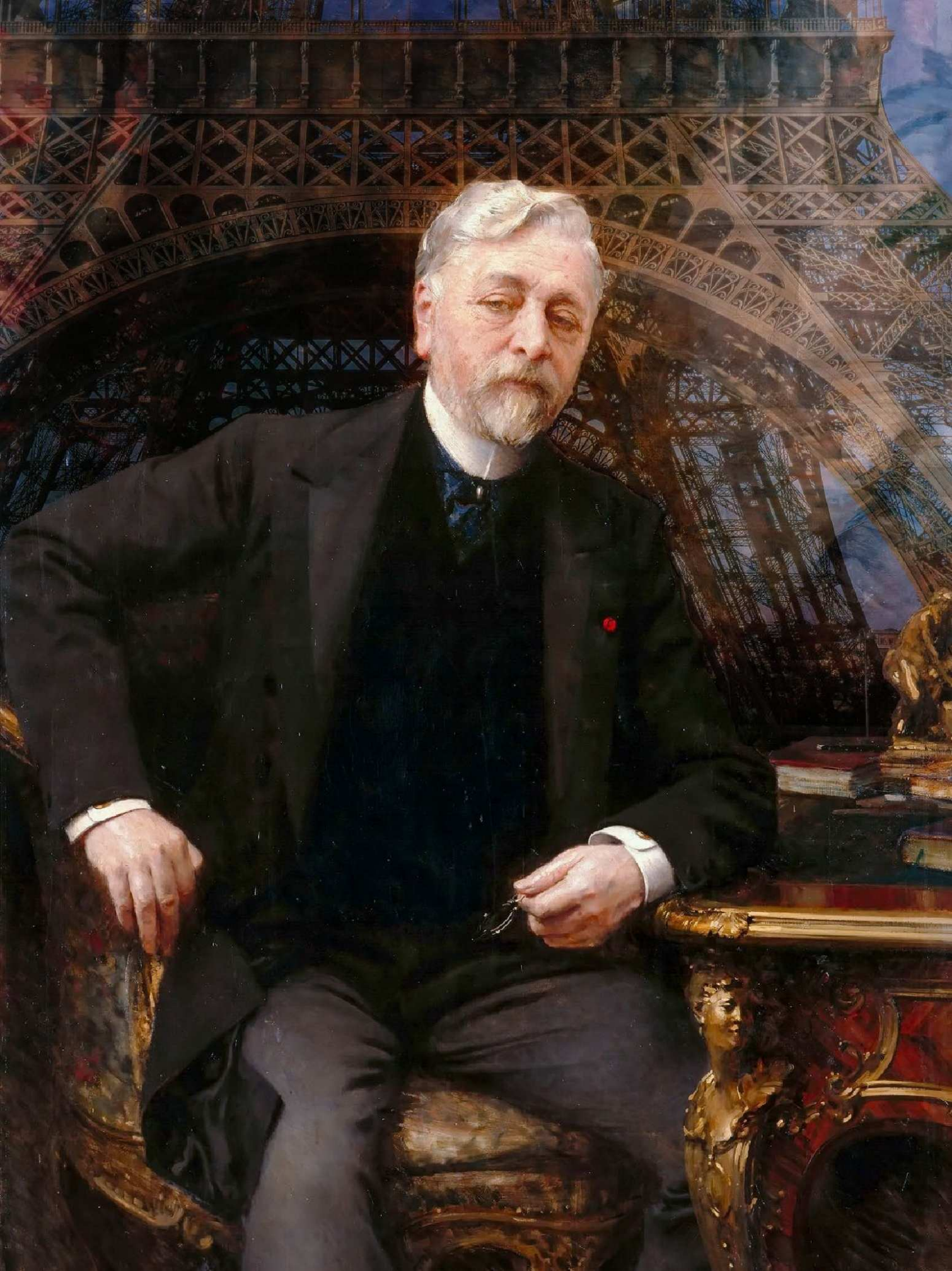
viaduc de Garabit ou la structure de la statue de la Liberté, en faisant progresser sa discipline par de multiples dépôts de brevets, il ne devient un « héros français » qu'en 1889, lors de l'Exposition universelle, dont sa « tour de 300 mètres », son utopie accomplie, devient le clou. À peine est-elle inaugurée que les têtes couronnées, oubliant que l'Exposition célèbre le centenaire de la Révolution, se pressent pour la visiter, guidées par un Eiffel aux anges : le tsar de Russie, le prince de Galles, les rois de Grèce, de Suède ou de Belgique, la reine d'Espagne, l'archiduc d'Autriche, le futur empereur du Japon... Il reçoit aussi Thomas Edison, Sarah Bernhardt ou Buffalo Bill.

Mais l'état de grâce de l'ingénieur dijonnais est de courte durée : dès 1892, le scandale de Panama, qui ruine des milliers d'épargnants alors que lui s'est enrichi en tant que fournisseur

des écluses du canal, l'éclabousse. Les Français s'empressent alors d'oublier ce qu'ils lui doivent. Car, pour le rayonnement de leur pays comme pour les techniques de construction, il y eut un avant et un après Eiffel. Il a su tirer parti d'un nouveau matériau, le fer laminé, plus économique que la pierre, mais aussi de progrès en mécanique, pour réaliser en un temps record plus de 300 ouvrages admirés aujourd'hui aux quatre coins du monde.

La Tour restera l'édifice le plus haut du monde jusqu'à l'inauguration du Chrysler Building, en 1930, à New York. Elle est aujourd'hui le monument payant le plus visité de la planète, avec près de sept millions d'entrées par an. Pourtant, pour le centenaire de sa naissance, les descendants de Gustave Eiffel ont déposé une demande de panthéonisation, qui n'a pas été acceptée. ♦

CHRISTINE KERDELLANT



Les premiers pas d'un géant

La morne enfance dijonnaise du jeune Gustave Eiffel n'augurait en rien de son avenir. Mais les conseils avisés de sa mère le propulseront dans la cour des grands.

PAR CHRISTINE KERDELLANT

Avoir pour mère une des premières femmes entrepreneurs de l'ère industrielle n'est pas forcément une chance. Faisant le commerce du charbon, propriétaire d'une mine et de deux bateaux pour transporter le minerai, Mélanie Eiffel n'avait guère le temps de s'occuper de son fils. Elle le place en pension à Dijon, rue Turgot, chez la

« grand-mère Moneuse » (*tire l'encadré p. 29*), sa mère quasiment aveugle, qui l'oblige à lui lire la messe tous les jours et le bat lorsqu'il n'obéit pas. Seul son père vient lui rendre visite le dimanche. L'école primaire n'est même pas une échappatoire à cette maison sans joie. Les enseignants n'attendent des élèves que silence, ponctualité et apprentissage par cœur : Gustave s'ennuie à mourir. Ses notes sont tout juste correctes. À

des cours accablants, il préfère l'observation des couvreurs sur les toits, la course du vent ou celle des eaux de pluie sous les remparts. Il s'évade en faisant de l'exercice sur des agrès et, à 9 ans, possède déjà une musculature d'adolescent.

Vinaigre, brasserie et République

Heureusement, une fois par semaine, il dîne chez son oncle Jean-Baptiste Mollerat, l'époux de Catherine Moneuse, la sœur aînée de sa mère. L'oncle Mollerat est revenu autrefois d'un voyage aux États-Unis avec une passion pour la chimie. Il a bâti à Pouilly-sur-Saône une usine qui produit deux inventions de son cru : le « vinaigre Mollerat », obtenu par une savante distillation du bois, et le « vert Mollerat », une peinture résistant à la rouille, idéale pour les persiennes et les jardinières. Né en 1772, l'oncle a vécu les événements de 1789 et porte en bandoulière ses convictions républicaines. Il a connu Robespierre et ne s'est jamais remis du 10 Thermidor. Le meilleur ami de Mollerat, Michel Pierret, dirige lui aussi une entreprise chimique. Il règne sur le marché de l'acide sulfurique, connaît les plus grands savants de son époque et tient à Gustave des discours

De lointaines origines allemandes

L'histoire des Eiffel est celle d'une immigration réussie, à la fin du XVII^e siècle. Guillaume-Henri Bonickhausen, un jeune bourgeois de Marmagen, près de Cologne, quitte la terre d'Eifel (avec un seul f), la forêt de chênes où il est né, pour tenter sa chance à Paris. Désireux de s'assimiler, il adopte les prénoms de Jean, son parrain, et de René, qui traduirait sa volonté de « renaître » en France. Il devient agent forestier dans les fermes du roi. Son patronyme étant imprononçable, il se fait appeler Eiffel, avec deux « f » pour le franciser davantage. Ses descendants, qui formeront une dynastie de marchands tapissiers parisiens grâce au mariage de son fils avec Marie Langoisseux, s'appelleront officiellement « Bonickhausen dit Eiffel », jusqu'à ce que Gustave, lassé qu'on le traite d'Allemand à une époque où le qualificatif est une insulte, obtienne en 1879 le droit de ne garder qu'Eiffel. Son père, Alexandre, arrière-petit-fils de Jean-René, n'avait pas l'âme d'un tapissier et s'était engagé dans l'armée de Napoléon ; il en est licencié à 20 ans, au retour des Bourbons. Réengagé en 1816, il erre de garnison en garnison avant de rencontrer, à Dijon, Catherine-Mélanie Moneuse, une femme entrepreneur dont il devient l'époux et le comptable. Ils donneront naissance à deux filles et un garçon, Gustave. C. K.



STEFANO BIANCHI/TUDORIGEMAN IMAGES

Coup de maître À peine âgé de 26 ans, le jeune ingénieur se voit confier la construction d'un pont de chemin de fer jeté sur la Garonne, à Bordeaux. En moins de deux ans (1858-1860), l'ouvrage métallique, long de 500 mètres, est achevé, révélant les qualités d'Eiffel comme technicien et chef de chantier.

sur l'infinité du temps ou de l'espace que le garçon ne comprend qu'à moitié, mais qui alimentent ses réflexions.

Ses résultats scolaires s'améliorent en troisième, quand sa mère revend son entreprise et s'associe à un ancien client, le brasseur Édouard Régnéau. Gustave va habiter avec ses parents et ses deux jeunes sœurs au Castel, un petit château dont les communs abritent la brasserie. Sa mère veut qu'il entre à Polytechnique, qu'il devienne ingénieur chimiste et prenne la succession de son beau-frère. Mollerat et Pierret repèrent les capacités de l'adolescent, désormais brillant élève. Ils l'ouvrent à la science et aux inventions, à la modernité et à l'industrie. Ils lui insufflent

le positivisme d'Auguste Comte, dont le courant philosophique se structure. À leur contact, Gustave affermit sa conviction qu'un individu, même isolé, peut changer le monde.

Centralien aventurier

Quand éclate la révolution de 1848, Dijon ne s'enflamme guère et l'on y apprend tardivement les insurrections de la capitale. Pris entre le bonapartisme de son père et les convictions républicaines de l'oncle Mollerat, privé de barricades par son âge, Gustave penche en faveur du second mais ne l'avoue qu'à demi-mot au premier. Il monte à Paris pour faire sa « prépa » à Sainte-Barbe.

Le 27 mai 1851, il participe à la révolte des élèves contre l'autoritarisme de Louis Napoléon Bonaparte et échappe, in extremis, au renvoi. Il se jette alors à corps perdu dans le travail, au point qu'il s'intéresse à peine au coup d'État du 2 décembre.

Gustave est admissible à Polytechnique, mais il est recalé aux oraux. Son admissibilité à l'X lui permet cependant d'être automatiquement reçu à l'École centrale, cette « Sorbonne industrielle » créée en 1829. Les centraliens sont les hérauts de l'industrie, les maîtres des usines qui commencent à fleurir sur le territoire. Contrairement aux polytechniciens, ce ne sont pas des fonctionnaires ; leur carrière n'est >>>

» pas protégée ni leur responsabilité couverte, mais ceux qui ont du talent et l'esprit entrepreneur font fortune dans l'industrie. Gustave choisit l'option chimie afin de pouvoir diriger l'usine de l'oncle Mollerat. Sa deuxième année est bien engagée lorsque sa mère lui apprend qu'elle s'est brouillée avec sa sœur et son beau-frère.

Tous ses plans s'écroulent. Doit-il envisager une carrière dans la métallurgie, la mécanique, les constructions civiles ou rester dans la chimie ? Il a envie de participer au mouvement industriel qui s'amorce. Le 15 mai 1855 s'ouvre la première Exposition universelle de Paris, après celle de Londres en 1851. Gustave s'y rend plusieurs fois. C'est une vitrine du savoir-faire de la France et du Royaume-Uni, les deux premières puissances mondiales. Le palais de l'Industrie a été construit dans



Ambitions La réussite bordelaise l'encourage à créer son entreprise. Ce sera chose faite en 1866 avec les « bureaux G. Eiffel, ingénieur-constructeur ».

le triangle formé par les Champs-Élysées, l'avenue Montaigne et le Cours-la-Reine. À l'origine, il aurait dû être tout de verre et de fer, mais le conformisme l'a emporté. Si le plafond-verrière a été conservé, l'édifice est en pierre de taille. Il a coûté la vie à six ouvriers, et 600 autres ont été blessés, sans que personne ne s'en soucie. Gustave, qui observe souvent les chantiers lorsqu'il déambule dans la capitale, s'en offusque : une meilleure organisation et des règles de prudence pourraient facilement éviter ces vies gâchées !

Métal et franc-maçonnerie

Une fois diplômé, le jeune Eiffel hésite encore. Sa mère le pousse à passer quelques mois chez sa sœur Laure et son mari, Joseph Collin, qui dirige les forges du Fourneau, à Châtil-

6 idées reçues sur Eiffel PAR FRANÇOIS VEY

1 Il a eu l'idée de la tour portant son nom

FAUX. La première esquisse de la tour Eiffel date du 6 juin 1884. Elle est signée de Maurice Koechlin (1856-1946), ingénieur franco-suisse devenu chef du bureau des études de la société fondée par Gustave Eiffel. Il imagine un pylône métallique, arrimé par des poutres disposées à l'intérieur d'un carré, d'une hauteur de 300 m – encore jamais atteinte. Pareille flèche dressée vers le ciel « pourrait donner de l'attrait » à l'Exposition universelle de 1889. Il planche sur sa faisabilité avec un autre ingénieur de l'entreprise, Émile Nouguier (1840-1898). Plutôt réservé devant un tel projet, Eiffel autorise ses deux collaborateurs à y travailler à leurs heures perdues. Ils en améliorent alors l'assise et la structure, et se rapprochent de l'architecte Stephen Sauvestre pour rendre sa silhouette plus harmonieuse. Au bout de quelques semaines, Eiffel se montre convaincu. Le 18 septembre 1884, un brevet d'invention est déposé aux noms d'Eiffel, Koechlin et Nouguier. Et toute l'entreprise Eiffel va se mobiliser autour de ce rêve d'ingénieurs.

2 Il a construit la tour en forme de A par amour

FAUX. Si chacun des côtés de la tour a la forme d'un A, il ne s'agit pas d'un subterfuge de Gustave Eiffel pour proclamer sa flamme à

une certaine Adrienne, comme on le raconte dans le film *Eiffel*, de Martin Bourboulon (2021). Cette histoire d'amour sort de l'imagination de la scénariste Caroline Bongrand. Dans les faits, Gustave cherche effectivement en 1860 à épouser Adrienne Bourgès, une jeune femme issue de la grande bourgeoisie du Périgord. Mais sa famille s'y oppose. Eiffel renonce donc et se marie deux ans plus tard avec Marie, une jeune fille choisie par sa mère. Las, elle meurt en 1877, le laissant veuf avec cinq enfants. Rien ne dit qu'il aurait renoué avec Adrienne vingt-cinq ans plus tard. En tout cas, sa tour ne doit rien à l'amour et tout à l'ambition de ce chef d'entreprise hors norme, qui a su s'entourer d'ingénieurs audacieux.

3 Gustave Eiffel, qui a beaucoup travaillé au bord des fleuves, était un excellent nageur

VRAI. Eiffel puise dans le sport énergie et inspiration. Boxeur, escrimeur, il fait surtout beaucoup de natation, s'entraînant en piscine, ce qui est rare à cette époque. Ses qualités de nageur se doublent d'un certain courage. Ainsi, il plonge dans la Garonne pour sauver l'un de ses ouvriers de la noyade, à la fin des années 1850, alors qu'il est chargé de réaliser un grand pont enjambant le fleuve. Un geste qui contribue à asseoir la popularité de ce meneur d'hommes.

Quand Gustave déambule dans les rues parisiennes, il observe les chantiers de construction et déplore le manque évident d'organisation, source de nombreux accidents

lon-sur-Seine. Son beau-frère lui transmet son savoir-faire de métallurgiste. Et c'est encore sa mère qui lui fait rencontrer Charles Nepveu, centralien comme lui, franc-maçon et proche des frères Pereire, qui a créé une entreprise de construction métallique. Nepveu est un industriel utopiste, qui veut partager les bénéfices avec les ouvriers, leur donner un salaire minimum et créer une caisse d'assurance chômage. Eiffel, qui joue le rôle de doublure de son patron, est mal payé, croule sous le

travail mais apprend toutes les ficelles du métier. Lorsque Nepveu connaît des difficultés financières, il place Eiffel à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, où il élabore son premier ouvrage, un pont en «tôle» pour le chemin de fer de Saint-Germain. Le soir, Gustave travaille gratuitement pour Nepveu sur les plans d'un grand pont ferroviaire sur la Garonne, à Bordeaux. L'entrepreneur semble certain de décrocher ce contrat. Fort de ce marché probable, il cède son entreprise à la

Compagnie belge de matériels de chemins de fer Pauwels & Cie. Cette dernière embauche Eiffel et le promet, à 26 ans, à la tête de l'énorme chantier. Le jeune homme possède un atout : à la demande de Nepveu, c'est lui qui a étudié la mise en pratique du procédé de fondations en rivière profonde – les piles de pont enfoncées par pression hydraulique – sur lequel son aîné a écrit un mémoire. Il faudra faire preuve d'ingéniosité pour adapter la théorie aux circonstances, mais, si elle fonctionne, elle offrira un gain de temps et d'argent considérable et rendra réalisables beaucoup d'ouvrages qui ne l'étaient pas. La construction du pont de Bordeaux, qui débute en 1858, sera pour Eiffel l'occasion de rencontres qui compteront lorsqu'il créera sa propre société. Et ce chantier colossal le fait entrer dans la cour des grands... ♦

4 Il a réalisé sa tour en fer plutôt qu'en acier

VRAI. L'acier est déjà utilisé dans la construction dans les années 1880, mais Eiffel n'en veut pas pour sa tour, car il revient alors beaucoup plus cher que le fer. En outre, il redoute ses vibrations. En découle son choix du fer puddlé – obtenu en remuant la masse de fer liquide lors de la seconde fusion à l'aide de longues barres – pour réaliser la charpente métallique. Ce procédé confère à ce type de fer souplesse pour résister au vent et rigidité pour assurer la stabilité des poutres. C'est la Société des forges et usines de Pompey, en Lorraine, qui se charge de sa fabrication.

5 Il avait accepté que sa tour soit démontée au bout de vingt ans

VRAI. La Tour devait être démolie en 1909, au terme de la concession d'exploitation, signée par Eiffel avec l'État et la Ville de Paris. Mais, après les deux millions de visiteurs enregistrés en 1889, Eiffel veut assurer la pérennité de son œuvre majeure. Dès 1903, le préfet de la Seine commande une première étude à la Commission du Vieux Paris, qui demande sa démolition, puis une seconde au comité technique de la préfecture, qui se prononce pour son maintien. Lobbyiste hors pair, Eiffel mobilise alors en sa faveur l'Association française pour l'avancement

des sciences ainsi que la Société des ingénieurs civils de France. Mais, surtout, il offre au ministère de la Guerre la possibilité d'y mener des expériences de transmission militaire. Si bien qu'en 1906 la Tour voit sa concession prolongée jusqu'en 1915. Et la Première Guerre mondiale confirme ensuite son intérêt stratégique.

6 Eiffel s'est passionné pour la TSF et a œuvré pour que la Tour accueille les premiers essais de transmission militaire

VRAI. En 1903, Eiffel émet une proposition alléchante : utiliser le monument pour tester les applications militaires de la télégraphie sans fil. Il offre la possibilité de disposer d'un émetteur et d'une antenne pour mener des essais et prend à sa charge les installations. Dès 1904 sont posées les premières antennes qui permettent d'établir des liaisons à 400 km de distance avec les places fortes de l'Est (Maubeuge, Verdun, Toul, Belfort). Quatre ans plus tard, la portée de l'émetteur fait un bond jusqu'à près de 6 000 km, atteignant l'Amérique du Nord. Cela ouvre ensuite la voie en 1921 à Radio Tour Eiffel, avec la première expérience de radiodiffusion réalisée avec Lucien et Sacha Guitry. Eiffel meurt deux ans plus tard, assuré que l'œuvre de sa vie lui survivra.



BRIDGEMAN IMAGES

Au cœur du système Républicain ardent, proche des saint-simoniens et des francs-maçons, l'ingénieur sait aussi laisser place à l'homme d'affaires qui évolue dans les cercles du pouvoir. Ce sera notamment le cas après sa rencontre, en 1884, avec le député Édouard Lockroy, futur ministre du Commerce et de l'Industrie.

L'aventurier de l'âge du fer

Meneur d'hommes, visionnaire... Eiffel fait aussi preuve d'un talent de lobbyiste bien utile.

PAR FRANÇOIS VEY

Dans le nouveau monde industriel qui se constitue sous le Second Empire, Gustave Eiffel s'impose, en l'espace de trente ans, comme l'icône de la réussite technologique à la française. L'École centrale des arts et manufactures a fourni à ce jeune provincial ambitieux le bagage scientifique et technique pour entrer de plain-pied dans le nouvel âge des transports. D'emblée, l'ingénieur débutant s'investit dans la construction de ponts. À 26 ans, il se retrouve à diriger le chantier du premier grand pont ferroviaire édifié sur la Garonne. Sa conduite des travaux, qui nécessite le recours à de nouvelles techniques de construction, force l'admiration de ses

employeurs et de ses pairs. Neuf ans plus tard, il se lance, en créant sa propre entreprise, G. Eiffel et C^{ie}, et obtient alors sa première grosse commande: les ponts sur la Sioule, rivière située dans le nord du Massif central.

Après avoir fait de la construction de ponts de chemins de fer sa spécialité, Eiffel s'emploie à relever d'autres défis: réaliser des ouvrages d'art, comme les deux pavillons pour l'Exposition universelle de 1878, ou des charpentes en fer, comme celles installées à l'intérieur des grands magasins du Bon Marché, à Paris, sur la rive gauche. Aucun chantier, aussi complexe soit-il, ne lui fait peur. Et ce, d'autant plus qu'il sait remarquablement bien s'entourer.

Marché conclu au pied de la statue de la Liberté

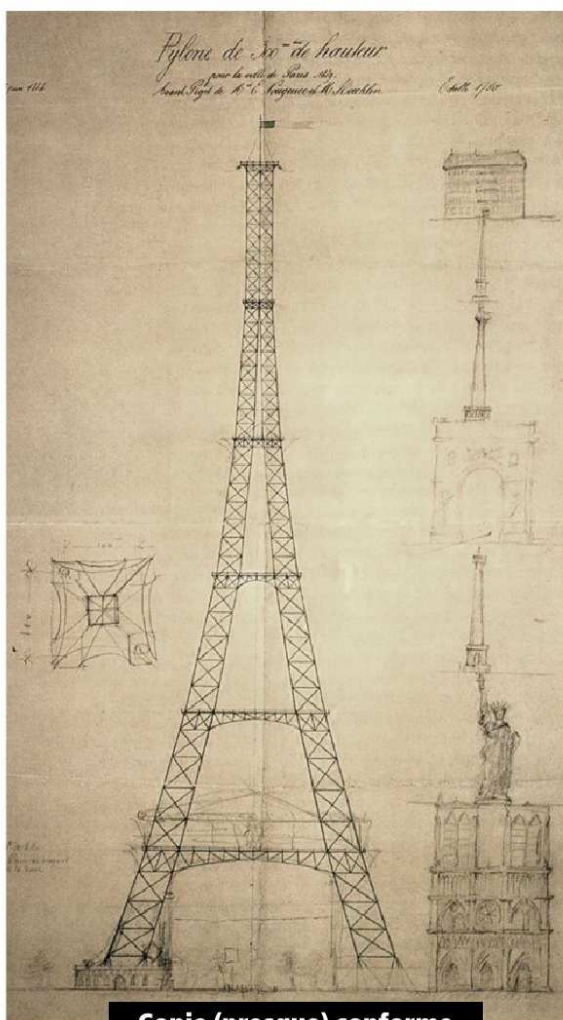
Ingénieur doué, Eiffel aime le travail en équipe et s'affirme comme un manager moderne. Faisant preuve d'un excellent jugement sur ses collaborateurs, il se montre avisé dans leur recrutement. Ainsi, en 1876, il porte son choix sur Jean Compagnon comme futur chef d'équipe. D'autres se seraient peut-être méfiés de cet ancien communard. Eiffel, lui, a noté que ce fils d'ouvrier qui a effectué son apprentissage chez les Compagnons du devoir possède des références solides en matière de construction de charpentes métalliques et a participé à l'édification d'ouvrages difficiles, comme la ligne de chemin de fer de Varsovie. Après l'avoir testé sur la réalisation du pont du Douro, il le promeut chef de service. Quand Eiffel remporte l'appel d'offres pour la construction de la tour du Champ-de-Mars, il charge Compagnon de diriger le chantier des fondations, puis les opérations de montage

de la charpente métallique. Suivant un scénario analogue, Eiffel s'entoure de deux ingénieurs exceptionnels, Maurice Koechlin et Émile Nouguier, pour travailler sur les grands projets que son entreprise va réaliser. Ce sont ces deux hommes qui conçoivent un pylône de 300 mètres de hauteur, en 1884, dans la perspective de l'Exposition universelle de 1889 à Paris (*lire p. 28*). À Eiffel de convaincre les pouvoirs publics.

Pour ce faire, il démontre des qualités de lobbyiste indéniable: républicain ardent, proche des saint-simoniens et des francs-maçons, il se sent comme

un poisson dans l'eau parmi ceux qui conçoivent et soutiennent le projet de la grande exposition commémorant le centenaire de la Révolution française. Comme eux, il croit dans le progrès scientifique et humain, la réussite entrepreneuriale, le rayonnement de la France à l'étranger. À une époque où les voyages sont encore difficiles, Eiffel ne se cantonne pas dans l'Hexagone pour développer ses affaires: il se lance très tôt dans des projets en Europe et, bien vite, il dépasse le Vieux Continent en s'investissant dans des réalisations en Amérique du Sud et en Asie, où il accompagne la conquête coloniale. Pour faire tourner ses ateliers, ce chef d'entreprise de pointe joue crânement la carte de la grande exportation.

Mais les talents d'Eiffel ne s'arrêtent pas là. Tenté par la politique, il affiche très tôt ses convictions républicaines, ce qui lui vaut d'être attentivement surveillé par la police de Napoléon III à la fin des années 1860. Puis, dans les débuts de la III^e République, ses idées le poussent à fréquenter les radicaux et les milieux artistiques. Le 29 octobre 1884, le sculpteur Auguste Bartholdi l'invite à venir découvrir la statue de la Liberté, avant son départ pour New York. C'est la société d'Eiffel qui en a réalisé l'armature métallique. Là, il y fait une rencontre décisive: le député de la Seine Édouard Lockroy, venu accompagner Victor Hugo, dont il a épousé la belle-fille. Devenu ministre du Commerce, Lockroy est chargé des préparatifs de l'Exposition universelle de 1889. Et il va travailler de conserve avec Eiffel pour imposer son projet de plus haute tour du monde. Ingénieur doué, manager d'avant-garde, exportateur de talent, lobbyiste hors pair, Gustave Eiffel constitue au final l'incarnation de l'industriel moderne, du deuxième âge de fer. ♦



Copie (presque) conforme
Eiffel, à l'occasion, soutient les projets de ses collaborateurs, comme celui signé par Koechlin et Nouguier qui, en 1884, imaginent les plans d'un « pylône » de 300 mètres de hauteur.

Des collaborateurs bien charpentés

Eiffel s'entoure vite d'ingénieurs doués, qui sont bourrés d'idées. Et s'il s'approprie leurs projets, il sait aussi assurer leur fortune.

PAR CHRISTINE KERDELLANT

Émile Nougier L'indispensable second



Né en 1841, cet ingénieur des Mines admissible à l'X, franc-maçon, est âgé de 35 ans lorsqu'il rejoint l'entreprise Eiffel. Il a travaillé sur de grands ponts au-dessus du Danube ou sur la Volga et sur le palais de l'Exposition universelle de 1867, pour le compte du principal concurrent d'Eiffel, les établissements Gouin, dont il était le premier ingénieur. Gustave trouve en lui un homme créatif et un vrai second en matière commerciale, qui lui manquait. Nougier apporte dans ses bagages un autre pilier des établissements Gouin, Jean Compagnon, futur patron du chantier de la Tour, avec qui il a l'habitude de travailler et qui fréquente la même loge que lui au Grand Orient de France.

Théophile Seyrig Associé et « tremplin »



Parce qu'il a envie de changer de dimension et qu'une entreprise a besoin de capitaux pour se développer, Eiffel prend un associé en 1868: Théophile Seyrig (1843-1923). Centralien comme lui, major de promotion, de dix ans son cadet, Seyrig est une perle: riche, brillant, créatif et travailleur. D'autant que par contrat il accepte de n'avoir aucun pouvoir de décision. Il sera pourtant très utile: c'est lui qui concevra la solution très innovante de l'arc articulé du viaduc Maria-Pia, à Porto, modèle du viaduc cantalien de Garabit. Après dix ans pendant lesquels il a le sentiment d'apporter ses idées tandis qu'Eiffel en tire toute la gloire, Seyrig décide de créer sa propre société. Mis en concurrence avec son ex-employeur, c'est lui qui est choisi par les Portugais pour construire l'autre viaduc sur le Douro, jumeau de Maria-Pia. En fait, la séparation était inéluctable: l'argent de Seyrig n'était plus indispensable à l'aventure d'Eiffel, ni la réputation d'Eiffel à l'ascension de Seyrig. En récupérant son capital, Seyrig réalisera une plus-value de... 650 %.

Travail d'affranchi

Théophile Seyrig, ingénieur de la société Eiffel et C^o, conçoit, à Porto, l'arc articulé du pont Maria-Pia (1877). En 1886, devenu le rival de son ex-employeur, il signera, à proximité, le viaduc Dom-Luis (ci-contre).

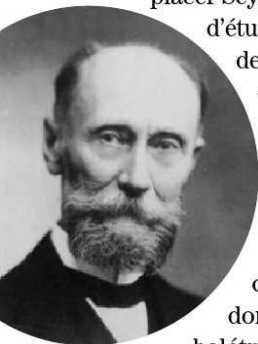
ROUSSEL IMAGES/ALAMY STOCK PHOTO



Maurice Koechlin

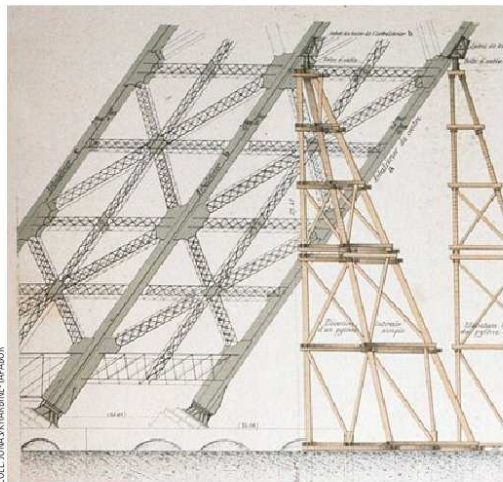
Le matheux à l'origine de la Tour

Eiffel a toujours su choisir ses collaborateurs. Maurice Koechlin, sorti major du Polytechnicum de Zurich, qui va remplacer Seyrig dans le rôle de chef du bureau d'études – l'ingénieur qui fait les calculs de portance, de résistance au vent, etc. –, n'a que 23 ans mais jouera un rôle majeur. Cet Alsacien a été l'élève de Karl Culmann, l'inventeur de la statique graphique. Là où la science d'un Eiffel ou d'un Seyrig s'arrête, celle de Koechlin caracole. C'est lui qui a l'idée de donner une nouvelle forme aux arbalétriers des pylônes pour renforcer



WIKIMEDIA COMMONS

leur résistance au vent, invention brevetée par Eiffel. Il conçoit aussi, en 1880, la structure métallique de la statue de la Liberté. C'est encore lui qui, après avoir fait les calculs de faisabilité d'une tour de 300 mètres de hauteur, en parlera à Nouguié, avant qu'ils ne la proposent ensemble à Eiffel. Peu convaincu, ce dernier les envoie vers l'architecte Sauvestre, qui va transformer le pylône géant en œuvre élégante et originale. Koechlin et Nouguié cosigneront le brevet avec Eiffel, qui leur rachètera leur part contre l'engagement de leur verser 1 % de l'argent reçu pour la construction. Ils toucheront finalement 50 000 francs, soit plus d'une année de salaire.



COLL. JONAS HARBINE PAPABOR

Tour de Babel Travail collectif, le projet parisien de Koechlin et Nouguié est amendé par l'architecte Sauvestre.



MUSEE D'ORSAY / IST. FRAN. GRAND PALAIS / IST. BRANDOT

Pilier Marguerite et Gustave Eiffel, entourés de leurs enfants en 1874. Elle décédera en 1877, laissant son mari, écrit-il, « frappé de stupeur » devant « cet horrible malheur ».

Les femmes de sa vie

MARGUERITE semble, à première vue, épousée par dépit : ayant échoué cinq fois dans ses tentatives matrimoniales, Gustave finit, à 30 ans, par demander à sa mère de lui trouver une « femme de fortune médiocre s'il le faut, mais avec un caractère agréable et une bonne constitution », capable de lui « faire de beaux enfants, bien à lui ». Mélanie Eiffel lui présente la petite-fille de son associé, Marie Gaudet, 17 ans. Eiffel va tomber sous le charme de cette jeune fille simple, plutôt jolie, dotée d'un heureux caractère et très amoureuse. Il la rebaptise Marguerite, par commodité parce que sa sœur s'appelle aussi Marie... Elle lui donnera cinq enfants mais mourra de la tuberculose à 32 ans. Inconsolable, il restera veuf.

C'est sa fille aînée, **CLAIRE**, 14 ans (à g. sur la photo ci-dessus), qui va s'occuper de ses frères et sœurs après la mort de leur mère et devenir la véritable maîtresse de la maison Eiffel, même après son mariage avec Adolphe Salles, directeur général de l'entreprise de son père, qu'elle épouse à la seule condition qu'il accepte la cohabitation. À Paris, les jeunes époux occupent un étage de l'hôtel particulier de la rue de Prony puis de la rue Rabelais ; Eiffel, un autre. Les repas sont pris en commun et les dîners de gala d'Eiffel ont Claire pour co-puissance invitante. Eiffel vouait un culte à sa fille, qui tenait aussi le rôle de confidente et de secrétaire particulière.

ALICE MONEUSE est, si l'on excepte son épouse Marguerite et sa fille Claire, la seule femme qui soit citée dans les écrits d'Eiffel. De cinq ans son aînée, sa cousine et « petite marraine », avec qui il passait des vacances chez une tante à Gilly-lès-Citeaux, a marqué son enfance au point qu'il racontait, huit décennies plus tard, comment il embrassait subrepticement son portrait à la mine de plomb suspendu dans le couloir de l'entrée, chez leur grand-mère.

ADRIENNE BOURGÈS serait l'amour de jeunesse d'Eiffel ; la légende lui prête même d'avoir inspiré la forme de la Tour. Mais si l'idée est terriblement romantique, elle n'en est pas moins fausse... (lire p. 24). C. K.

Tour de force

Lors de l'Exposition universelle de 1889, l'embrassement du monument signe la réussite du projet d'Eiffel et fait taire les critiques.



La tour Eiffel, de la défiance au triomphe

Ce projet fou à la gloire de la France, de la République et de la laïcité a longtemps divisé les Parisiens, avant que ces derniers ne finissent par s'en enorgueillir!

PAR PASCAL VAREJKA

Le contexte géopolitique et la genèse du projet

Inaugurée le 31 mars 1889, la tour qui porte le nom de Gustave Eiffel est d'abord un puissant symbole dressé dans le ciel de Paris. Pendant près de six mois, elle domine l'Exposition universelle. Éblouis, les visiteurs y voient une prodigieuse manifestation du progrès. Pour Eiffel, elle symbolise le « siècle de l'Industrie et de la Science dans lequel nous vivons ». Elle représente bien d'autres choses encore dans l'esprit des politiciens républicains qui ont organisé l'Exposition pour célébrer le centenaire de la Révolution. Ce qui n'est pas vraiment évident, ni en France ni dans le contexte européen.

Le pays se remet lentement de l'humiliation subie en 1870 face à la Prusse et du traumatisme lié à la perte de l'Alsace-Moselle. La France a retrouvé son statut de grande puissance en se lançant dans l'aventure coloniale – l'Exposition de 1889 est en fait la première exposition coloniale française, avec ses horribles « zoos humains ». Mais, sur le plan interne, elle a vécu divers bouleversements depuis 1870. La Commune n'est pas si éloignée et les lois constitutionnelles qui assoient définitivement

la République n'ont pas encore quinze ans. L'opposition, royaliste, bonapartiste, cléricale, reste forte – entre 1885 et 1889, elle compte 201 députés sur 584 à l'Assemblée nationale. Et, pendant la construction de la Tour, les vellétés autoritaires du général Boulanger menacent le régime parlementaire...

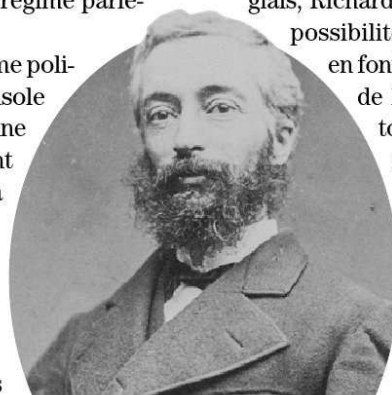
D'autre part, le régime politique de la France l'isole en Europe. L'idée d'une exposition célébrant le centenaire de la Révolution choque les monarchies continentales, qui refusent d'y participer. De fait, les pavillons officiels des pays d'Amérique latine prédominent à Paris en 1889. Ce sont tous des républiques, sauf le Brésil,

où ce régime sera proclamé le 15 novembre 1889, juste après l'Exposition. Dans ce contexte ardu, on veut frapper un grand coup pour affirmer, à la face du monde, l'instauration définitive du

régime républicain et témoigner du redressement de la France. La tour Eiffel doit incarner le prestige retrouvé du pays et son apothéose sur le plan technique et industriel.

1 000 pieds sinon rien !

Ironie du sort, l'idée d'une telle construction a d'abord été anglo-saxonne : en 1832, un industriel anglais, Richard Trevithick, envisage la possibilité d'ériger une colonne en fonte ajourée d'une hauteur de 1 000 pieds. L'idée d'une tour de cette taille titille à nouveau les ingénieurs américains, Clarke et Reeves, en 1874. Leur projet, accompagné de schémas, est publié dans le numéro de mars 1874 de la revue française *La Nature* (lire p. 40-41). Voilà pourquoi la tour érigée à Paris en 1889 doit atteindre 300 mètres : cela correspond presque à



Ascenseur Député de la Seine puis ministre du Commerce et de l'Industrie, Édouard Lockroy apporte un soutien décisif au dessein d'Eiffel.

1 000 pieds (304,8 mètres) dans le système métrique.

Le rêve resurgit en juin 1884 dans les bureaux d'études d'une entreprise qui réalise des structures métal- >>>

MUSÉE CARNAVALE/FAIRIMAGES

» liques, fondée par un certain Gustave Eiffel en 1866, à Levallois-Perret, dans la banlieue ouest de Paris. Deux de ses ingénieurs, Maurice Koechlin et Émile Nouguier, imaginent une tour de 300 mètres : une sorte de grand pylône formé de quatre piles métalliques ajourées se rejoignant au sommet, reliées par des poutres horizontales fixées à intervalles réguliers, tous les 50 mètres. Leur projet s'appuie sur l'expérience acquise dans la grande spécialité qui caractérise l'entreprise : l'édification de ponts et de viaducs. Le pylône des deux ingénieurs est en effet une sorte de prolongation vers le haut des piles constituant les ponts. La tour Eiffel est donc née de la conjonction de divers facteurs, les uns d'une actualité brûlante, les autres d'origine plus ancienne.

Dans ce contexte, un homme joue un rôle fondamental : Édouard Lockroy, ministre du Commerce et de l'Industrie et commissaire général de l'Exposition. Homme politique de gauche, il a été emprisonné à plusieurs reprises pour son hostilité au Second Empire. Qualifié de « père juridique de la tour de 300 mètres », Lockroy est le meilleur soutien du projet d'Eiffel. Au point que les directives de l'un des concours lancés pour l'Exposition reprenaient – comme par hasard – le schéma présenté par Eiffel et son équipe : l'érec-



Duel au sommet Les anticléricaux de la III^e République grincent des dents à l'idée que Paris soit dominé par le Sacré-Cœur, construit à partir de 1875. Il leur faut un monument laïc encore plus haut.

La chronologie des travaux

26 janvier-fin juin 1887 : construction des infrastructures. Quatre immenses trous sont creusés pour ancrer les piliers de la Tour. Dans chaque fosse est construit un massif de maçonnerie, de 5 m de hauteur sur 10 de largeur.

1^{er} juillet 1887 : début du montage des parties métalliques, au-dessus du sol. Chacun des quatre piliers de la Tour se compose de quatre

arêtes ; chacune est fixée au massif de maçonnerie souterrain correspondant par des boulons d'ancrage de 7,80 m de longueur. La base de la Tour formée au sol par les piliers dessine un carré de 125 m de côté.

10 octobre 1887 : l'édifice atteint 28 m de hauteur.

7 décembre 1887 : c'est l'instant le plus délicat du chantier ; les quatre piliers sont

réunis au moyen de poutres horizontales qui formeront la base du premier étage de la Tour. Il faut, pour ce faire, que les trous percés pour fixer les poutres et le sommet des piliers avec des rivets se superposent exactement : l'opération est un succès.

1^{er} avril 1888 : achèvement du montage du premier étage, qui s'élève à 57 m au-dessus du sol. La construction ne

cessera dès lors de s'accélérer, car le nombre de pièces à assembler diminue à mesure que la tour s'affine en s'élevant : celle-ci grandit de 10 m par mois entre avril et août 1888, c'est-à-dire entre l'édification du premier étage et celle du deuxième.

14 août 1888 : achèvement du montage du deuxième étage, qui s'élève à 115 m au-dessus du sol. Entre cette étape et

**Le monument est investi de plusieurs rôles :
affirmer le prestige industriel de la France,
mais aussi – et peut-être à l’insu d’Eiffel –
incarner la laïcité défendue par la République**

tion d’une tour de 300 mètres reposant sur une base carrée de 125 mètres de côté. Lockroy tient aussi compte du savoir-faire d’Eiffel et de son entreprise, et de leur réputation liée aux chantiers menés à terme dans divers pays. Car, en 1889, la société Eiffel et C^{ie} dispose d’agences à Saïgon, Shanghai, Lisbonne, Saint-Petersbourg et Buenos Aires, ainsi que de représentants à Madrid et à Naples. L’armature de la statue de la Liberté, réalisée entre 1879 et 1886, vaut à Eiffel le surnom de « Magicien du fer ». Lockroy considère donc que l’ingénieur de Levallois-Perret est l’homme idéal pour incarner le prestige industriel de la France.

Avec le ministre, la Tour, symbole de l’essor industriel et du redressement national de la France, ainsi qu’allégorie de la Révolution, est investie, peut-être à l’insu d’Eiffel, d’un autre rôle : incarner la laïcité. Proche de Clemenceau, Lockroy est résolument anticlérical. Or, dans les années 1880,

on est en train d’édifier le Sacré-Cœur sur la butte Montmartre. À plusieurs reprises, au cours de la décennie, des hommes politiques ont exprimé leur opinion, peu amène, sur cet édifice tout sauf républicain. Lockroy, qui figure parmi les adversaires du projet, a effectué un rapide calcul. Compte tenu de l’altitude de la Butte (130 mètres) et de la hauteur prévue de la basilique (83 mètres), le symbole laïc et républicain du Champ-de-Mars serait en fin de compte le plus haut des deux.

L’ascension du prince de Galles

Avant de devenir le symbole de Paris, la tour Eiffel a donc été celui de la France triomphante. Les organisateurs sont satisfaits. « Le drapeau qui flotte au sommet de la Tour est le drapeau de 89, celui avec lequel nos ancêtres ont remporté de grandes victoires en combattant pour le progrès et la science.

Pour ce drapeau, il fallait un grand piédestal, avec de grandes dimensions. C’est M. Eiffel qui l’a construit, avec l’aide de dévoués collaborateurs ; nous sommes heureux de leur rendre hommage », écrit Victor Contamin, alors contrôleur des constructions métalliques de l’Exposition. Le drapeau français est alors le seul à disposer d’« une hampe de 300 mètres ».

Le public, français et étranger, plébiscite également la Tour. Et, malgré une idée assez répandue, les Anglais ne l’ont pas boudée. La reine Victoria ne fait pas le voyage. Mais le prince de Galles – le futur Édouard VII, connu pour sa fréquentation des maisons closes de luxe, mais aussi artisan infatigable du rapprochement avec la France qui aboutira à l’Entente cordiale en 1904 – fait l’ascension de la Tour avec son épouse et leurs cinq enfants. C’est aussi le cas de son frère, le duc d’Édimbourg, amiral de la flotte britannique, du duc de Cambridge, généralissime de l’armée anglaise, et de William Gladstone, quatre fois Premier ministre (il ne l’est pas en 1889), qui fait le voyage, à 80 ans, pour déclarer, en français, lors d’un banquet, qu’il est venu témoigner de son estime pour la France. La Tour est alors le plus haut édifice du monde, avant que le Chrysler building de New York ne la détrône en 1930. ♦

le sommet, la Tour s’élèvera ensuite d’environ 1 m par jour.
19 septembre 1888 : une grande partie des ouvriers se mettent en grève, estimant leur salaire insuffisant au regard du danger encouru en raison des hauteurs auxquels ils travaillent. Eiffel, pour ne pas prendre de retard, leur accorde une augmentation dès le 21 septembre, et le travail reprend aussitôt.

Novembre 1888 : l’édifice, en atteignant 170 m, devient le plus haut du monde, dépassant le Washington Monument, un obélisque de 169 m de hauteur érigé en l’honneur de George Washington et inaugurée en 1885. La tour Eiffel ne sera détrônée qu’en 1930 par le Chrysler Building, à New York (319 m).
24 février 1889 : achèvement du montage du troisième et

dernier étage, qui s’élève à 276 m au-dessus du sol.
31 mars 1889 : le sommet est atteint, à 300 m de hauteur. Eiffel hisse lui-même un drapeau tricolore au sommet de la tour. Des travaux d’aménagements intérieurs (les restaurants des étages notamment) et l’installation des cinq ascenseurs (un par pilier desservant le premier et le deuxième étage depuis le sol ; un cinquième

reliant le deuxième étage au troisième) se poursuivent jusqu’au 15 avril 1889.
15 mai 1889 : ouverture de la Tour au public, dix jours après l’inauguration de l’Exposition universelle de Paris. On comptera, en moyenne, 12 000 visiteurs par jour, soit 1,97 million au total jusqu’à la fin de l’année 1889 (l’Exposition universelle s’est achevée le 31 octobre). p. v.

Visionnaire... et calculateur

On a qualifié Eiffel de rêveur ou de visionnaire. Sa tour le révèle calculateur. Quand Koechlin et Nouguier lui montrent leur ébauche en juin 1884, elle ne l'intéresse pas. Puis l'esquisse modifiée par l'architecte Sauvestre le convainc : il comprend que cet édifice est faisable, qu'il peut s'avérer utile et lui valoir une renommée éternelle. Dès septembre 1884, il se dépense sans compter pour « vendre » le projet, présenté à l'exposition des Arts décoratifs de Paris à l'automne 1884. En décembre, un article de Max de Nansouty, ingénieur et futur membre du comité de la presse à l'Exposition de 1889, décrit la « tour de 300 mètres » dans *Le Génie civil* : elle « pourra servir à observer les mouvements ennemis à soixante kilomètres à la ronde autour de Paris et à communiquer avec le reste du territoire par le biais de relais de télégraphes optiques », suggère-t-il à l'armée, dont le poids est considérable – Eiffel a noué de fructueux

contacts avec les militaires : il a créé une agence à Saïgon en 1872 et livré une centaine de ponts portatifs en kit en Cochinchine entre 1882 et 1884.

Un concours et un coup de pouce ministériel

En 1885, Eiffel contacte des sommités scientifiques : l'amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire de Paris, le colonel Perrier, directeur du Service géographique de l'armée, Janssen, astronome, Mangon, membre de l'Institut... Le 3 mars 1885, ce dernier estime que « l'utilité [de la Tour] comme instrument de recherches scientifiques ne saurait être mise en doute ». Mouchez renchérit : « J'ai vu avec le plus grand intérêt votre projet [...]. J'en désire bien vivement la réalisation parce que je crois que, outre l'intérêt général que présentera un tel monument, il sera d'une très grande utilité pour diverses questions scientifiques et particulièrement pour l'étude des couches inférieures de l'atmosphère... »

Le concours d'architecture pour divers bâtiments de l'Exposition est publié au *Journal officiel* le 1^{er} mai 1886. Le jury reçoit bien 107 projets différents, mais pour l'ensemble de l'Exposition. Celui d'Eiffel n'a pas 106 concurrents. En réalité, lors de la publication du concours, les jeux sont faits, grâce au soutien du ministre du Commerce et de l'Industrie, Édouard Lockroy, par ailleurs commissaire général de l'Exposition.

Le lobbying se poursuit durant le chantier. Le 4 juillet 1888, Eiffel invite 112 journalistes à un fastueux déjeuner au premier étage de la Tour. D'après *La Nature* de juillet 1888, l'un d'eux, Adrien Hébrard, « a félicité M. Eiffel de son œuvre, à laquelle il a trouvé, en dehors de son intérêt scientifique, un côté artistique, poétique même, par cette légèreté des matériaux qui s'élèvent avec grâce vers les régions du ciel ». Président du Syndicat de la presse, Hébrard n'était autre que le directeur du journal *Le Temps*, qui publia la fameuse « Protestation des artistes » (*lire p. 39*). ♦



RANGRAND PALAIS/MUSEE DORSVALEIS BRANDT

Service compris L'ingénieur sait promouvoir son monument, en invitant, le 4 juillet 1888, 112 journalistes à un fastueux déjeuner au premier étage de sa tour.

Un défi d'ingénierie

La construction d'une tour de 300 mètres de hauteur constitue un exploit. La société Eiffel, fondée en 1866, a déjà fait ses preuves, notamment en bâtissant des viaducs imposants, à Porto (1877) et à Viana (1878) au Portugal, à Garabit dans le Cantal (1884). Surnommés « les voltigeurs », certains monteurs, habitués à travailler au-dessus du vide, participent au chantier de la Tour. La construction de celle-ci s'est conclue en un temps record : vingt-six mois. Compte tenu des moyens assez rudimentaires dont on dispose à l'époque, c'est remarquable. Car on creuse à la pioche ; les pièces arrivent sur le chantier sur des camions tirés par 6 à 8 chevaux et les échafaudages étayant le bas des piliers inclinés de la tour sont en bois. Toutefois, Eiffel, toujours à l'affût des dernières innovations techniques, emploie aussi les moyens les plus modernes alors à sa disposition : l'air comprimé, l'hydraulique, la vapeur.

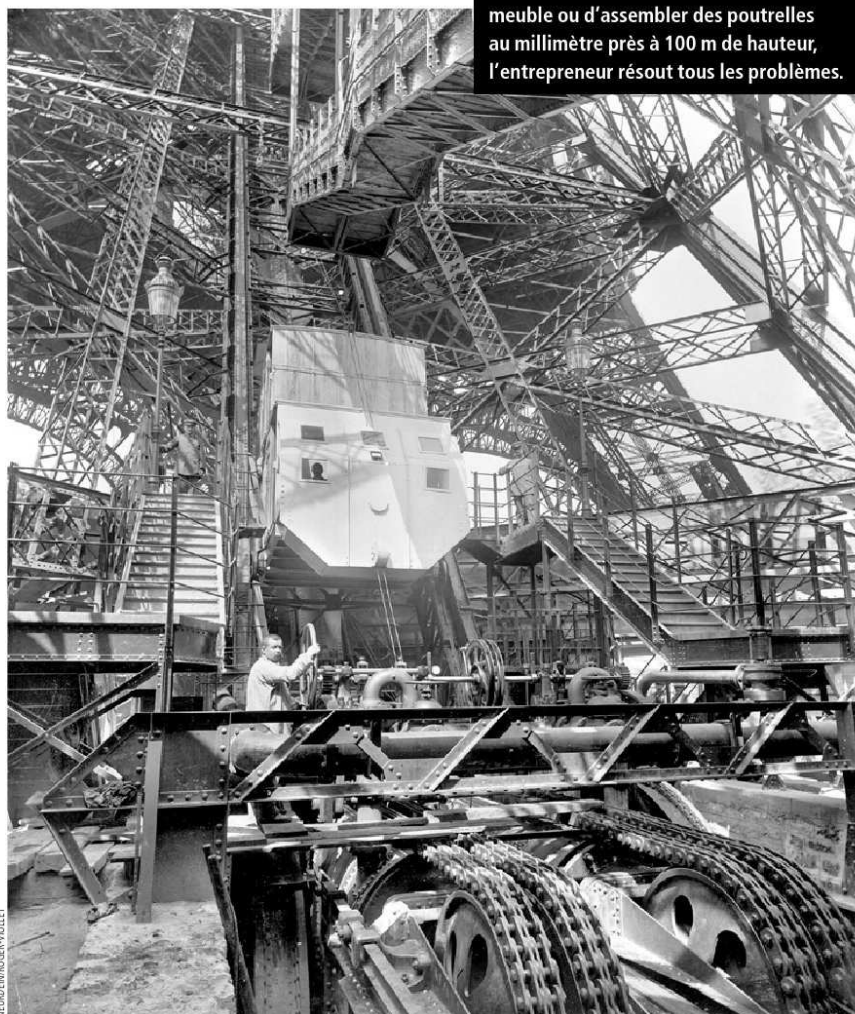
Électricité et air comprimé

Pour construire les fondations des deux piles les plus proches de la Seine, il faut creuser jusqu'à 15 mètres de profondeur, c'est-à-dire en dessous du niveau de l'eau, dans un ancien bras du fleuve. On enfonce, dans le sol humide, de grands caissons métalliques étanches dans lesquels on injecte de l'air comprimé à l'aide de pompes. Cela empêche l'eau de s'infiltrer et les terrassiers peuvent creuser. À la pelle et à la pioche mais à la lumière électrique – une nouveauté à l'époque : le premier brevet de lampe électrique a été déposé en 1878 par Joseph Swan en Angleterre. Les déblais sont évacués à l'aide de seaux remontés par le conduit d'accès. Peu à peu, les caissons atteignent un niveau de sol ferme ; remplis de béton, ils constituent alors la base solide des quatre massifs de fondations des deux piles. >>>



BNF/GALICIA

Passé-partout Qu'il s'agisse d'établir des fondations en terrain meuble ou d'assembler des poutrelles au millimètre près à 100 m de hauteur, l'entrepreneur résout tous les problèmes.



NEUBRONNER-VOLLET

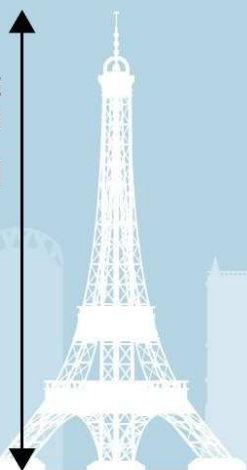
L'INCROYABLE MÉCANO DE LA TOUR EIFFEL

PAR CHARLES GIOL - INFOGRAPHIE JEAN-BAPTISTE LACROIX

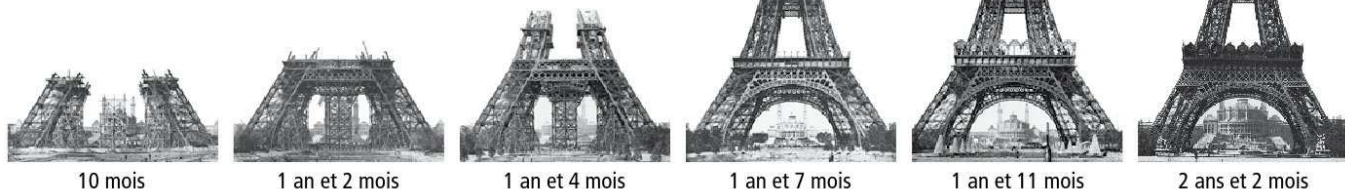
DURÉE DE LA CONSTRUCTION
2 ANS, 2 MOIS ET 5 JOURS

OUVERTURE
31 mars 1889

HAUTEUR TOTALE
LE JOUR DE L'INAUGURATION
312,27 M



GRANDES ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION,
DÉBUTÉE LE 28 JANVIER 1887



10 mois

1 an et 2 mois

1 an et 4 mois

1 an et 7 mois

1 an et 11 mois

2 ans et 2 mois



COÛT DE SA CONSTRUCTION

7,8 MILLIONS DE FRANCS

(soit le double du devis initialement annoncé par Eiffel; et l'équivalent de 33,3 millions de nos euros).
1,5 million de francs a été fourni par des subventions publiques, le reste par une société anonyme qui exploitera la tour Eiffel pendant 20 ans, jusqu'à ce qu'elle devienne propriété de la Ville de Paris.

SERVICES AU PUBLIC AMÉNAGÉS DÈS L'OUVERTURE

TROISIÈME ÉTAGE

Ont été installés des boutiques de souvenirs et un bureau de poste.

DEUXIÈME ÉTAGE

On trouve une boulangerie viennoise ainsi qu'un bureau du *Figaro* avec une petite imprimerie qui publie chaque jour, durant toute l'Exposition, une édition spéciale de 4 pages consacrée à l'actualité de la Tour.

**1 665
MARCHES**

pour l'escalier côté est entre le rez-de-chaussée et le sommet.



PREMIER ÉTAGE

Quatre restaurants ont ouverts : un flamand, un russe, un français et un bar anglo-américain.

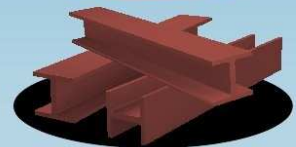
**40 dessinateurs
et calculateurs**
pendant plus de 2 ans

+ de 4 000 dessins réalisés



POIDS TOTAL
**7 300
TONNES**

DONT
6 300 TONNES
DE FER ET DE FONTE



**18 038
PIÈCES DE FER**
assemblées entre elles par des rivets.

**2,5 MILLIONS
RIVETS**

7 MILLIONS DE TROUS
percés dans les pièces métalliques

**Entre 150
et 250 ouvriers**
travaillent simultanément
selon les périodes.

Ils travaillent **12 heures par jour** en été,
9 heures par jour en hiver.

On a recensé un seul mort sur le chantier.

Les pièces métalliques ont été forgées aux ateliers Eiffel situés à Levallois-Perret, où le fer arrivait en provenance de l'usine Fould-Dupont de Pompey, en Meurthe-et-Moselle, près de Nancy, alors l'une des plus modernes de France, au rythme de

300 à 400 tonnes de fer par mois

entre juin 1887 et mars 1889.

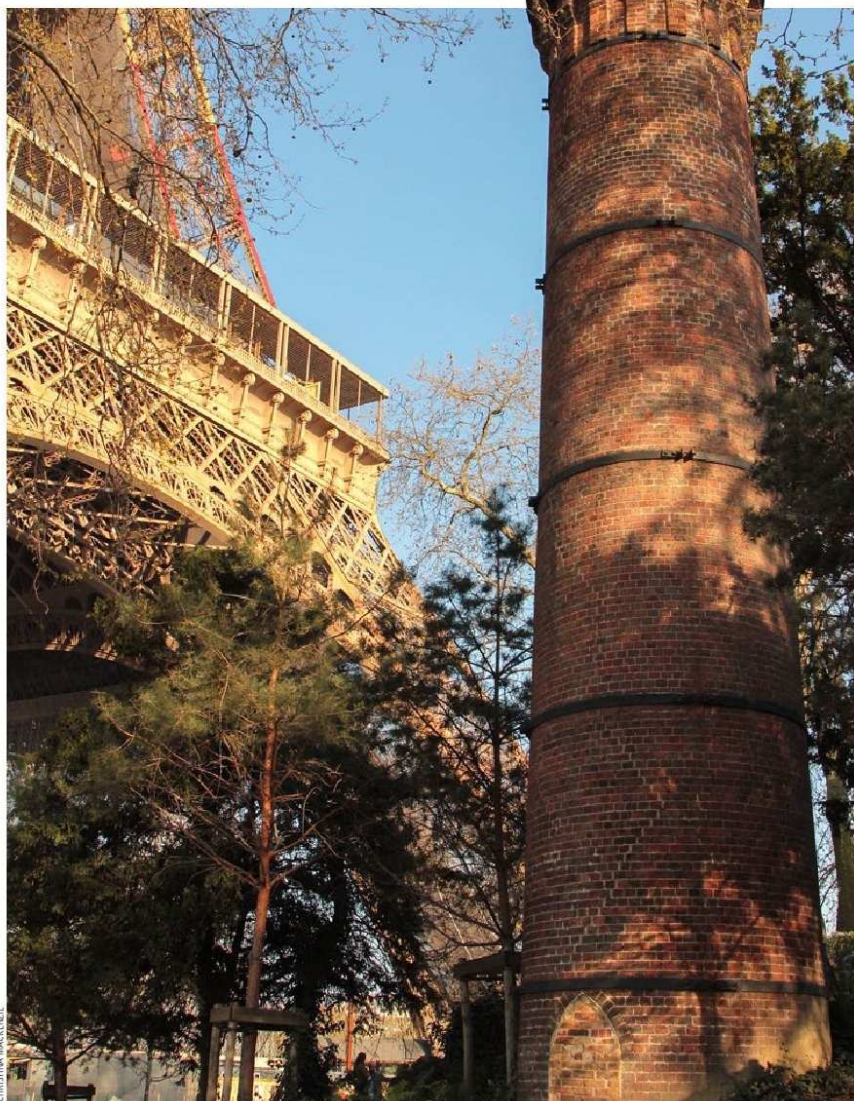


»» L'inclinaison de la base des piles implique le risque de constater de légères variations de hauteur au moment de les relier à hauteur du premier étage. Les sabots des quatre arbalétriers (les poutres maîtresses creuses à section carrée de 87 centimètres de côté à la base) qui constituent l'ossature de chaque pile sont solidement arrimés aux massifs de fondation en béton et en pierre de taille.

Sous chaque sabot en fonte, on introduit un puissant vérin hydraulique afin de corriger l'inclinaison des piles au millimètre près au cours du montage. Actionnés par une simple pompe manuelle, ils peuvent corriger leur hauteur de quelques centimètres. On les utilise au moment extrêmement délicat du raccordement des quatre piles au premier étage. À l'aide de vérins hydrauliques, on obtient la position désirée qui permet de faire coïncider les trous de rivets – « C'était l'opération la plus délicate du montage de la Tour », note Eiffel. Les vérins servent à nouveau à corriger l'écart de 5 à 6 millimètres entre les piliers du côté Grenelle et ceux du côté Seine au moment d'opérer leur jonction au deuxième étage et seront ensuite enlevés et remplacés par des cales définitives.

Un modèle réussi de standardisation

En dehors de l'utilisation de techniques d'avant-garde, le succès du chantier repose sur une organisation méthodique et sur la standardisation des pièces, fabriquées et pré-assemblées à l'usine de Levallois-Perret. Sur les 2 500 000 rivets de la Tour, les deux tiers sont posés à l'usine. Et les pièces pré-assemblées ne dépassent pas 3 tonnes et 5 mètres de longueur. Les camions se présentent sous la grue mobile placée à l'entrée du chantier, qui les charge sur des wagonnets. Des voies mènent à chaque pile. Là, de grandes bigues – terme qui désigne en général des grues portuaires – de 22 mètres de hauteur, munies de treuils de levage, les hissent.



À toute vapeur Au pied du monument s'élève encore la cheminée de brique par laquelle s'évacuaient les fumées produites par quatre machines à vapeur qui actionnaient les ascenseurs transportant les visiteurs.

« Quand l'ensemble constitué a dépassé la hauteur de 14 mètres », à partir du 2 septembre 1887, on met en place des grues de montage d'une portée de 12 mètres, pouvant soulever des charges de 4 tonnes. Elles montent elles-mêmes les rails sur lesquels elles avancent vers le sommet. Après la construction du premier étage, on installe un relais : une grue mue par une locomobile (une machine à vapeur) de 6 chevaux. Elle hisse au premier étage les pièces prises au niveau du sol et les dépose sur des wagonnets desservant les quatre piliers grâce à une voie

circulaire. Elles sont ensuite récupérées par les grues de montage. Après l'achèvement du second étage, on y établit un second relais alimenté par une autre machine à vapeur. On fait de même après la mise en place du plancher intermédiaire entre le deuxième et le troisième étage (à 197 mètres du sol). Quatre machines à vapeur, installées dans une salle en bas du pilier sud, produisent l'énergie nécessaire au fonctionnement des grues. Ensuite, des pompes fournissant l'énergie hydraulique mettront en action les ascenseurs mis en service en mai 1889. ♦

Les artistes dénoncent « l'odieuse colonne de tôle »

Le 14 février 1877, quinze jours après le début du chantier, un des principaux organes de presse de l'époque, *Le Temps*, publie la « Protestation des artistes ». Parmi ses signataires, figurent des peintres (Gérôme, Meissonnier), des écrivains (Alexandre Dumas fils, Maupassant, Huysmans, Leconte de Lisle), des musiciens (Gounod), des architectes (Garnier) et des hommes de théâtre (Victorien Sardou). Une polémique à laquelle répondra l'ingénieur.

« **N**ous venons, écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, amateurs passionnés de la beauté, jusqu'ici intacte, de Paris, protester de toutes nos forces, de toute notre indignation, au nom du goût français méconnu, au nom de l'art et de l'histoire français menacés, contre l'érection, en plein cœur de notre capitale, de l'inutile et monstrueuse tour Eiffel [...]. Sans tomber dans l'exaltation du chauvinisme, nous avons le droit de proclamer bien haut que Paris est la ville sans rivale dans le monde. Au-dessus de ses rues, de ses boulevards élargis, du milieu de ses magnifiques promenades, surgissent les plus nobles monuments que le genre humain ait enfantés. [...] Allons-nous donc laisser profaner tout cela? La ville de Paris va-t-elle donc s'associer plus longtemps aux baroques, aux mercantiles imaginations

d'un constructeur de machines, pour s'enlaidir irrémédiablement et se déshonorer? Car la tour Eiffel, dont la commerciale Amérique elle-même ne voudrait pas, c'est, n'en doutez point, le déshonneur de Paris. [...].

Enfin, lorsque les étrangers viendront visiter notre Exposition, ils s'écrieront, étonnés: "Quoi? C'est cette horreur que les Français ont trouvée pour nous donner une idée de leur goût si fort vanté?" Et ils auront raison de se moquer de nous, parce que le Paris des gothiques sublimes, le Paris de Jean Goujon, de Germain Pilon, de Puget, de Rude, de Barye [célèbres sculpteurs du XVI^e au XIX^e s., ndr], etc., sera devenu le Paris de M. Eiffel. Il suffit d'ailleurs, pour se rendre compte de ce que nous avançons, de se figurer un instant une tour vertigineusement ridicule, dominant Paris, ainsi qu'une gigantesque cheminée d'usine,

écrasant de sa masse barbare Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le dôme des Invalides, l'arc de Triomphe, tous nos monuments humiliés, toutes nos architectures rapetissées, qui disparaîtraient dans ce rêve stupéfiant. Et pendant vingt ans, nous verrons s'allonger sur la ville entière, frémissante encore du génie de tant de siècles, nous verrons s'allonger comme une tache d'encre l'ombre odieuse de l'odieuse colonne de tôle boulonnée [...]. »

La majorité des signataires a changé d'avis. Sauf Maupassant (*lire l'encadré*), qui dînait souvent en haut de la Tour en disant: « C'est le seul endroit où je ne la vois pas. »

RÉPONSE DE GUSTAVE EIFFEL

Après la parution de la « Protestation », *Le Temps*, dont le directeur était un ami d'Eiffel, publie la réponse du constructeur: « Je voudrais bien savoir sur quoi ils fondent leur jugement. Car cette tour, personne ne l'a vue et personne, avant qu'elle ne soit construite, ne pourrait dire ce qu'elle sera. [...] Je crois, pour ma part, que la tour aura sa beauté propre. Parce que nous sommes des ingénieurs, croit-on donc que la beauté ne nous préoccupe pas dans nos constructions et qu'en même temps que nous faisons solide et durable nous ne nous efforçons pas de faire élégant? » ♦

EXTRAIT DE LA VIE ERRANTE, DE GUY DE MAUPASSANT (1890)

« Mais je me demande ce qu'on conclura de notre génération si quelque prochaine émeute ne déboulonne pas cette haute et maigre pyramide d'échelles de fer, squelette disgracieux et géant, dont la base semble faite pour porter un formidable monument de Cyclopes et qui avorte en un ridicule et mince profil de cheminée d'usine. »



Eux aussi ont voulu atteindre le ciel

Dès la fin du XVIII^e siècle, inventeurs, ingénieurs et architectes tentent de briser la limite des 1 000 pieds (300 mètres) et rivalisent d'audace, sans guère de succès.

PAR VÉRONIQUE DUMAS

Les progrès de la révolution industrielle et la diffusion de nouveaux matériaux de construction, la fonte, l'acier et le fer, font naître dans l'esprit des ingénieurs les rêves les plus fous – et désormais, en théorie, réalisables – de tours dignes de celle de Babel. L'un des précurseurs est l'Anglais Richard Trevithick (1771-1833), surnommé «le Géant des Cornouailles» en référence à ses origines et à sa puissance créative. Il est l'inventeur de l'une des premières locomotives à vapeur et d'un véhicule ancêtre de l'automobile, la *Puffing Devil*. En 1833, il imagine une immense colonne en fonte ajourée en forme de cône tronqué. Appelée «tour de la Réforme» (en référence à la réforme électorale anglaise de 1832), elle affiche sur le papier des mensurations de 30 m de diamètre à la base, 1 000 pieds, soit 304,80 m de hauteur et est surmontée d'une pointe de 3,60 m. Un système d'ascenseur sur coussin d'air actionné par la vapeur est supposé propulser les visiteurs jusqu'au sommet. La mort brutale de son concepteur enterre ce projet audacieux.

À l'occasion de la préparation de l'Exposition universelle de 1876, qui se tient à Philadelphie pour célébrer le centenaire de la Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique, une autre

tour de 1 000 pieds, baptisée «Tour centenaire», fait parler d'elle. Conçue sur plan par les ingénieurs américains Clarke et Reeves, elle est présentée en détail dans la revue scientifique *La Nature* du 21 mars 1874 (*illustration et lire p. 30-31*).

Bonne idée américaine

En forme de pylône cylindrique, elle est maintenue par des haubans métalliques rattachés à une base circulaire de 45 m de diamètre. Un ascenseur est prévu pour monter en trois minutes, et descendre en cinq, jusqu'à 500 personnes par heure. Des escaliers en

En 1881, le Français Amédée Sébillot, un ingénieur spécialisé en électricité, de retour d'Amérique où il a découvert tout l'intérêt des puissantes lampes à arc employées pour l'éclairage urbain, réfléchit à une tour Soleil (*illustr.*), ainsi nommée en raison de la lanterne placée à son point le plus élevé, destinée à éclairer la capitale et ses alentours. Décidé à mettre toutes les chances de son côté, Sébillot s'associe avec l'ingénieur Jules Bourdais, à l'origine avec l'architecte Gabriel Davioud du palais du Trocadéro, construit en 1878. Les deux hommes proposent un socle en maçonnerie, ceint de galeries superposées et de colonnettes en fonte.

En 1881, les ingénieurs Sébillot et Bourdais réfléchissent à une colossale tour Soleil en granit, haute de 300 m, dont la plate-forme sommitale permettrait des «cures aérothérapeutiques»

spirale entourent un tube central. En dépit de l'intérêt de ce projet, techniquement réalisable, elle ne sera jamais construite, faute de subvention alors qu'une grave crise financière partie d'Europe atteint le pays, mais un certain Gustave Eiffel s'en inspirera.

Monumentale, la base triangulaire, haute de 66 m, comme les tours de Notre-Dame, est censée abriter dans ses soubassements un musée de l'Électricité. Quant au phare de 50 m, couronné d'une ceinture d'étoiles, il porte, outre la statue ailée du génie de

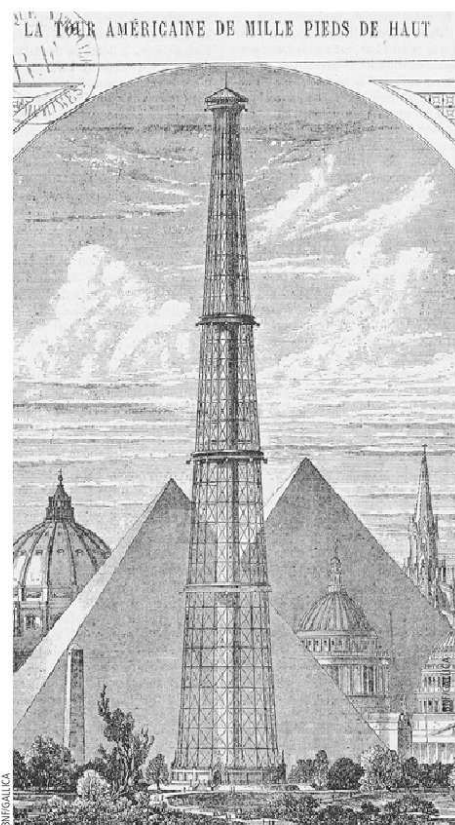
la Science, une plate-forme pouvant supporter jusqu'à 1000 personnes. Les concepteurs prévoient que cet accès au sommet «permettra aux malades de faire à grande hauteur des cures aérothérapiques», si l'on en croit un article du *Figaro* du 7 janvier 1885 intitulé «Le rétablissement des tours... de Babel». Son auteur compare cette construction colossale en granit de 300 m à la tour de Pise, mais en plus rectiligne. Elle fait partie des projets concurrençant celui de Gustave Eiffel, déjà en lice pour l'Exposition universelle de 1889. Mais, en dépit de la communication faite le 23 janvier à la Société des ingénieurs civils par Bourdais pour défendre sa tour – qui serait placée idéalement près du Pont-Neuf

ou du Carrousel et serait équipée de quatre ascenseurs pouvant accueillir 2000 personnes –, le projet est écarté: le jury n'a pas été convaincu de la faisabilité d'une lourde construction de granit pouvant s'effondrer sous son propre poids et s'est alarmé du coût astronomique d'un tel chantier.

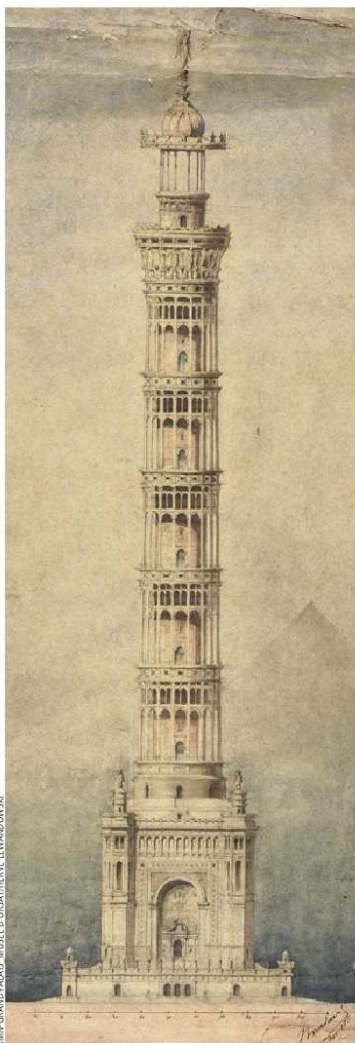
Symbole de la modernité

En revanche, l'idée du phare géant fera son chemin puisque la tour Eiffel sera, dès sa construction, dotée d'un puissant faisceau visible à 80 km à la ronde. En 1894, cinq ans après l'inauguration de la Tour, l'architecte belge Paul Hankar, l'un des fondateurs de l'Art nouveau, conçoit avec le peintre et

décorateur Adolphe Crespin un projet de «Quartier moderne» à édifier sur le site de l'Exposition universelle de 1897 à Bruxelles, qui sera présenté ensuite également à Paris lors de l'Exposition universelle de 1900. Il comprend «une grande tour de fer et de verre à base octogonale, flanquée de deux alignements de bâtiments d'un seul niveau, percés de façades de verre rythmées par des cintres» (*illustr.*). Sans doute destiné à être «le centre d'un palais des Expositions», cet ouvrage d'art ne sera jamais réalisé, pas plus que le quartier Art nouveau, mais désormais la tour, érigée comme symbole du progrès technique, est indissociable des réflexions menées sur la modernisation de l'aménagement urbanistique. ♦



Hauts et bas Projets (de g. à dr.) d'un monument imaginé en 1874 pour l'Exposition universelle de 1876 à Philadelphie par les ingénieurs américains Clarke et Reeves; d'une tour Soleil qui, à Paris, serait couronnée d'un phare illuminant la capitale; d'une tour style Art nouveau, pour Bruxelles, signée de l'architecte belge Paul Hankar.



MUSEUM GRAND PALAIS MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE BRUXELLES



BIBLIOTHÈQUE DES MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE DU CINQUANTIÈME DE BRUXELLES

Un succès hexagonal

Au cours de sa longue carrière, l'entrepreneur réalise ouvrages d'arts, bâtiments religieux

1 CATHÉDRALE SAN MARCOS

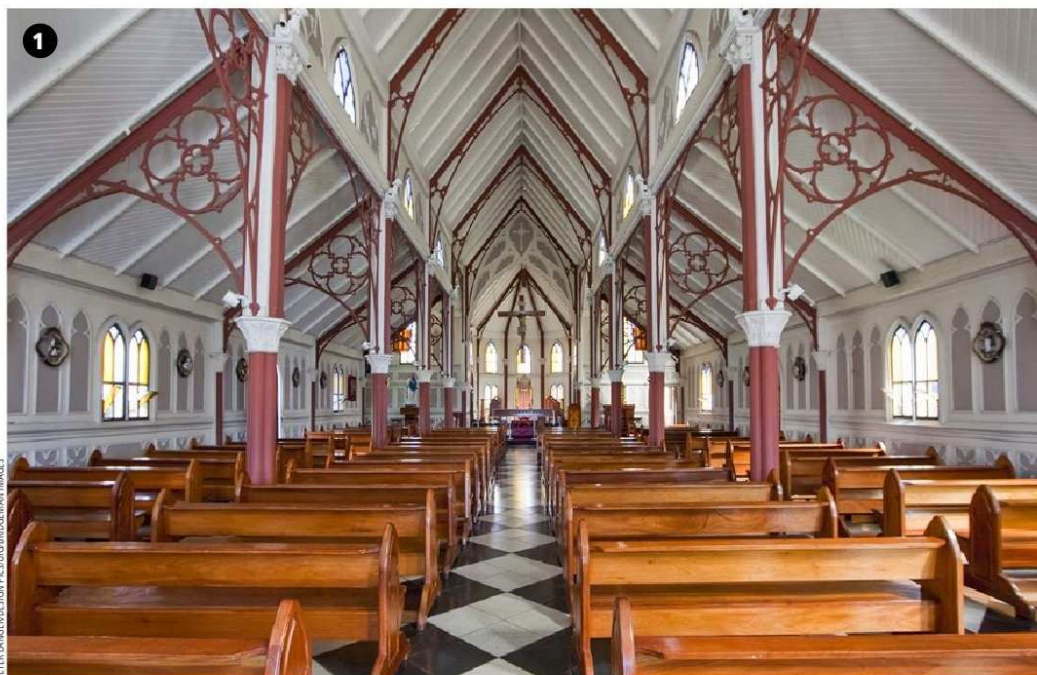
Arica – Chili, 1875

D'inspiration gothique, la cathédrale préfabriquée d'Arica (nord du Chili) est entièrement constituée d'éléments métalliques – les murs, le toit, les colonnes. Elle a été commandée à la société Eiffel en 1871 pour remplacer le bâtiment précédent, détruit par un séisme en 1868. Jusqu'à la guerre du Pacifique (1879-1884), qui opposa le Chili au Pérou et à la Bolivie, cette région appartenait au Pérou. Elle sera ensuite annexée par le Chili, avec Arica.

2 PONT MARIA-PIA

Porto – Portugal, 1876-1877

Ce viaduc ferroviaire, qui franchit le Douro, a été conçu par Eiffel et son associé Théophile Seyrig. Dominant le fleuve à 61 m de hauteur, il comporte un arc métallique de 160 m. Son montage a été réalisé en porte-à-faux, sans échafaudage. Le pont inauguré en 1877 porte le nom de la reine du Portugal Maria Pia de Savoie (1847-1911).



PETER LANGER DESIGN / PICSUIGER/REDUX IMAGES



ALAMY

et international

PAR PASCAL VAREJKA

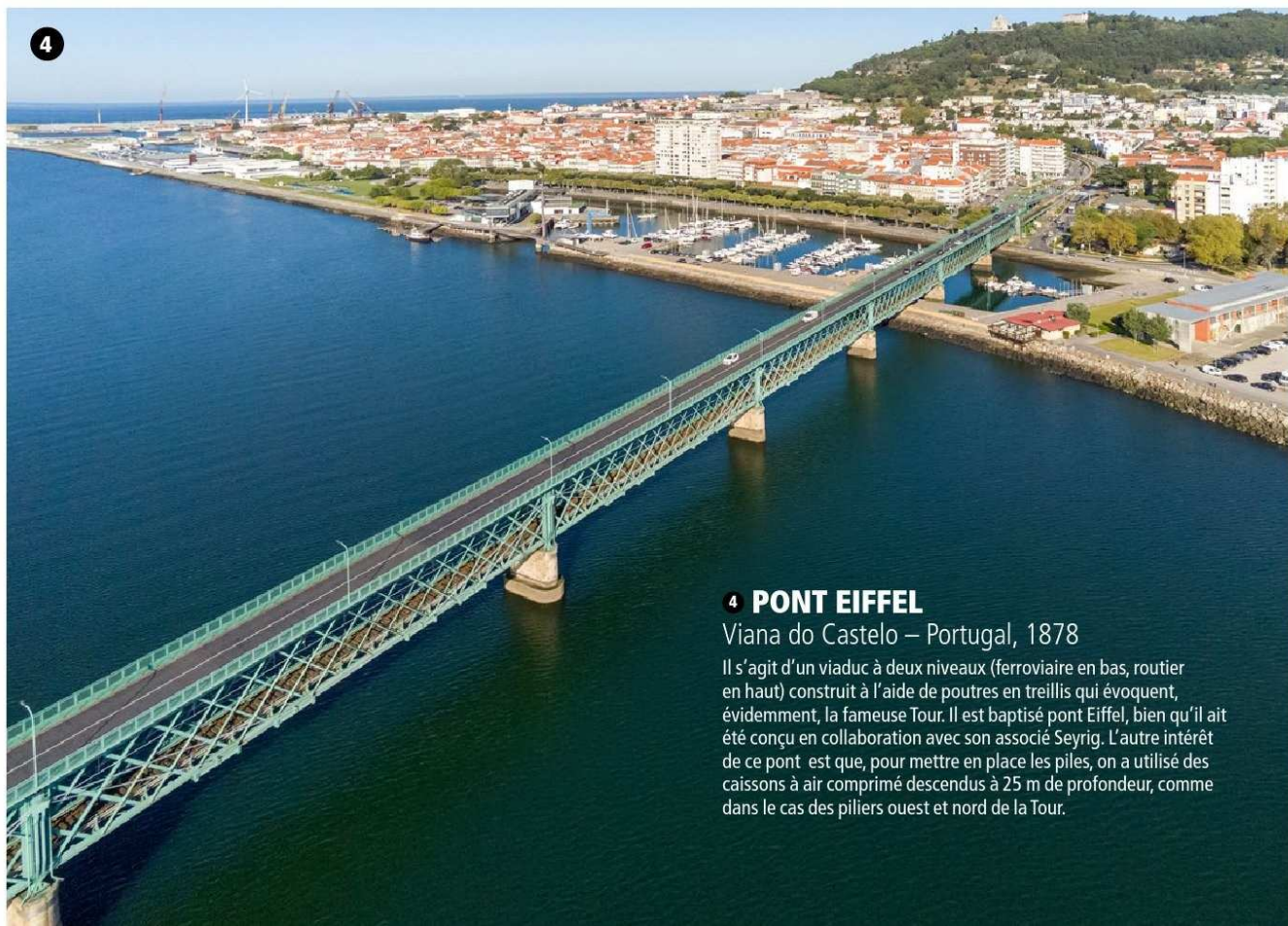
et civils qui diffusent dans le monde entier la révolution technologique du fer.



3 HALLE MÉTALLIQUE DE LA GARE DE L'OUEST Budapest – Hongrie, 1877

C'est aujourd'hui la plus ancienne gare de la ville. La façade du bâtiment, flanquée de quatre tourelles, associe la brique et l'acier. Cet édifice très novateur, caractéristique du style néo-baroque industriel, a été conçu par l'architecte Auguste de Serres. L'intérieur de la gare est célèbre pour son immense hall métallique de 14 000 m², réalisé entre 1874 et 1877 par la société Eiffel.

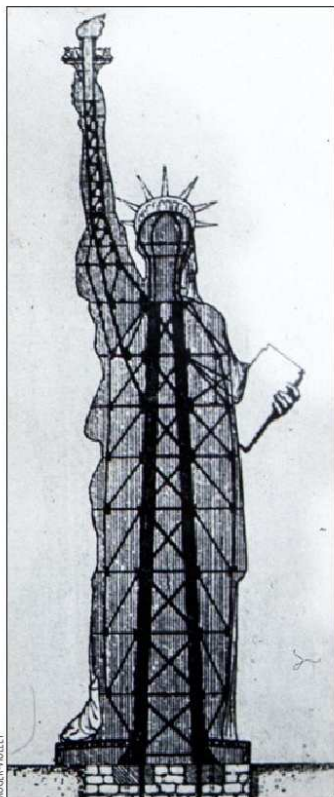
YVAN TRAVERT/AGF IMAGES



4 PONT EIFFEL Viana do Castelo – Portugal, 1878

Il s'agit d'un viaduc à deux niveaux (ferroviaire en bas, routier en haut) construit à l'aide de poutres en treillis qui évoquent, évidemment, la fameuse Tour. Il est baptisé pont Eiffel, bien qu'il ait été conçu en collaboration avec son associé Seyrig. L'autre intérêt de ce pont est que, pour mettre en place les piles, on a utilisé des caissons à air comprimé descendus à 25 m de profondeur, comme dans le cas des piliers ouest et nord de la Tour.

ANDREA DI MARTINO/ALAMY STOCK PHOTO



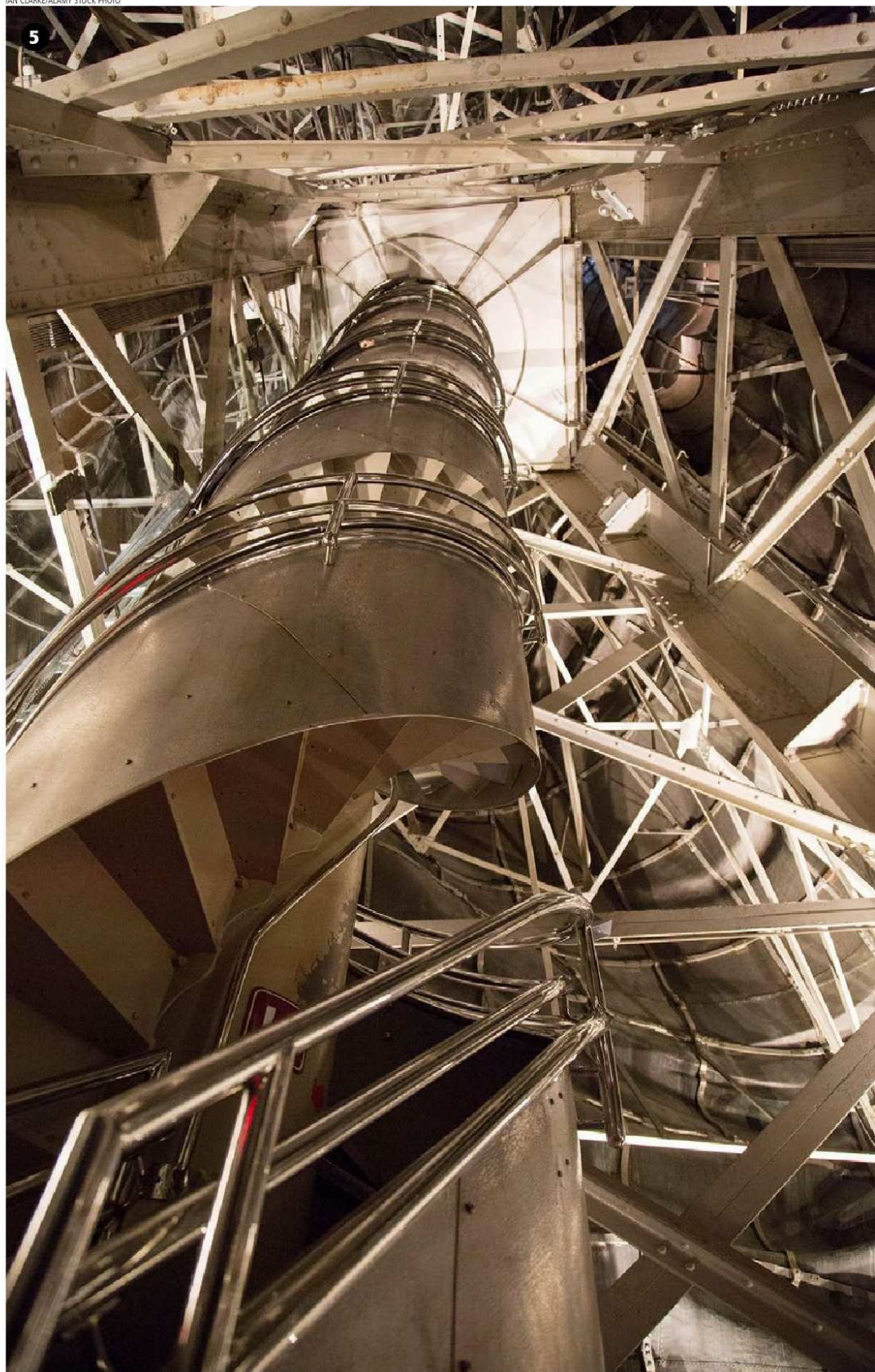
ROGER VOILLET

5 L'ARMATURE DE LA STATUE DE LA LIBERTÉ

New York – États-Unis, 1879-1886

En 1879, à la mort de Viollet-le-Duc, qui conseillait Bartholdi, ce dernier fait appel à Gustave Eiffel pour créer l'armature interne de la statue de la Liberté. L'ingénieur lui propose d'ériger un solide pylône métallique doté de traverses horizontales et d'entretoises en diagonale afin de soutenir la statue constituée de feuilles de cuivre. Maurice Koechlin, un des pères de la tour Eiffel, a également travaillé à la structure de la statue de Bartholdi.

IAN CLARKE/ALAMY STOCK PHOTO





6

6 VIADUC DE GARABIT

Ruynes-en-Margeride – France, 1880-1884

Ce viaduc ferroviaire, réalisé par les établissements Eiffel, franchit la rivière la Truyère à 122 m au-dessus de la vallée. Sa longue poutre de fer repose sur plusieurs piles métalliques. L'ensemble est soutenu par un grand arc mis en place sans échafaudage, au moyen de câbles arrimés en haut des piles. La construction du viaduc a anticipé celle de la tour Eiffel : les pièces usinées à Levallois-Perret sont assemblées à l'aide de rivets posés à chaud.

7 OBSERVATOIRE

Nice – France, 1887

Conçu par Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris, l'observatoire de Nice a été doté par son fondateur, Raphaël-Louis Bischoffsheim, du télescope le plus moderne du monde à l'époque. On a fait appel à Eiffel pour créer le mécanisme de la coupole. Il met au point un système qui permet d'effectuer un tour complet en quinze minutes. Satisfait de sa réalisation, Eiffel a présenté une version miniature de la coupole à l'Exposition de 1889.

8 CASA DE FIERRO

Iquitos – Pérou, 1890

Cet édifice en fer se trouve dans le centre de la ville d'Iquitos, en pleine Amazonie péruvienne. À l'origine, il s'agit d'un bâtiment préfabriqué conçu par la société Eiffel à destination des fonctionnaires européens installés dans les colonies d'Afrique. Celui-ci, présenté à l'Exposition de 1889, a été acheté par un exploitant de caoutchouc, transporté en kit par bateau en remontant l'Amazone, et remonté sur la place d'Armes, au cœur de la ville.



7



8



LAURENT WEY/LARGOS DÉFUSION, SAF IMAGES

9 POSTE CENTRALE DE SAIGON

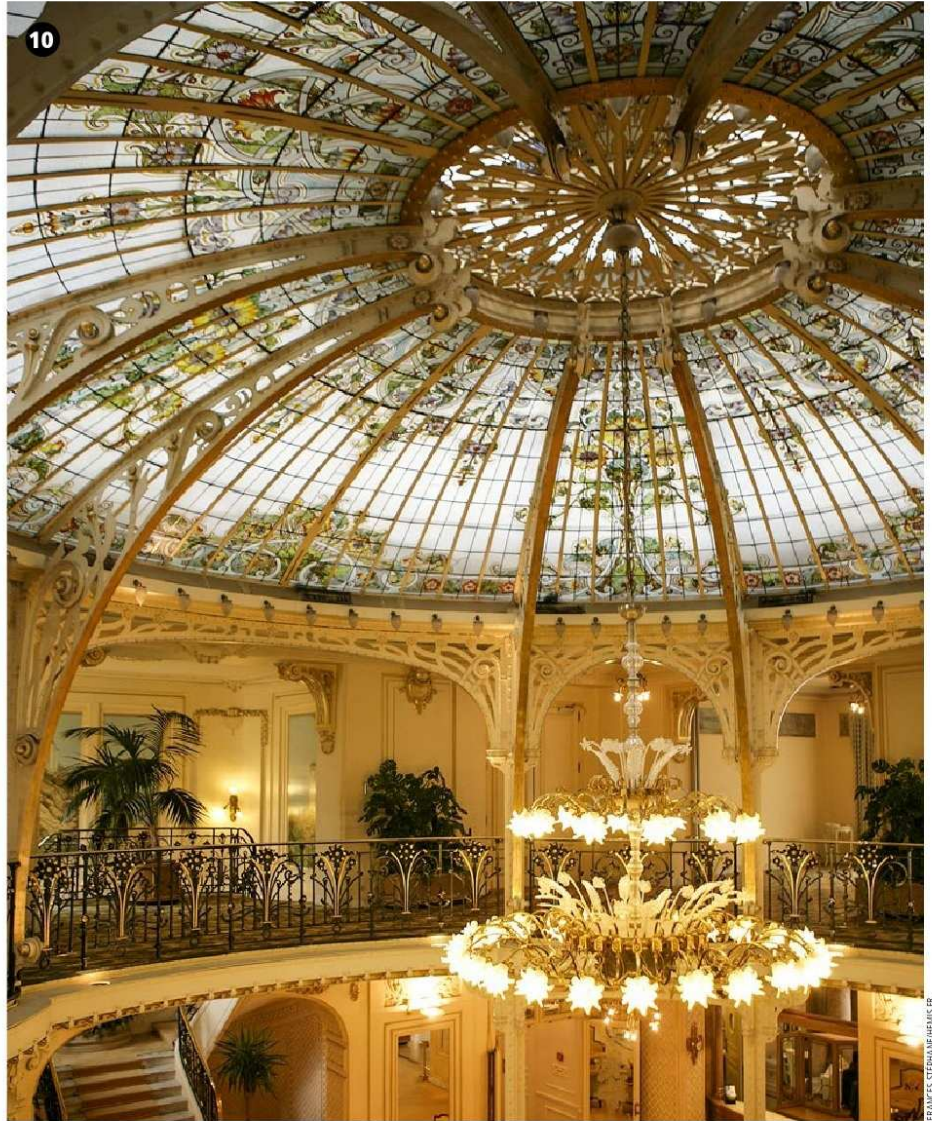
Hô Chi Minh-Ville – Vietnam, 1891

L'édifice, construit entre 1886 et 1891, a été conçu par l'architecte Auguste-Henri Villedieu. La structure métallique – les colonnes supportant les grandes arches du plafond – et la marquise qui surmonte l'entrée ont été réalisées par l'entreprise Eiffel et C^e – qui possédait une agence à Saïgon depuis 1872. Sur la façade, comme sur la tour Eiffel, on lit les noms de savants : Franklin, Volta, Faraday, Ampère, Gay-Lussac, Arago, Galvani, Laplace...

10 COUPOLE DE L'HÔTEL HERMITAGE

Monte-Carlo – France, 1896

Le palace monégasque a été édifié entre 1890 et 1896 par l'architecte Nicolas Marquet. La société Eiffel et C^e a réalisé, avec le concours du maître verrier et décorateur Jacques Galland, la coupole de métal et de verre à la structure en forme de parapluie qui couvre le jardin d'hiver de l'hôtel. Symbole de la Belle Époque, la coupole aux ferrures sophistiquées crée une atmosphère toute de raffinement et de lumière, quelque peu hors du temps.



FRANCK STEPHANE/HEUS.FR

11 PALAIS DE FER

Orizaba – Mexique, 1894

Cet imposant bâtiment à deux niveaux possède une structure d'acier et des éléments en fer forgé. Conçu par les établissements Eiffel, il a été réalisé en Belgique par la Société anonyme des Forges d'Aiseau. Présenté à l'Exposition de 1889 à Paris, il a été acheté en 1892 par le maire d'Orizaba (dans l'État de Veracruz) pour en faire l'hôtel de ville de sa commune. Démonté, l'édifice a été acheminé en kit, remonté puis inauguré en septembre 1894.



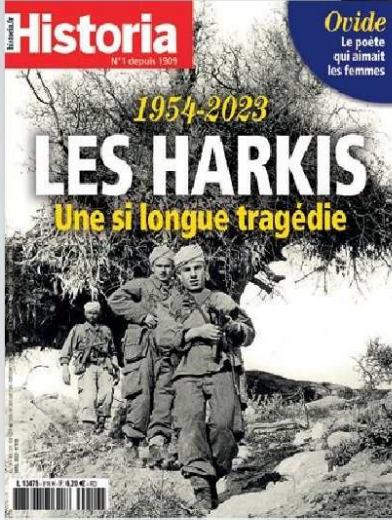
WITOLD SKRIPICZAK/ALAMY STOCK PHOTO

Abonnez-vous à

historia.fr Historia

N°1 depuis 1909

JUSQU'À
-25%
DE RÉDUCTION



BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : Historia - Service Abonnements
45 avenue du Général Leclerc 60643 CHANTILLY Cedex

Oui, je souhaite m'abonner à **Historia** pour 1 an

OFFRE ESSENTIELLE

11 numéros
pour **54 €** au lieu de 69,20 €*

-20%

OFFRE PREMIUM

11 numéros + 4 hors-séries GRAND ANGLE
pour **78 €** au lieu de 104,80*

-25%

J'indique mes coordonnées : M. Mme

Nom

Prénom

Adresse

Code Postal [][][][][][]

Ville

Téléphone [][][][][][][][][][]

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner votre email :

@

Je règle par :

Chèque à l'ordre d'Historia

Carte bancaire

N° [][][][][][][][][][][][][][][][]

Expire fin [][][] [][][]

Signature obligatoire

PHAM923

*Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€20, le numéro double au prix unitaire de 7€20 et les numéros d'Historia Grand Angle au prix unitaire de 8€90. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : abo.history@groupe-gli.com. Offre valable jusqu'au 31/12/2023. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement, vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site https://www.history.fr/cgv. Historia, géré par la SFGA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus. Conformément à la réglementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia - 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO dpo@history.fr. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case []. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case []. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales par téléphone et/ou courrier postal Historia, vous pouvez contacter le Service Clients par email à abo.history@groupe-gli.com ou par courrier à : Historia - Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex



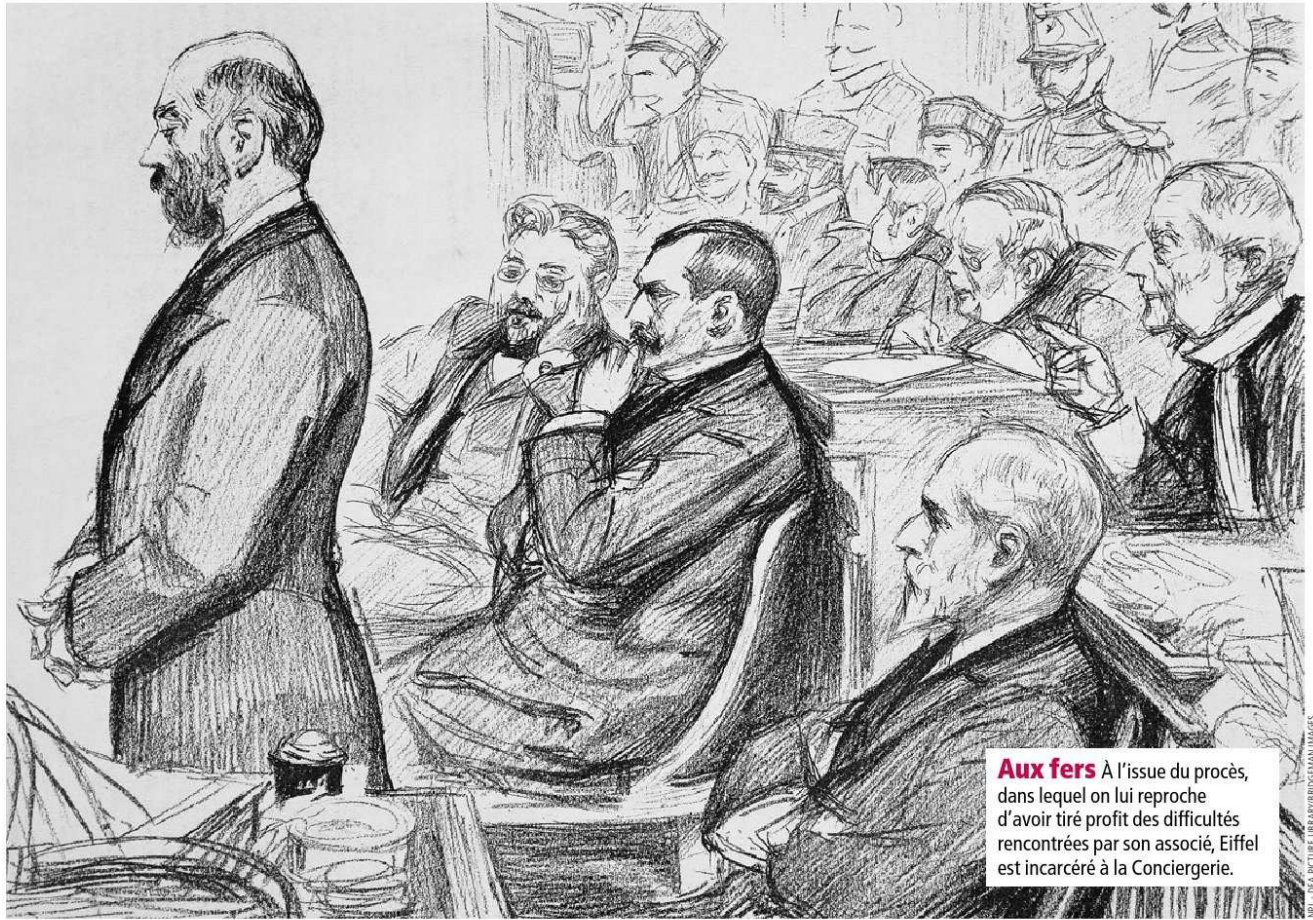
Bonnes vannes Convaincu par Lesseps de participer à l'aventure panaméenne, Eiffel conçoit en 1887 une solution technique originale, un système d'écluses. Ce système sera repris lors du percement du canal en 1912.

Pris au piège du scandale de Panama

Pour percer le canal, on fait appel à l'ingénieur qui, à son corps défendant, sera entraîné dans un procès dont il sortira blanchi, mais brisé et amer.

PAR FRANÇOIS VEY

Toujours désireux de concourir à la réalisation d'ouvrages colossaux, Eiffel s'est passionné pour le projet de canal à travers l'isthme de Panama afin de relier l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. C'est un autre grand entrepreneur, Ferdinand de Lesseps (1805-1894), qui en fait adopter le principe, lors d'un congrès international de géographie en 1879, à Paris. Les deux hommes se connaissent bien car Lesseps avait déjà invité Eiffel, lors de l'inauguration du canal de Suez, en novembre 1867, imaginé par le diplomate pour faire communiquer la Méditerranée avec la mer Rouge. Mais ils ne partagent pas la même vision de l'ouvrage centre-américain : Eiffel défend l'idée d'une voie d'eau à écluses, comportant une dizaine de tronçons, afin de rendre son percement moins difficile dans cette zone au relief accidenté, quitte à rendre le passage des navires moins fluide, tan-



ALBERT HARLINGUE/ROGER VIOLETT

INFL - DEA PICTURE LIBRARY/RODGMAN IMAGES

Aux fers À l'issue du procès, dans lequel on lui reproche d'avoir tiré profit des difficultés rencontrées par son associé, Eiffel est incarcéré à la Conciergerie.

dis que Lesseps propose la construction d'un canal d'un seul tenant, avec toujours le même niveau, sur le modèle de celui de Suez.

Dix fois le prix de la tour Eiffel !

Lesseps fait prévaloir ses vues, mais Eiffel se voit reconnaître comme l'unique détenteur du système à écluses. La construction du canal s'avère plus difficile que prévu. La fièvre jaune et la malaria s'abattent sur les ouvriers, qui subissent des pluies torrentielles au cours des travaux d'arasement de sols montagneux. Et le coût se voit multiplié par deux. Si bien que, dès 1887, Lesseps se résout à faire appel à Eiffel. En position de force, ce dernier obtient des contrats financièrement très avantageux afin de réaliser une dizaine d'écluses géantes, pour un total de 70 millions de francs (dix fois le prix de la tour Eiffel). Quand Les-

En 1892, Eiffel est rattrapé par l'affaire qui éclate dans la presse. Son nom est publié, parmi ceux des hommes politiques et des journalistes corrompus

seps, qui a dû multiplier les emprunts auprès du public, se voit acculé à la faillite, le 4 février 1889, Eiffel obtient de se faire payer les huit écluses livrées et dédommager pour l'interruption du chantier, au terme d'un contrat de résiliation homologué le 31 juillet par le tribunal de la Seine. Le voilà satisfait de se sortir à très bon compte d'un gouffre financier qui ruine des dizaines de milliers de petits épargnants.

Las, à l'automne 1892, Eiffel se trouve rattrapé par le scandale qui éclate dans la presse : en février 1893, il se voit condamné pour abus de confiance et escroquerie à deux ans de prison et 20 000 francs d'amende. S'il n'a pas

versé de pots-de-vin pour recourir à l'épargne publique, il a profité de la déroute de l'entreprise de Lesseps pour réaliser de juteux profits pour sa propre société et aurait versé des commissions pour écarter des concurrents. Alors que ses avocats ont saisi la Cour de cassation, Eiffel entame sa peine à la Conciergerie, le 8 juin 1893. Une semaine plus tard, le jugement le condamnant est cassé pour vice de forme. Eiffel s'en sort à bon compte, d'autant qu'il réussit à conserver sa Légion d'honneur, que certains de ses pairs ont menacé de lui retirer. Mais il reste meurtri par cette épreuve, qui l'a durablement déshonoré. ♦

Un pionnier méconnu de l'aéronautique

En 1917, Eiffel, fort de ses travaux sur le vent, dessine le premier avion de chasse à ailes basses.

PAR BENOÎT LIMOUSINS



DR. COLL. MUSÉE DE L'AIR ET DE L'ESPACE LE BOURGET

Arme secrète L'armée de l'air française (l'« aéronautique militaire » créée par la loi du 29 mars 1912) pourrait disposer d'un appareil à la conception révolutionnaire, né de l'inventivité du vieil ingénieur.

« Le vent a toujours été pour moi [...] un ennemi », écrit Gustave Eiffel dans sa *Biographie industrielle*. Après le scandale de Panama, qui le détourne définitivement du monde des affaires, l'ingénieur se replonge dans la recherche et mène le combat contre son vieil adversaire. Car Eiffel est aussi l'homme des courants d'air. Tous ses ouvrages d'art – et notamment le plus célèbre d'entre eux – intègrent dans leur conception la lutte contre les éléments. Dès 1892, la Dame de fer accueille, au

deuxième étage, le laboratoire d'Eiffel dans lequel l'ingénieur poursuit ses expérimentations et jette les bases de l'« aérologie » – notre aérodynamique. Et toujours le même but : offrir le moins de résistance à l'air possible. Et, en cette fin de siècle, cette recherche trouve son application dans un tout autre domaine que celui la construction métallique. Ingénieur curieux, Eiffel adhère à l'Aéro-Club de France dès 1902, à peine cinq ans après sa création et un an avant le premier vol motorisé des frères Wright. Eiffel innove une fois en

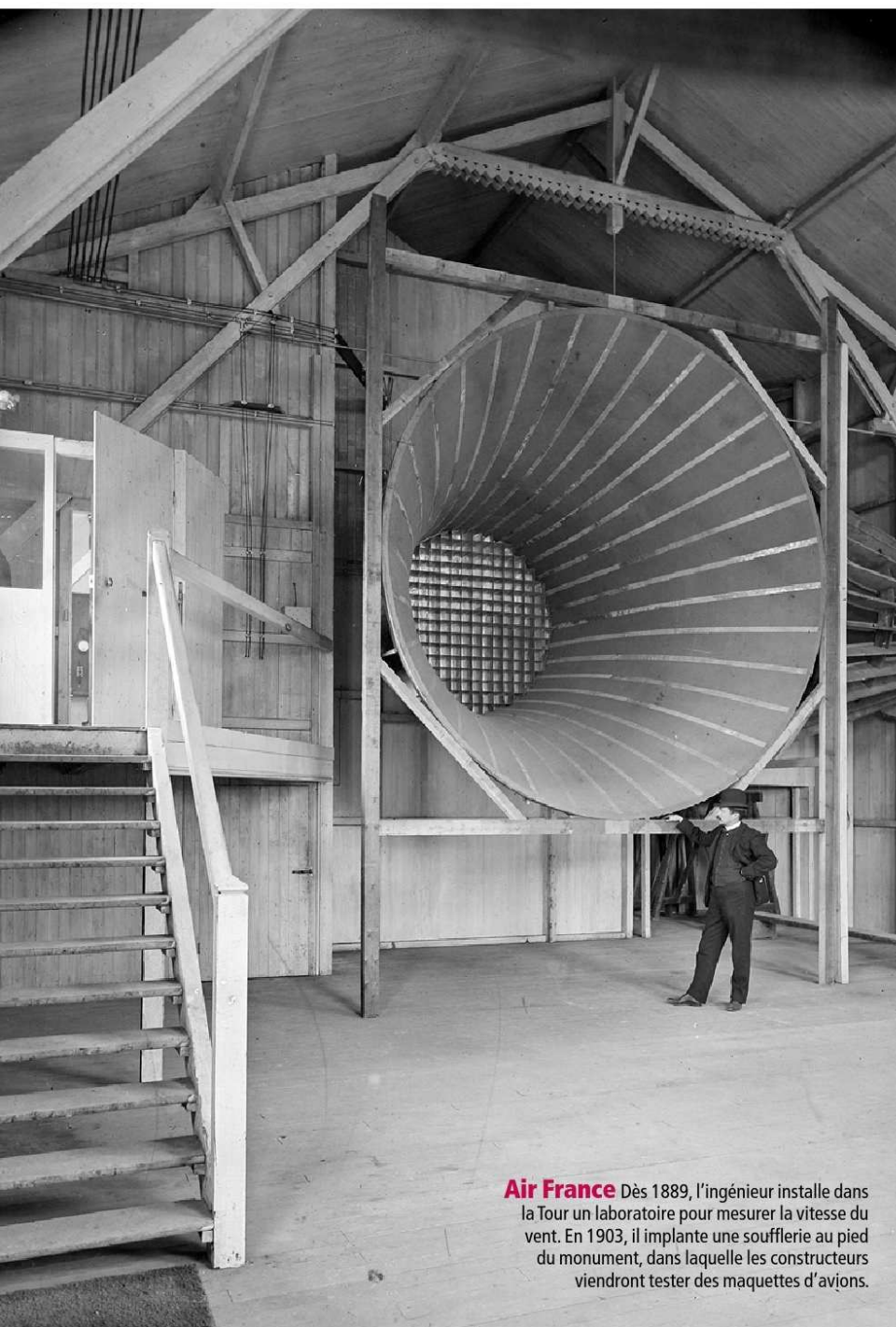
core en faisant édifier, sur le Champ-de-Mars, une soufflerie aspirante, la première du genre, chargée de mesurer la résistance de sa tour aux éléments mais aussi d'améliorer l'aérodynamisme des premiers appareils volants, encore bien trop légers pour résister aux vents contraires. Jusqu'en 1911, date à laquelle le laboratoire déménage à Auteuil, les constructeurs – Bréguet, Farman, Voisin... – viennent faire tester leurs maquettes de nouveaux modèles d'avion. Dans cette époque de tâtonnements, tous les types d'ailes – en croissant, en forme d'ailes d'oiseaux, en triangle... – passent les tests avec plus ou moins de succès.

Adieu, vieux biplans

Malgré ses 82 ans au déclenchement des hostilités en août 1914, Gustave Eiffel, aux lointaines racines allemandes – n'est-il pas né Bonickhausen? (*lire p. 22*) –, met ses compétences au service de la patrie en danger. Son laboratoire améliore la forme cylindro-ogivale des obus, mais aussi celle des hangars à dirigeables (qui offraient une énorme prise au vent) et, bien sûr, se penche sur l'arme nouvelle que révèle le conflit : l'aéronautique militaire. Aux missions de reconnaissance s'ajoutent bien vite les premiers combats aériens, facilités, à partir de 1916, par la spécialisation des avions et l'amélioration des performances des appareils en termes de robustesse, d'agilité et de vitesse.

Dans ce dernier domaine, où la rapidité est essentielle, Eiffel se distingue. Le 16 mai 1917, le vieux génie demande officiellement un brevet d'invention (n° 503363) pour un « avion de chasse à grande vitesse » : son originalité, qui frappe encore aujourd'hui ? Eiffel adopte, « au lieu d'une cellule en biplan, une aile monoplan, dont l'emploi supprime les montants et permet d'avoir une plus grande portance pour la même résistance. [...] On a lieu de penser ainsi qu'un appareil dans ces conditions réaliserait, s'il est bien étu-

Grâce à son aile monoplane, son moteur Hispano-Suiza, qui le propulsera à 250 km/h, et son armement, une mitrailleuse Vickers logée dans le fuselage, l'Avion L.E. doit dominer les cieux



Air France Dès 1889, l'ingénieur installe dans la Tour un laboratoire pour mesurer la vitesse du vent. En 1903, il implante une soufflerie au pied du monument, dans laquelle les constructeurs viendront tester des maquettes d'avions.

dié, des vitesses supérieures à celles que les avions de chasse actuels ont atteintes». En outre, «les ailes sont placées en bas du fuselage, ce qui permet de réaliser une bonne visibilité. Cette disposition nouvelle pour un monoplane est une caractéristique de l'appareil» (paragraphe 20 du brevet d'invention). Adieu, donc, les biplans et triplans d'un Guynemer ou d'un Baron rouge!

Solide comme du Duralium

L'appareil dénote également par sa composition: le Magicien du fer écarte le bois entoilé pour un alliage métallique nouvellement créé, le Duralium. Découvert par hasard en 1908 dans un laboratoire de Düren, en Allemagne, ce matériau à base d'aluminium, de cuivre, de magnésium et de manganèse offre solidité et légèreté, deux qualités essentielles pour un chasseur. Grâce à ce choix, le moteur Hispano-Suiza qui équipe cet appareil, baptisé «Avion L.E.» (pour «Laboratoire Eiffel»), doit le propulser à plus de 250 km/h. Armé d'une mitrailleuse Vickers qui sera logée dans le fuselage – encore une nouveauté –, l'avion, construit avec le soutien de Bréguet, dominera sans conteste les cieux disputés.

En mars 1918, voici donc le prototype sur la piste de Villacoublay. La première sortie, qui ne devait être qu'un roulage, voit l'appareil involontairement prendre son envol. Malgré un atterrissage brutal, la catastrophe est évitée. Quelques jours plus tard, le 28 mars, on programme un nouveau vol d'essai. Aux manettes, un pilote chevronné de l'escadrille N 79, Jean Sauclière, sorti vainqueur de plusieurs combats aériens. L'avion décolle, s'élève pleins gaz vers le ciel avant de brutalement redescendre et rater son atterrissage, entraînant la mort du pilote et la destruction de l'appareil. Le projet, (trop ?) en avance sur son temps, ne survivra pas à la catastrophe mais montrera un chemin que, dès les années 1920, les constructeurs européens, notamment allemands, sauront suivre. ♦

JACQUES BOUTER/ROGER VIOLET

ENTRETIEN AVEC SAVIN YEATMAN-EIFFEL*

« FAIRE VIVRE LA MÉMOIRE DE GUSTAVE »



L'Association des descendants de Gustave Eiffel (ADGE) connaît, pour le centenaire de sa mort, une année faste avec, en point d'orgue, une exposition sur le parvis de la Tour, dont le commissaire est Savin Yeatman-Eiffel, l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de l'ingénieur le plus célèbre de l'Histoire. Depuis près de trente ans, il œuvre dans l'association pour défendre la mémoire de son aïeul.

Quel est le rôle de l'association Gustave Eiffel ?

L'ADGE, fondée en 1995, cherche d'abord à protéger les œuvres menacées de Gustave Eiffel. En ce moment, nous défendons le maintien de la ligne qui passe sur le viaduc de Garabit, car elle assure l'entretien de cet ouvrage majeur. Nous intervenons aussi en dehors de la France, notamment au Gabon. Nous avons également créé un conseil scientifique, dirigé par les historiens Bertrand Lemoine et Michel Carmona, afin de fournir une expertise sur les ouvrages de Gustave Eiffel. Le site de l'ADGE (Gustaveeiffel.com) recense d'ailleurs tous les monu-

ments certifiés. L'association a aussi pour but de cultiver sa mémoire en assistant à des événements commémoratifs, comme les 130 ans de l'ouverture de la ligne du viaduc de Garabit, en 2018, et en organisant des expositions. Enfin, nous protégeons le nom de Gustave Eiffel, parfois utilisé de manière abusive par des entreprises commerciales.

Quelle est votre réalisation la plus importante ?

En 2001, nous avons réussi à sauver la passerelle Saint-Jean, à Bordeaux, qui devait être détruite. Les rampes d'accès avaient déjà été retirées, mais nous sommes parvenus à interrompre le processus. Protéger cet ouvrage a d'autant plus de sens qu'il permet une circulation piétonne. Il nous a fallu dix ans pour obtenir qu'il soit classé. Nous nous battons aujourd'hui pour que cette passerelle soit intégrée à un projet d'urbanisme et qu'elle ait une nouvelle vie.

Quels sont les autres projets dans lesquels l'association est engagée ?

Nous avons effectué une demande en panthéonisation de Gustave Eiffel, notamment afin d'honorer les bâtisseurs français, très peu repré-

sentés dans cette institution : seul Germain Soufflot (1713-1780), l'architecte du Panthéon, y repose. L'association a également mis sur pied une exposition dont je suis le commissaire, « Eiffel, toujours plus haut ». Elle se déploie depuis juillet 2023 sur 70 mètres de panneaux, aux pieds de la Dame de fer. Je réalise aussi un documentaire, *Eiffel, la guerre des tours*, que diffusera Arte à la fin de l'année. J'y rappelle les combats que Gustave Eiffel a dû mener afin de mener à bien son projet et le choc esthétique qu'a constitué son accomplissement à l'époque.

Qui sont les membres de l'association ?

Elle rassemble 50 descendants de Gustave Eiffel, sur les 70 que nous connaissons. Je suis son arrière-arrière-arrière-petit-fils, tandis que notre présidente, Myriam Lamaudie-Eiffel, est son arrière-arrière-petite-fille. Je viens de la branche de Claire, la fille aînée de Gustave Eiffel, qui a tenu un rôle très important de conseillère. Elle a même continué à vivre avec lui une fois mariée ! Nous accueillons aussi des membres sympathisants qui ne font pas partie de la famille, car nous estimons que nous sommes tous un peu les héritiers de Gustave. ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR PAUL LEPVIER

“ NOUS AVONS EFFECTUÉ UNE DEMANDE EN PANTHÉONISATION DE GUSTAVE EIFFEL, NOTAMMENT AFIN D'HONORER LES BÂTISSEURS, TRÈS PEU REPRÉSENTÉS, HORMIS SOUFFLOT

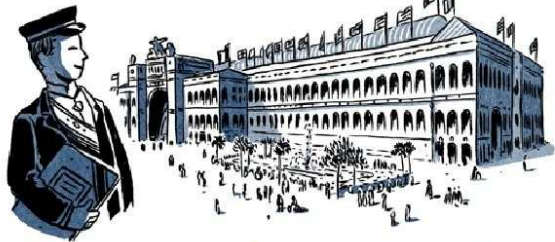
* Réalisateur et scénariste, descendant de l'architecte Gustave Eiffel et commissaire d'une exposition consacrée à son aïeul visible au pied de la Tour.

En résumé

PAR ALECOS PAPADATOS Écrivain et illustrateur de BD, il vient de sortir un *Aristote* (Dargaud) et a signé *Logicomix* (Vuibert, 2010, rééd. 2018), un livre devenu culte sur l'histoire des mathématiques.



Étudiant passionné en sciences, Gustave Eiffel fut diplômé de l'École centrale des arts et manufactures en 1855, année de la première grande Exposition universelle à Paris.



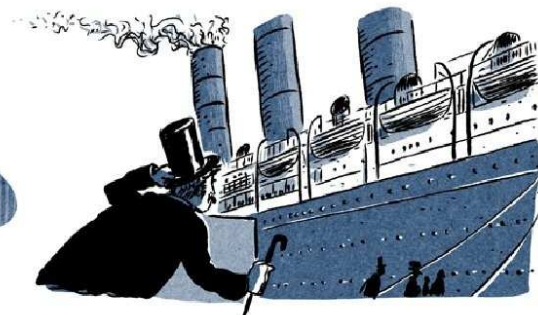
La direction du chantier colossal du pont ferroviaire de la Garonne le fait entrer, à l'âge de 26 ans, dans la cour des grands.



Neuf ans plus tard, il crée sa propre entreprise. Il devient le grand aventurier industriel du deuxième âge du fer.



Après la guerre de 1870, il rayonne à l'international, tout en faisant tourner ses ateliers à Levallois-Perret.



En 1884, ses deux principaux collaborateurs, Émile Nouguier et Maurice Koechlin, lui proposent une première mondiale : une tour de 300 mètres.



Ce projet nourrit la défiance des observateurs de l'époque.

Engagé en faveur des républicains à la fin du Second Empire, Eiffel peut compter sur le soutien du ministre Édouard Lockroy. Celui-ci va l'aider à imposer son projet de tour au Champ-de-Mars.



Eiffel est passé à la postérité grâce à ses géniales constructions en fer.



Ce que l'on sait moins, c'est qu'il fut aussi l'un des pionniers de la météorologie, de l'aérodynamique et de la radiotélégraphie.

HISTOIRE CULTURELLE

Bon vin contre cruelle Fée verte

La III^e République considère l'alcoolisme comme un fléau sanitaire et un danger politique. Elle privilégie le vin, émanation du génie national, dénonce l'absinthe et accuse la bière de germanité.

PAR LAURENT BIHL

À la suite du désastre de 1870 et du traumatisme lié à l'insurrection communarde, les élites dominantes se persuadent qu'une des causes de la défaite est l'alcoolisme ambiant d'une grande majorité des Français. Le 23 janvier 1873 est votée une « loi tendant à réprimer l'ivresse publique et à combattre les progrès de l'alcoolisme ». Le législateur s'inscrit sans surprise dans la continuité de la sévérité du Second Empire en la matière et pénalise le cabaretier surpris ou reconnu en train de servir un consommateur déjà en état d'ébriété – disposition qui survit de nos jours. Elle est assez peu mise en œuvre et n'est surtout utilisée que pour contraindre un cabaretier à aider la police pour ses enquêtes, faute de moyens nécessaires pour la faire appliquer.

Le texte de 1873 traduit une ambiguïté. S'il répond le premier à un désastre de santé publique amené à s'aggraver au fil des décennies, il s'inscrit égale-

ment dans un contexte mémoriel où le souvenir du communard est associé à l'ivrognerie bestiale et pathologique de l'hérédo-alcoolisme [une théorie qui suppose une dégénérescence chez des descendants d'alcooliques, ndlr]. En 1880, la République se hisse au pouvoir, non sans avoir utilisé avec brio les débits de toutes sortes pour faire passer ses promesses de modernité et de démocratie.

Presse et raisin

La loi du 17 juillet 1880 provoque l'explosion du nombre de ces débits que l'on est à la veille de dénommer définitivement des « bistrots ». Les effets de cette simplification ne tardent pas : le nombre d'établissements recensés passe en vingt ans de 349 000 à 460 000 vers 1900. Aussi éphémères soient-ils, les gouvernements successifs s'accordent sur une fibre consensuelle : lutter contre l'eau-de-vie issue de l'alam-bic (rural ou industriel) pour vanter les mérites de la treille. Nous touchons là la fameuse controverse divisant les

élites (de gauche comme de droite) entre bon et mauvais alcoolisme, sommairement entre eau-de-vie et absinthe d'un côté, et vin de l'autre, avec le cas très particulier de la bière – censée être allemande, donc entraînant une « riposte » des bières françaises (*lire l'encadré p. 59*).

Au cœur de cette rivalité, l'iconographie occupe une place à part. La plupart des dessinateurs de presse sont d'ardents défenseurs d'une sociabilité bachique presque consubstantielle à leur esthétique collective nouvelle, fondée sur le dynamisme cabaretier. Les spiritueux sont autant de bons clients pour des artistes qui sont également d'excellents affichistes. Pour autant, de nombreux dessinateurs vont s'investir dans le combat antialcoolique vers 1900.

L'explosion des images de presse après la loi du 29 juillet 1881 porte avec elle l'exaltation symbolique de la fierté nationale. Celle-ci ne s'oppose nullement à la culture de la dégradation inscrite dans la caricature. Ce paradoxe est au cœur de l'exception satirique française, qui place le rire ou l'émotion »



Bitter Pour le peintre Jean Béraud (1849-1936), le bistrot est source d'inspiration. Mais beaucoup dénoncent ces lieux de perdition où, à coups de spiritueux, s'éteignent les destinées humaines. • Au Bistrot, coll. part.



Degrés Pour les politiques, la violence des communards naît dans l'alcool. • Lithographie représentant les incendies des 24 et 25 mai 1871 à Paris. On y voit un communard s'enivrant.

» du lecteur au-dessus d'une possible contradiction idéologique avec laquelle les artistes composent facilement, d'autant qu'ils manient à merveille l'art de l'ambiguïté. Ce *Souvenir de la Toussaint et des vendanges* (image n° 1), signé Adolphe Willette, présente un curé tout à la fois réconciliateur de la communauté rurale et manifestement épris de boisson. Cette nuance anticléricale est confirmée par le satyre qui trinque avec lui. Autour du tonneau fédérateur, Willette place homme et femme, paysan et notable, militaire (ou pompier) et chevalier d'autrefois, alors que l'église villageoise protège ces agapes collectives. Le tonneau laïc rejoint le clocher religieux, alors que le vin fédère des sensibilités contraires, invitant chaque lecteur à une potentielle interprétation propre, selon sa sensibilité.

Qui dit artiste montmartrois induit sociabilité festive, donc une ivresse contestataire. C'est le sens de cet *Aristide Bruant* de Steinlen (image n° 2), lequel articule astucieusement la réputation cabaretière du chansonnier, inscrit au cœur de la culture urbaine, avec une chanson à boire à forte connotation vigneronne. Bruant est ici campé en paysan hilare, avec une confusion étudiée des costumes de l'un et de l'autre. L'identité collective est au cœur de ces images, dont les auteurs n'hésitent pas au même moment à attaquer à toute force les gouvernements successifs pour leur conservatisme, souvent au nom de la révolution sociale.

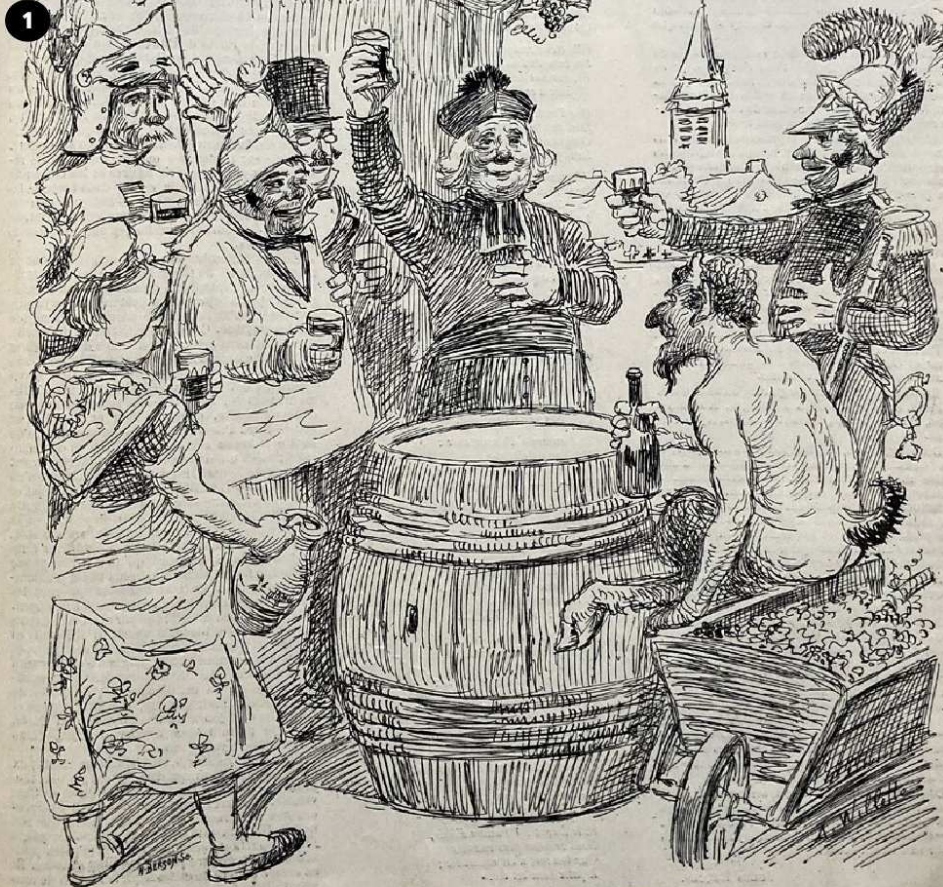
Une boisson identitaire

Le caricaturiste Willette navigue allègrement entre Drumont et le camp libertaire (il collabore au *Père peignard* d'Émile Pouget), alors que Steinlen côtoie les ténors socialistes-révolutionnaires, comme Gérault-Richard. Les deux hommes sont amis intimes et communient dans le souvenir de la

Commune de Paris martyrisée, ce qui ne les empêchera pas de s'opposer durant l'affaire Dreyfus.

Cette thématique de la « bonne » ivresse, à la fois identitaire et transgressive, est révélatrice de l'intense brouillage symbolique qui parcourt l'univers satirique de la fin du XIX^e siècle. La gaieté vigneronne s'enrichit forcément d'une connotation érotique qui dépouille Marianne de ses vêtements pour lui conférer une dimension folklorique et profane (image n° 3). Cette dryade vigneronne de Georges Delaw est tout aussi irrévérencieuse qu'elle préfigure une thématique chère aux nationalistes à venir, celle du « sang de la terre » qui ne peut donc mentir. Elle essentialise la communauté nationale autour d'une « francité » vitale.

La récupération de la « mythologie du terroir » par le nationalisme est d'une efficacité redoutable, ce que l'on oublie trop souvent. Ce dessin du *Rive*, le périodique satirique le plus diffusé de son temps, occasionne à nouveau un rire égrillard – donc gentiment contestataire – compatible avec une fibre »



Dessin de A. WILLETTE.

Souvenir de Toussaint et de Vendanges.

— « Mes bons amis, buvons ce vin de France à la mémoire du père Pille! »

1 Fraternité

La France unie, laïque et chrétienne, passée et présente, célèbre l'esprit de Bacchus à l'ombre du clocher. • Willette, « Souvenir des vendanges », Le Courrier français (1898).

2 Liberté

Bruant chante le jus de treille dans les cabarets montmartrois. • Steinlen, couverture du Mirliton (1895).

3 Égalité

La Marianne croquée par Delaw, dont le rouge inonde tous les gosiers, incarne la « francité ». • Couverture du Rire (1909).

11^e Année — N° 13 (3^e série). PRIX : 10 centimes. 15 Novembre 1895.

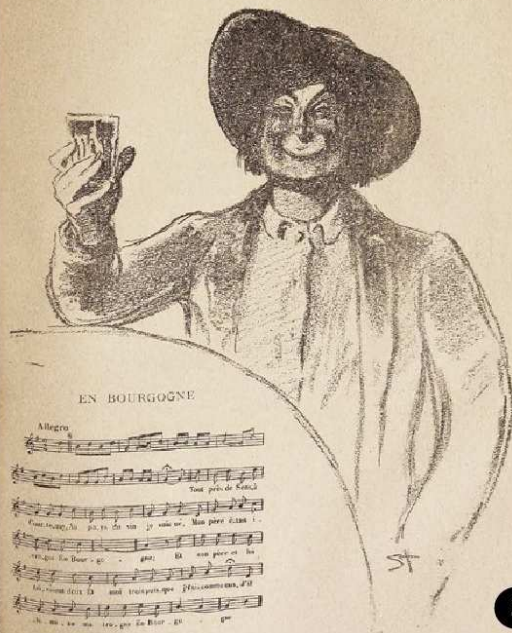
Le Mirliton

PARAISANT TRÈS RÉGULIÈREMENT LE QUINZIÈME DE CHAQUE MOIS.

Paris, nos adrs : Bureau : Boulevard Rochouaers, 84, au Cabaret du Mirliton. Départ, en ar 2 fr.

Directeur : Aristide BRUANT — Secrétaire : Fabrice LÉMON

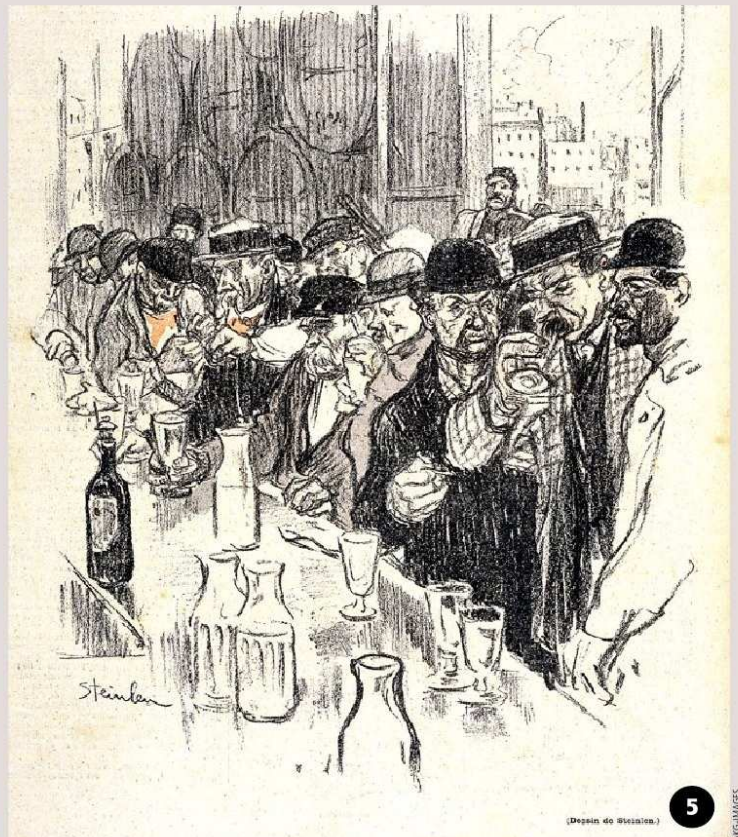
Dessin de STEINLEN



2



3



LE COURRIER FRANÇAIS

AGC-IMAGES

4 Santé ! Portée par le courant hygiéniste et social, la Ligue nationale contre l'alcoolisme (LNA) est créée en 1905. • Couverture du Courrier français (1909) par Willette, rééditée en affiche (1910) pour la LNA.

5 Cuite finale Chez l'artiste Steinen, l'aliénation des masses ouvrières passe par l'usine et le bistrot. • « Paysage d'Alcool », Gil Blas (1895).

6 Goutte de trop Le titre de ce dessin de Toulouse-Lautrec, *Gueule de bois*, capte la vision « fin de siècle » d'individus solitaires et urbains, minés par les spiritueux. • Le Courrier français (1889).



BRIDGEMAN IMAGES

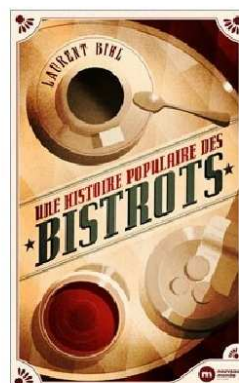
» conservatrice. Les dessinateurs améliorent aussi leurs fins de mois en se faisant publicitaires. Ces images sont d'autant plus expressives qu'elles émanent de signatures qui s'engagent simultanément contre l'alcool. Mais il s'agit de l'absinthe. La « Fée », c'est l'absinthe et l'« heure verte », celle de l'apéritif qui voit s'amonceler les soucoupes sur la table des consommateurs incapables de se réfréner. Entre la réclame et les opérations de propagande antialcooliques, ces dénominations traduisent l'importance prise par les alcools durs dans la société industrielle.

Le cabaret, foyer de l'ivrogne et du tuberculeux

Discret dans les célébrations bachiques, le cabaret est omniprésent dans les images dénonçant les méfaits de l'alcool, même lorsque les dessinateurs sont les mêmes. Ainsi Willette enchaîne-t-il un ouvrier flageolant d'ébriété à un comptoir où, à l'arrière-plan, la mort assure elle-même le service (image n° 4). La couleur jaunâtre évoque la décomposition aussi bien que la mordorure des anis, alors que le verdâtre colore le squelette empressé à remplir un verre déjà plein. L'un des deux verres, car l'autre main de l'infortuné buveur est déjà tendue vers l'arrière dans l'attente d'une dose supplémentaire. « Adolphe Willette traduit ici les croyances de l'époque en matière de boisson. Pour lui, comme pour les médecins de la seconde moitié du XIX^e siècle et de la Belle Époque, l'alcoolisme se confond avec l'ivresse aiguë, et l'ivrognerie se contracte exclusivement par l'abus d'eaux-de-vie de grain, non par l'absorption de boissons fermentées, naturelles et hygiéniques. De fait, selon la commande qui leur est faite, de promotion ou de dénonciation de l'alcool, les artistes montrent un boire positif (gastronomique, bourgeois, sain, convivial) ou négatif (toxicomane, populaire, morbide, solitaire) », souligne l'historienne Myriam Tsikounas.

Nous retrouvons les mêmes vapeurs fraternelles dans ces *Paysages d'alcool* de Steinlen (image n° 5), où une masse de buveurs s'adonnent à leur vice. Le halo de brume malsaine n'est pas sans évoquer un autre fléau, la tuberculose, dont les autorités médicales attribuent partiellement la virulence à la fréquentation des comptoirs. Alors qu'au premier plan les mines brouillées s'uniformisent en une marée de visages d'où émergent des buissons de poils hirsutes (sous-entendant le manque d'hygiène des corps), au fond de l'image un décor d'usines poursuit le mur de tonneaux clôturant en partie l'espace. Cette osmose dit tout du message de son auteur : la misère sociale renvoie les ouvriers des machines jusqu'aux bistrotts, en un va-et-vient tout aussi consenti que mortifère. À ce délabrement collectif correspondent les abrutissements individuels. On ignore souvent que le célèbre tableau de Toulouse-Lautrec représen-

tant une femme seule avachie sur sa table devant un verre à pour origine un dessin de presse, *Gueule de bois*, (image n° 6) publié en 1889 dans *Le Courrier français*, titre satirique aussi actif dans la dénonciation des alcools délétères que versé dans la réclame pour spiritueux. À la détresse féminine fait écho la solitude masculine : « Mes convictions sont retournées par les tournées », marmonne ce pochard sous le pinceau de Gustave Jossot dans un numéro de *L'Assiette au beurre* de 1907. Le satiriste ajoute à la déchéance physique et morale une dépolitisation qui est l'un des traits saillants de l'antialcoolisme chez les élites socialistes. Mais on constate une valse-hésitation autour de la problématique des débits de boissons à l'arrivée des républicains au pouvoir, débat entretenu par une presse d'opinion qui n'est pas neutre en la matière puisque les abonnements de nombreux cafés lui sont une manne budgétaire essentielle... ♦



Une histoire populaire des bistrotts, de Laurent Bihl (Nouveau Monde éd., 2023, 24,90 euros)

La bière, « voilà l'ennemi » !

Un ennemi commun met tout le monde d'accord : la bière. Supposée être un suppôt culturel germanique, cette dernière est vilipendée, alors que des campagnes vantent les mérites de la bière française. « C'est par le bock que le sang allemand s'infiltré le plus dans nos veines, n'hésite pas à écrire le poète Jean Richepin dans *Gil Blas* le 7 décembre 1881. Dire qu'en Provence, en Gascogne, en Bourgogne même, on s'enfle de cette fade liqueur, qui alourdit et empâte, tandis que le vieux vin français nous mettrait si joyeusement aux joues sa belle pourpre couleur d'aurore ! Si vous cherchez un mal à combattre, une habitude à faire disparaître, le voilà, l'ennemi ! Frappez ce foudre qui nous roule dans ses flots jaunes, et nous y enlise comme dans une boue ! Si vous vous en sentez la force, si vous en trouvez les moyens, fermez la brasserie, où l'esprit allègre de la Gaule s'endort et s'épaissit dans la fumée des grosses pipes et la saoulerie des breuvages étrangers ! Fermez ces fabriques et ces débits de poison allemand, qui finiront par verser en nous l'âme pesante de nos vainqueurs ! C'est là qu'est le péril, dans le bock, et non dans la fille qui vous l'apporte. » L. B.

JACKIE KENNEDY

Son jour le plus long

Il y a soixante ans, l'annonce de l'assassinat de JFK tétanisait la planète. Retour sur ces heures terribles, à travers le regard du témoin le plus proche du drame : Jacqueline, l'épouse du président tué.

PAR FRANCK FERRAND

Ouvrant l'œil, avant 8 heures, dans la suite 850 du Texas Hôtel de Fort Worth, Jacqueline Bouvier – l'iconique Jackie, épouse enviée du président Kennedy – ne

sait pas que vient de commencer la pire journée de sa vie : vendredi 22 novembre 1963. Moins de cinq heures la séparent du drame. La veille, jeudi 21, a commencé le premier des voyages électoraux en vue du scrutin présidentiel de 1964. Et c'est le Texas, État d'origine du vice-président Johnson, que la Maison-Blanche a choisi pour lancer les levées de fonds ; terre de mission pour le président démocrate, État revêché où l'on porte le Stetson dans un climat de western.

« Bienvenue chez les fous ! » a soupiré la veille un président de 46 ans, fatigué mais enjoué, en atterrissant à San Antonio, peu après 13h30. Le couple présidentiel – noms de code : *Lancer* (« Lancier ») et *Lace* (« Dentelle ») – avait quitté Washington trois heures plus tôt ; et Jackie avait détesté voir pleurer son

petit garçon, John-John, lors de la séparation... Au pied de la passerelle, on a remis à la première dame un bouquet de roses jaunes – emblème du Texas. Puis a commencé un marathon : bases de Brooks et Carswell, Houston, Fort Worth... JFK sourit et porte beau ; en vérité, il souffre du dos depuis l'âge de 20 ans, ce qui l'oblige à porter en secret un corset. Son épouse lui jette à la dérobée des regards anxieux : son Jack, comme elle l'appelle en privé, tiendra-t-il ? Elle-même est encore convalescente. Cent jours plus tôt, elle a perdu au berceau son quatrième enfant, Patrick – dont une sœur, en 1957, était déjà morte à la naissance. Mais l'épreuve a ressoudé son couple, miné par les incartades du président.

Pas étonnant donc qu'en ce matin de novembre la première dame éprouve un peu de mal à se mettre en route ; d'autant qu'elle avait prévu de s'exonérer du petit déjeuner public où le président réclame sa présence. Elle jauge les deux tenues posées sur son lit : un tailleur rose lumineux, conçu par Ninon, de New York, dans un

tweed Chanel avec revers bleu marine ; ou bien un manteau court façon léopard, à l'éclat presque provocant. Le choix est moins anodin qu'il n'y paraît : Jackie est l'atout charme de son mari ; c'est d'abord pour elle que la foule se presse au bord des rues ; pour glaner un sourire, voire une poignée de main qui se muera en bulletin de vote...

Un bouquet rouge sang

Bien après 9 heures, Jacqueline, arborant finalement le tailleur rose, fait une entrée fracassante au petit déjeuner des sympathisants. Une ovation salue son arrivée, interrompant le discours d'un président qui s'en amuse. « Il y a deux ans, à Paris, j'étais l'homme qui accompagnait M^{me} Kennedy ; j'ai un peu la même sensation dans cette traversée du Texas. » Rires généreux ; les cow-boys se détendent. Pour un peu, on en oublierait la une de « bienvenue » du *Dallas Morning News*, bordée de noir comme un faire-part de deuil ! Quelques salutations encore, puis le couple reprend l'avion présidentiel



COLLECTION CHRISTOPHEL

Impitoyable Dallas Parcours marathon pour le couple, ce matin du 22 novembre 1963, dans une ville hostile au président démocrate. Mais le glamour de la *First Lady* agira ici aussi.

pour Dallas toute proche, étape clé du voyage. Vers 11 h 35, l'appareil s'immobilise sur le tarmac de Love Field. Cette fois, c'est un bouquet de roses rouges que l'épouse du maire tend à la première dame. Jacqueline, superstitieuse, s'en inquiéterait presque... Ce bouquet écarlate, elle le dépose sur la banquette arrière de la limousine officielle, où il se mêlera bientôt à des flots de sang... Cette voiture est arrivée, elle aussi, par avion – une Lincoln Continental décapotable bleu nuit dont, pour son entrée à Dallas, le président a demandé que soit démonté le toit de plexiglas. Il s'agit d'être vu de la foule texane; sans doute aussi de lui montrer la populaire Jackie, dans son beau tailleur rose...

À midi moins cinq, le cortège officiel se met en branle, sous un soleil de plomb. Jacqueline profite des minutes qui restent à l'abri de la foule pour chausser des lunettes de soleil. Devant le couple présidentiel ont pris place le gouverneur du Texas, John Connally, et son épouse. Suivent de près une voiture de police puis une limousine locale, avec le vice-président et sa femme, surnommée *Lady Bird*. Le public s'étoffe, les applaudissements se font plus nourris. La première dame retire ses lunettes pour que l'on reconnaisse son visage.

L'amour... à en mourir

Peu après 12 h 20, les hourras deviennent si forts que Nelly Connally se retourne, joyeuse: « Vous ne pouvez pas dire que Dallas ne vous aime pas! » lance-t-elle au président, comme pour conjurer la mauvaise impression laissée par cette une funèbre dans la presse. Le chauffeur, Bill Greer, a calé

son allure sur celle de la voiture de tête; le cortège ne dépasse plus les 15 km/h, à présent, ce qui permet à la protection rapprochée de suivre la Lincoln à pied, ici et là, puis de remonter sur les marches de la voiture suiveuse. C'est notamment le cas du garde du corps de la première dame, Clint Hill.

Midi et demie. Le cortège atteint Dealey Plaza et tourne dans Elm Street. Il approche d'un pont dont l'ombre, accueillante, ravit d'avance les passagers en plein soleil. On y est quasiment lorsque retentit une détonation. Une semaine plus tard, Jacqueline racontera les faits, à titre confidentiel, à l'historien Theodore H. White: « Il y a eu un bruit ressemblant à un pétard. Et puis j'ai vu Connally attraper son bras et dire "Non, non, non, non..." » Alors Jack s'est tourné, et je me suis tournée, et tout ce dont je me souviens, c'est un immeuble gris-bleu un peu plus loin. Et Jack s'est retourné si nettement, sa dernière expression était si pure! » >>>

» Le président a porté les mains à sa gorge. Elle se penche vers lui quand survient une autre détonation; Connally s'écroule. Au troisième coup de feu, le président bascule en arrière, visiblement percuté de trois quarts face par un projectile. Du sang a giclé. Jacqueline, choquée, jouit-elle encore de sa lucidité? Voyant un morceau de crâne projeté sur le capot arrière de la décapotable, elle enjambe la lunette et, de ses mains gantées de blanc, se saisit de bribes de cervelle.

Panique, sirènes. Clint Hill saute sur le repose-pied du pare-chocs arrière avant que Greer n'appuie sur l'accélérateur. Trouvant M^{me} Kennedy en position instable sur la carrosserie, il la repousse vers la banquette. Elle se plaque tant bien que mal sur le plancher de la Lincoln, le grand blessé glissant vers elle, qui hurle: « Mon Dieu! Ils lui ont explosé la tête! » La voiture file à vive allure vers le Parkland Hospital, à six minutes de là. De nouveau le témoignage de Jacqueline: « Nous étions tous couchés sur le sol et je répétais sans arrêt: "Jack, Jack, Jack" [...], je suis restée penchée au-dessus de lui en disant: "Jack, Jack, est-ce que tu m'entends? Je t'aime, Jack!" Je n'arrêtais pas de retenir le haut de son crâne vers le bas pour essayer de retenir son... Ce long trajet jusqu'à l'hôpital. »

Dans sa belle biographie, *Jacqueline Kennedy, une icône américaine* (Nouveau Monde éditions, 2018), Régine Torrent raconte qu'aux urgences de l'hôpital personne n'est là pour accueillir le convoi. « John Connally et son épouse sont assis sur la banquette rabattable qui empêche d'extraire le président de la voiture, le gouverneur doit sortir le premier. Il est très rapidement étendu sur une civière, les agents rabattent la banquette et se heurtent à Jacqueline, figée, la tête ensanglantée de son mari sur ses genoux, elle semble ne pas comprendre la situation, elle refuse de laisser partir Jack. Grâce à sa longue expérience d'agent privilégié de la première dame, Clint Hill perçoit la raison de son immobilité: c'est une question de pudeur, elle ne veut pas que son mari soit vu dans l'état où il est. Il ôte sa veste, l'étend avec délicatesse sur la tête et le torse du président; sans dire un mot, Jacqueline lâche prise. »

On l'empêche de pénétrer dans la salle d'intervention, lui expliquant que cela

Cauchemar Le fameux film amateur de Zapruder capte l'impensable: Jackie recueillant frénétiquement les débris du crâne de son mari, projetés sur la limousine présidentielle.

risque de n'être pas « très beau à voir ». La réponse fuse: « Comment pourrais-je voir pire que ce que j'ai déjà vu? » Elle se laisse alors tomber dans le fauteuil le plus proche du bloc opératoire, sort une cigarette, laisse un infirmier l'allumer avec son briquet; une bouffée, deux bouffées... Réflexe social ou suprême élégance, elle trouve la force de lui demander s'il se plaît à Dallas... On propose à Jacqueline un tranquilisant. « Je veux être là quand il mourra », murmure-t-elle en déclinant. La vérité, c'est que Jackie connaît l'état de son mari. N'a-t-elle pas tenu, dans ses gants rougis, un morceau de sa cervelle? À 13 heures, heure de Dallas, la mort sera rendue publique.

Désormais veuve sans statut

On est allé quérir deux prêtres catholiques. L'un d'eux prodigue à la veuve des paroles de réconfort qu'elle entend à peine, lorsqu'il s'indigne de la voir encore tachée du sang de son époux et demande qu'on lui essuie les mains, elle refuse avec force: pas question de maquiller la vérité! L'Amérique et le monde doivent voir « ce qu'ils lui ont fait ». Moderne Andromaque, elle pense que chacun doit pouvoir mesurer l'horreur du crime perpétré. « Elle connaît la force des symboles, confirme Maud Guillaumin dans *Jackie, une femme d'influence* (Éditions du Moment, 2014). Elle a su en jouer lors des réceptions à la Maison-Blanche. Cette fois encore, elle atteint son but. Dans son journal intime, Lady Bird écrit: « D'une certaine façon, c'était une des images les plus poignantes: cette femme immaculée, remarquablement bien habillée, et couverte du sang séché de son mari. » Le tailleur rose est entré dans l'Histoire.

Le couple Johnson, pris en charge par le Secret Service, a été transféré à l'aéroport, à bord d'Air Force One. Mais Jacqueline Kennedy ne les rejoint que plus tard, avec la dépouille de son mari, dont il faut hisser la bière dans la cabine. Le nouveau président semble





flacons de whiskey irlandais; Jackie elle-même acceptera coup sur coup deux rasades – pour la première fois de sa vie. Quelques heures plus tôt, elle était la très influente épouse de l'homme le plus puissant du monde; elle est à présent une veuve sans statut véritable. Toujours soucieuse, pour autant, du sort des fidèles, elle se soucie de l'avenir de l'équipe – à commencer par Clint Hill.

À Washington, c'est dans les bras du petit frère de Jack, Bobby, qu'elle se laisse aller à un moment d'épanchement. Maud Guillaumin: « Robert Kennedy et sa belle-sœur semblent seuls au monde, unis par la même détresse. Ils paraissent si jeunes et si fragiles, se tenant par la main pour se donner du courage, les yeux rivés sur le cercueil, leur seul point d'attache. Ils montent ensemble dans l'ambulance militaire avec la dépouille du président qui doit être autopsiée. » Ministre de la Justice, Robert apprend alors à Jacqueline l'identité du tueur désigné – Lee Harvey Oswald – regardé, pour la version officielle, comme un tireur isolé. Mais Jackie ne s'intéresse guère, pour le moment, à cette enquête ni à ses répercussions politiques. Elle sait seulement que vient de s'achever la période lumineuse de sa vie. Les images, nocturnes, du départ du convoi funèbre nous la montrent tête nue; dans l'agitation générale, elle a perdu son petit chapeau rose. ♦

CORBIS/ORBIS VIA GETTY IMAGES

impatience de prêter serment, et ce n'est pas la juge fédérale – vieille connaissance des époux texans – qui l'en dissuaderait. La passation de pouvoir se fera sans cérémonie avant le décollage... Presque à la va-vite. Les Johnson ont besoin de la caution que représente à ce moment la pauvre Jackie; ils n'hésitent pas à le lui faire savoir. Et l'on verra cette chose étonnante, inconcevable: la veuve affligée du fringant Kennedy, encore tout ensanglantée, immobile à la gauche d'un Johnson vieillissant, tandis qu'à sa droite Lady

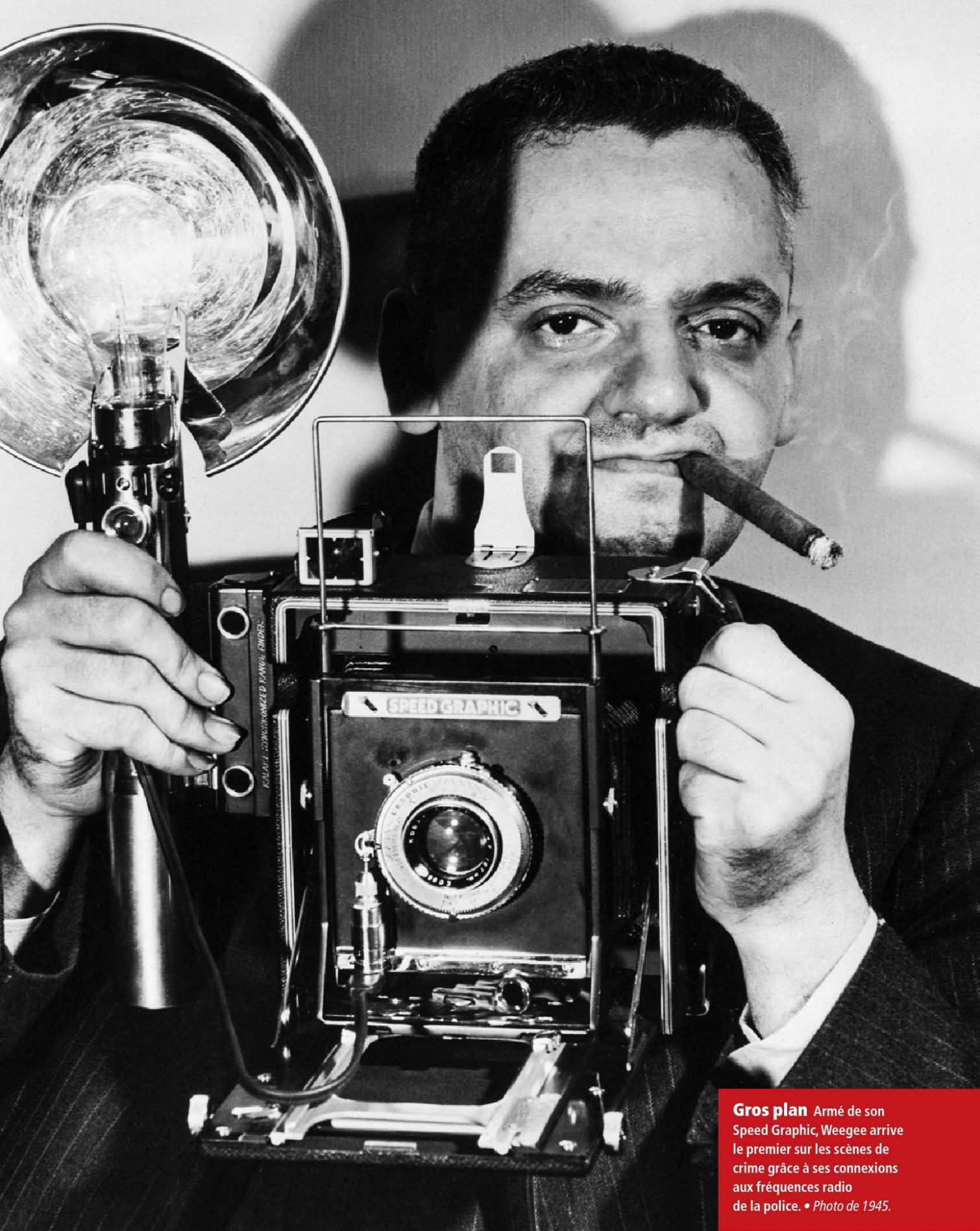
Ailes brisées Deux heures après la mort de son mari, Jackie, dans sa tenue ensanglantée, assiste, à bord d'Air Force One, à la prestation de serment de Lyndon Johnson, le nouveau président.

Bird réfrène une sorte de sourire... Il est 14h38, ce 22 novembre 1963. Pendant le vol retour, l'atmosphère est tendue. Les proches du défunt demeurent massés autour du cercueil de leur idole abattue dans la force de l'âge... Ils broient du noir, vidant des

Un meurtre à jamais mystérieux ?

Très tôt, l'on a réfuté la thèse officielle de l'acte isolé. Le meurtre du tueur désigné, Lee Harvey Oswald, par Jack Ruby (mort en prison, en 1967, dans des circonstances troubles), les biais du rapport Warren en septembre 1964 et, plus encore, le caractère improbable de la présence sur place d'un seul tireur – rendant nécessaire le recours à une « balle magique » – n'auront cessé de semer le doute. À cet égard, l'enquête menée par le procureur Garrison n'est que la plus connue des tentatives d'élucidation. La quantité d'ennemis que s'était faits le clan Kennedy recrutait dans les milieux tant pétroliers que militaires, autant chez les anticastroistes qu'à l'extrême droite, et à la CIA pas moins – sinon plus –

qu'au sein de la mafia nationale et internationale. Même le FBI et les milieux policiers entretenaient des liens étroits avec les ennemis du président. De là à enrôler Oswald pour lui faire porter le chapeau... Faut-il inclure dans la liste des suspects les Soviétiques et des exilés cubains ? Tout cela posé, il est difficile de continuer à épouser la vulgate. Comme l'écrivait Thierry Lentz dans *Le Figaro* en janvier 2023, « les Américains continuent, à raison, de croire, en des proportions qui laissent leurs élites pantoises, qu'on ne leur a pas dit la vérité, qu'Oswald n'a pas agi seul, et qu'il y a bien eu tentative d'étouffer l'affaire ». Il ajoute, lucide: « La vérité n'est pas pour demain. » F. F.



Gros plan Armé de son Speed Graphic, Weegee arrive le premier sur les scènes de crime grâce à ses connexions aux fréquences radio de la police. • Photo de 1945.

AMÉRIQUE

New York côté obscur

Weegee raconte le New York miséreux et criminel de la Grande Dépression, avec ses photos hyperréalistes, sans filtre ni tabou. Portrait d'un photographe né dans la rue.

PAR NICOLAS MÉRA

Qui se souvient d'Arthur Fellig? Personne: son identité civile a été éclipsée par « Weegee », le pseudonyme et surtout la marque qu'il estampillait au coin de ses photos pour les authentifier. Entre 1935 et 1968, ce photojournaliste américain a fait de New York son terrain de chasse, saisissant sur le vif tous les contrastes de la mégalopole. Non seulement ses hauts – sorties d'Opéra lumineuses en robes de soie, cabarets enfumés, scènes prestigieuses de la nuit américaine –, mais aussi ses bas – ses allées sombres et tortueuses, ses laissés-pour-compte, ses crimes de minuit, son indécence ordinaire...

Né en Galicie (Ukraine actuelle), Usher Fellig émigre avec sa mère et ses frères vers les États-Unis à l'âge de 10 ans. Son père les y attend, arrivé plus tôt pour gagner l'argent nécessaire à leur voyage. Nous sommes en 1909, et l'Amérique fait figure de terre d'opportunités pour de nombreux étrangers

en quête d'une vie meilleure: neuf millions d'immigrants embarquent pour leur rêve américain dans la première décennie du XX^e siècle. Sur Ellis Island, les services de l'immigration américanisent « Usher » en « Arthur », comme si un nouveau nom contenait la promesse d'une nouvelle vie. Grisé, le jeune Arthur attend un signe... Et c'est en arpentant les ruelles de Brooklyn, quelques mois plus tard, qu'il va découvrir sa vocation: précisément lorsqu'il se fait tirer le portrait par un photographe de rue. Il dira plus tard qu'il avait « l'hypo dans le sang », référence aux composés chimiques servant au développement de la pellicule.

Splendeur de caniveau

Après avoir enchaîné plusieurs petits boulots – plongeur, aide-serveur, photographe pour un catalogue de cerueils –, Fellig devient développeur chez ACME Newspictures en 1924. Ne faisant qu'un avec son sujet, il dort à même le sol de la chambre noire: on le

dit capable de tirer une pellicule dans des endroits improbables, comme une rame de métro ou le coffre de sa voiture. C'est le début d'une obsession qui ne le quittera plus. Onze ans plus tard, riche d'une bonne expérience de terrain, celui qu'on surnomme déjà >>>



WEEGEE, ARTHUR FELLIG/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY

»» « Weegee » se lance à son compte: il sera photojournaliste indépendant. Avec l'ambition de couvrir tous les paradoxes de la Grosse Pomme, « des bals de promo aux meurtres à la hachette ». Vaste programme.

Nous sommes en 1935, et les tabloïds de l'époque réclament des clichés dépeignant la société américaine sans filtre ni retouche. Encore convalescents de la crise de 1929, les États-Unis portent les stigmates de la Grande Dépression: si cette période de misère s'est officiellement conclue deux ans plus tôt, le pays n'a pas pour autant retrouvé la prospérité et l'optimisme qui

le galvanisaient au début du siècle. La société américaine est désormais fracturée – 10 % des ménages les plus aisés possèdent 75 % de la richesse nationale. La rue bouillonne, pleine des rixes de la mafia, des fusillades et des vols à main armée. Les clichés de Weegee l'immortalisent dans toute sa splendeur de caniveau. L'une de ses plus célèbres photos, *The Critic* (ci-dessous), juxtapose des spectatrices toutes de diamants et

d'hermine à la sortie du Metropolitan Opera et une femme moins bien lotie qui les toise sévèrement.

À défaut de chasser les étoiles des nuits américaines, Weegee s'enfonce dans la noirceur de ses rues, où la pègre sévit. Attention, le petit oiseau va sortir... mais le photographe est un oiseau de nuit: son Speed Graphic en bandoulière, il guette comme un vautour les scènes de crime. « Dans mon cas particulier, écrira-t-il plus tard, je n'ai pas attendu que quelqu'un me donne un travail ou quelque chose comme ça, je suis allé me créer un emploi de photographe indépendant. [...] Je suis allé au

En scène Saoulée au vin par Weegee, la femme de droite a été convaincue de s'avancer vers les mondaines sortant de l'Opéra. • N.Y., 1943.



PHOTO BY WEEGEE. ARTHUR FELLUS/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY/GETTY IMAGES

**Immeubles en feu,
noyades, meurtres,
accidents de la route :
son flash crépite dans
l'épaisseur moite des
soirées new-yorkaises
[...] sans prétention à
« esthétiser » son sujet**

quartier général de la police de Manhattan et, pendant deux ans, j'ai travaillé sans carte de police ni aucune sorte d'informations d'identification. Quand une histoire passait par un télétype de la police, j'y allais. L'idée était de vendre les photos aux journaux. Et naturellement, je choisisais une histoire qui voulait dire quelque chose. »

Un air de film noir

Immeubles en feu, noyades, meurtres, accidents de la route: son flash crépite dans l'épaisseur moite des soirées new-yorkaises, illuminant brièvement un visage, la rigidité verticale des pieds d'un cadavre, une carcasse de tôle froissée. Il n'y a aucune recherche intellectuelle, pas la moindre prétention à esthétiser son sujet. Quelque chose de clinique, de l'ordre de la photographie de morgue, attire le regard vers ces scènes qui paraissent brièvement éclaboussées de lumière avant de retourner à la nuit. « Les photographies de Weegee sont, pour la plupart, aussi directes qu'un coup de batte de base-ball dans les genoux, commente Allene Talmey, éditrice pour le magazine *Vogue* qui publia ses clichés. Rien ne s'oppose à leur compréhension. Elles ne nécessitent aucune légende. Contrairement à beaucoup de photographes, Weegee refusait la discipline, ne s'embarrassait d'aucune théorie et se souciait si peu des aspects tech-



« Ajoutez simplement de l'eau bouillante » Weegee légendait parfois ses photos avec humour, comme lors de l'incendie de cette entreprise. • N.Y., 1937.

niques que certaines de ses premières grandes photos furent considérées comme bâclées. » Les photographies de Weegee ont en effet quelque chose de flou, de chaotique, d'imminent. Peut-être parce qu'elles ont été cadrées dans l'urgence? On dit qu'il devance la police sur les scènes de crime afin d'être le premier à saisir la tragédie sur papier glacé. C'est d'ailleurs une des explications derrière son pseudonyme: « Weegee » serait dérivé

de la planche Ouija, un outil de spiritisme très en vogue à l'époque servant à communiquer avec les esprits... La réalité est plus prosaïque: il s'est simplement raccordé aux fréquences radio des services d'urgence et garde tout son attirail dans sa voiture, prêt à dégainer. C'est sans doute la raison pour laquelle ses clichés, criants de réalisme froid, ont toujours un vague air de film noir. L'humour, tout aussi noir, pimente son art comme des points de suspension. En 1937, il immortalise sur Water Street (*ci-dessus*) une brigade de pompiers tentant d'éteindre l'incendie qui s'est déclaré dans les locaux d'Ame- >>>



WEEGEE, ARTHUR FELLIG/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY/GETTY IMAGES



WEEGEE, ARTHUR FELLIG/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY/GETTY IMAGES

Instantanés Toujours un des premiers sur place, Weegee photographie les cadavres, après cette rixe entre matelots en 1942 (ci-dessus) ou un accident de voiture en 1939 (ci-contre), mais aussi les personnes alentour pour décrire les événements au travers d'autres regards.

»» rican Kitchen Products: le titre, *Simply Add Boiling Water* («ajoutez simplement de l'eau bouillante»), frise l'indécence. En 1940, il tire le portrait de Joe McWilliams, sympathisant nazi qui connaît une petite célébrité avant-guerre, mais il cadre le cliché de sorte que le postérieur d'un cheval occupe la moitié gauche de la photo. Le message est d'autant plus clair lorsqu'on sait qu'en anglais, le terme *horse's ass* désigne une personne stupide...

Cet œil pour le détail cinglant et atypique lui vaut l'attention des feuillets à scandales de l'époque – *Daily News*, *New York Post*, *Daily Mirror* – auxquels il vend ses clichés fraîchement tirés, pour cinq dollars pièce, dès le petit matin. En cela, Weegee est l'un des pères spirituels de la presse tabloïd. L'artiste se confond parfois avec son sujet, comme lorsqu'il émet une facture pour «deux meurtres» (*Blood*



WEEGEE, ARTHUR FELLIG/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY/GETTY IMAGES

Money, 1949) à l'intention de la comptabilité de *Time*: un instant, on pourrait croire que le photographe du crime s'est reconverti en tueur à gages... Délaissant les clichés immobiles qui feront le succès de son compère Ansel Adams, photographe de l'Ouest américain, Weegee utilise l'action et la

foule comme points focaux. Il cherche le regard. Sur une scène de crime du quartier de Williamsburg, à Brooklyn, en 1941, il ne photographie pas la victime – un parieur de 22 ans abattu par balle – mais la foule attroupée autour du corps, principalement composée d'enfants, *Their First Murder* (en

haut, à dr.). Une façon d'utiliser le regard de l'autre comme filtre de la réalité. « Il ne photographiait pas les incendies, mais les pompiers, analyse Allene Talme; pas les criminels, mais leurs victimes; non pas les immeubles en feu, mais leurs occupants dépossédés [...]. Il n'a laissé aucun paysage rural, il n'avait pas le goût des natures mortes. Seuls les gens le nourrissaient. »

Malgré ses obsessions morbides, Weegee se concentre non sur la mort – pourtant prégnante lors de ses excursions nocturnes – mais sur la vie qui continue. Sur la scène d'un accident de voiture (*Victim of a Motor Incident*, 1939), il montre le cadavre sous son drap mortuaire avec, en arrière-plan, des voitures qui passent, indifférentes à l'agitation de la scène. L'horreur est ordinaire, presque grotesque. On en vient à se demander si ses compositions ne sont pas des mises en scène: le conduc-

teur mortellement accidenté a encore le volant dans les mains (*ci-contre, en bas*)... Auteur de sa propre biographie, Weegee s'est en effet montré sous une lumière particulièrement avantageuse, se drapant volontiers dans les vêtements du génie. Il sera d'ailleurs révélé plus tard que la célèbre photographie *The Critic*, qui faisait la une des revues en 1943, avait été savamment mise en scène (la femme qui occupe la droite de la photographie, censée représenter les bas-fonds de la société américaine, avait été copieusement biberonnée de mauvais vin par Weegee).

Plus de 5 000 assassinats en une carrière !

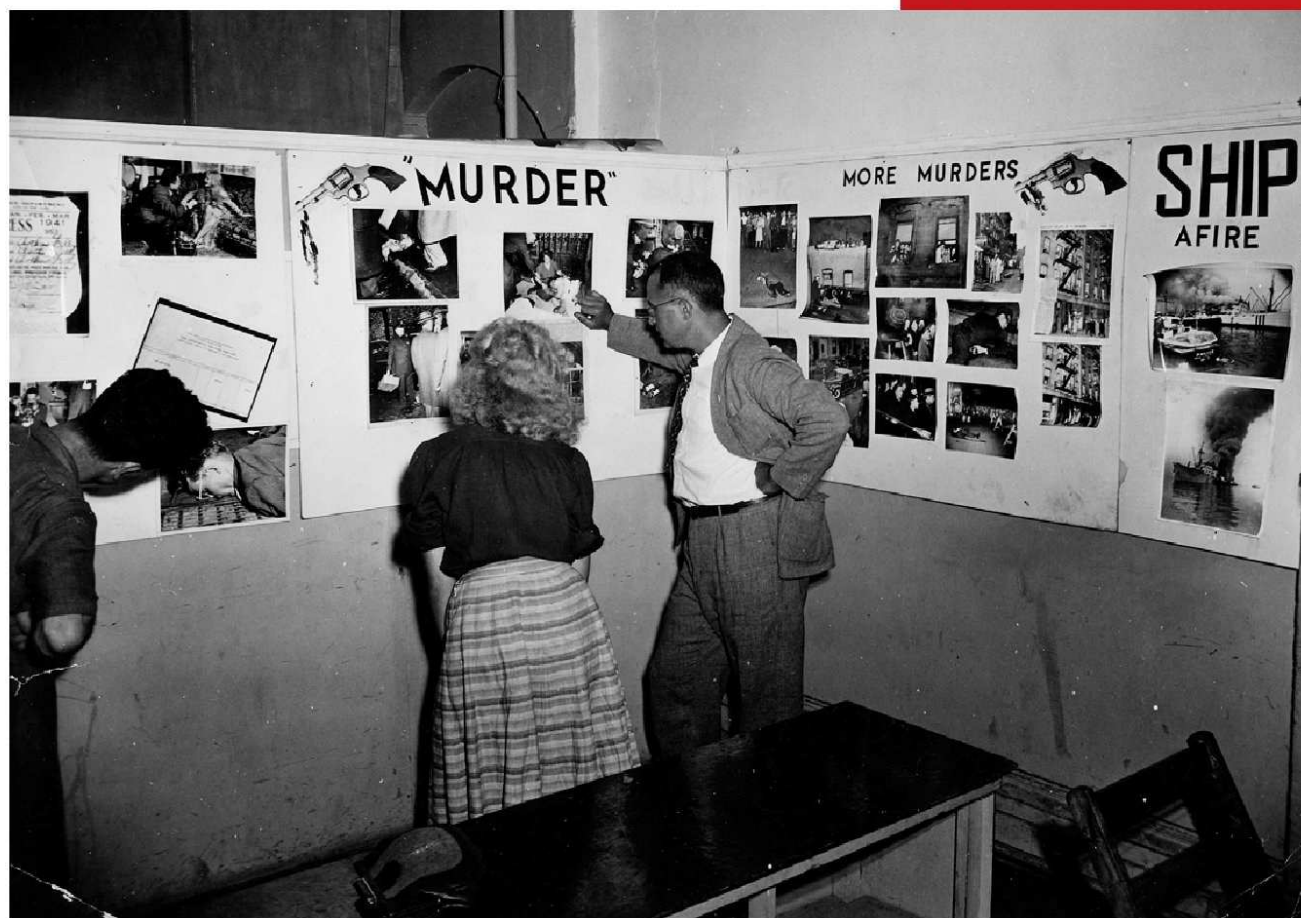
En 1941, c'est la consécration: une exposition ouvre à New York pour révéler ses meilleurs clichés. Son titre: « Murder is my Business » (« Le meurtre est

mon métier »). Le photographe estime avoir saisi plus de 5 000 assassinats au cours de sa flamboyante carrière. Son ego gonflé à bloc, Weegee tamponne désormais ses photos du sceau « Weegee The Famous » et commence à tourner dans des films hollywoodiens de série Z où il interprète son propre rôle, étiré jusqu'à la caricature. Fréquentant Stanley Kubrick et Marilyn Monroe, Arthur Fellig s'attarde désormais dans la lumière: sa fin de carrière illustre à merveille cette période que les photographes appellent *golden hours* – ce moment de l'après-midi où la lumière a une qualité dorée et douce. Mais qu'on ne s'y trompe pas: c'est bien dans l'ombre que Weegee a triomphé. ♦

À qui profite le crime ?

Le photographe de presse expose ses meilleurs clichés à New York en 1941.

• Exposition « Murder is my business ».



WEEGEE, ARTHUR FELLIG/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY/GETTY IMAGES

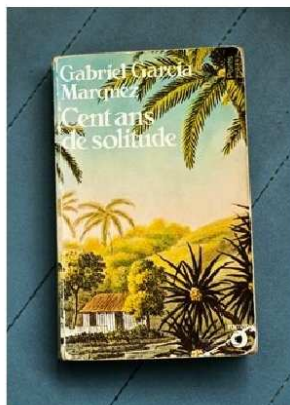
Le cabinet de curiosités de Xavier Mauduit

Insatiable arpenteur du passé, ce chercheur et journaliste évoque son goût pour l'Histoire qui, selon lui, « contribue à enchanter le monde ». De Garcia Lorca à Vidocq et de la Normandie à l'Afrique, voici son univers.

PAR CHARLES GIOL – PHOTOS DE JEAN-LUC BERTINI

C'est un passeur d'Histoire médiatique qui n'entend pas renoncer à son métier d'historien. Animateur du *Cours de l'Histoire*, le matin sur France Culture, et chroniqueur en soirée dans *28 Minutes* sur Arte, Xavier Mauduit continue, dès qu'il le peut, de fréquenter les centres d'archives. L'agrégé et docteur en histoire, auteur d'une thèse sur le Second Empire – *Le Ministère du faste: la maison du président de la République et la maison de l'empereur (1848-1870)* –, nourrit ainsi des livres qu'il publie à un rythme soutenu. Mais il sacrifie avant tout à son goût pour les « vieux papiers » : ressusciter des existences, des sociétés englouties par le temps constitue pour lui une intarissable source de plaisir. Et lorsqu'on lui propose d'évoquer des lieux, des personnages, des objets qui lui sont chers, son œil brille plus que jamais. ♦

Un livre: *Cent Ans de solitude*



« Ce n'est pas follement original, tant ce roman de Gabriel Garcia Marquez compte d'adorateurs à travers le monde, mais il s'agit d'un de mes livres de chevet, comme le prouve l'état de mon vieil exemplaire de poche, lu et relu tant de fois. Je l'ai découvert adolescent, vers 16 ou 17 ans, et mon goût pour l'Histoire, qui s'était affirmé un peu avant avec la lecture frénétique de *Fortune de France*, la série historique consacrée par Robert Merle à la France des XVI^e et XVII^e siècles, s'est enflammé à la lecture de ce roman. C'est notamment dû au fait qu'il raconte la saga de la famille colombienne des Buendia sur six géné-

rations. Mais ce qui m'émeut particulièrement, c'est qu'à travers la touche si singulière du « réalisme magique », ce temps long de l'histoire familiale est teinté d'une fatalité et d'un aspect à la fois tragique et enchanté qui montrent la lourdeur de l'héritage, la persistance de tous nos héritages.

Je me rappelle, lors de ma première lecture, avoir été frappé par cette scène, dès la deuxième page : en voulant extraire de l'or du fond d'une rivière à l'aide d'un aimant, le premier représentant de la lignée des Buendia en retire une armure de conquistador. Pour moi, c'est cela, la magie de l'Histoire : en ressuscitant de façon souvent inattendue, le passé nous surprend, nous pose des énigmes. En ce sens, l'Histoire contribue à enchanter le monde. »



Un personnage : Vidocq

« Ce qui me passionne, chez lui, c'est qu'il incarne plus que tout autre la porosité de la frontière entre les bons et les méchants. Nous en faisons tous l'expérience : dans les films de gangsters, nous prenons parfois le parti des policiers, parfois celui des bandits. J'ai eu envie d'en savoir plus sur lui, et j'ai fini par lui consacrer un livre (*Vidocq, 1775-1857, une vie épique*, Bayard, 2018), tant les archives que j'ai consultées à son sujet m'ont subjugué. C'est un personnage insaisissable, à l'ambivalence fascinante. Ce fils d'un boulanger aisé d'Arras, plutôt que de se destiner à reprendre l'affaire familiale,



vole ses parents pour pouvoir faire la fête. Il devient ainsi un brigand noceur, finalement condamné au bagne. Pour recouvrer sa liberté, il offre ses services à la police, au sein de laquelle il fait preuve d'une efficacité aussi redoutable que controversée, avant de devenir détective privé... Sa vie est folle, remplie de chutes et de résurrections, toujours vécue à cent à l'heure. Et, pour ne rien gâcher, en s'attachant à son destin, on revisite toute l'histoire de la première moitié du XIX^e siècle, car Vidocq a croisé presque tous les grands personnages de son temps. »

La bio

Après avoir enseigné l'histoire au lycée, Xavier Mauduit a participé comme chroniqueur historique à de nombreuses émissions de radio et de télévision avant d'animer, depuis 2019, l'émission *Le Cours de l'histoire* sur France Culture. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages, il a récemment dirigé, avec Jeanne Guéroul, une *Histoire des préjugés* (Les Arènes).

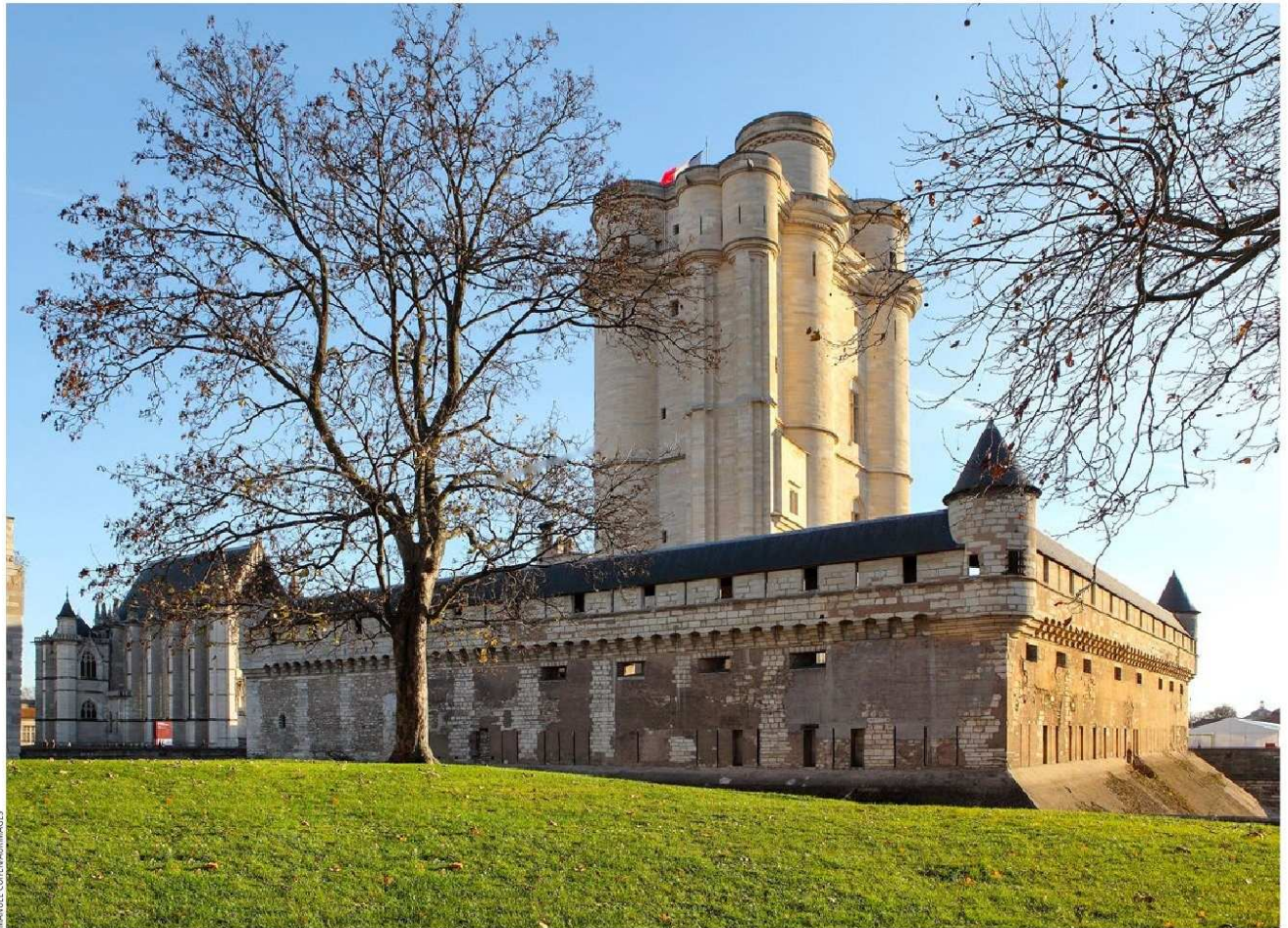
Mes racines : le bocage virois

«J'ai grandi en banlieue parisienne, où mes parents s'étaient installés pour des raisons professionnelles, mais ma famille paternelle vient de ce coin de Normandie, autour de la ville de Vire, dans le Calvados, où je passais toutes mes vacances dans ma jeunesse. En bon passionné de généalogie, j'ai retracé l'histoire familiale jusqu'au milieu du XVII^e siècle et j'ai découvert que, jusqu'à la génération de mon arrière-grand-père, tous mes ancêtres paternels ont vécu dans le même village, à Saint-Martin-des-Besaces, où ils étaient agriculteurs. J'ai encore de la famille dans le coin, dont des cousins agriculteurs, et j'y retourne dès que possible, pour prendre de la distance avec l'univers médiatique. Outre que j'y ai mes racines, j'aime cette région parce qu'on peut deviner, dans ses paysages, le temps long de l'Histoire. C'est un milieu très clos, vallonné, difficile d'accès, dont l'aspect a peu changé au fil des siècles. Quand je me balade sur les chemins creux qui, entre deux haies, sillonnent ce bocage très ancien, j'aime me dire que je vois exactement la même chose que ce que voyait un paysan du XVII^e siècle. J'adore m'arrêter dans un village pour essayer de découvrir des témoignages du passé, comme, parfois, les restes à peine visibles d'une motte castrale. Et si l'histoire de la région a été trop peu étudiée à mon goût, on possède un témoignage littéraire exceptionnel avec les *Vaux de Vire*, un recueil de chansons à boire plutôt lestes composées au XV^e siècle par un foulon – un ouvrier du textile – de Vire, Olivier Basselin. Or le succès de ces *Vaux de Vire* a largement dépassé les frontières du bocage virois puisque, quelques siècles plus tard, leur nom a donné naissance, par déformation phonétique, au terme de "vaudeville"!»



Un objet : un *lukasa* du peuple luba

«Je suis passionné par l'art et l'histoire de l'Afrique. Tout est parti d'un choc esthétique, dans les musées, devant ces masques et ces statuette qui me faisaient l'effet d'icônes religieuses, et dont on ne savait presque rien. Ce faisant, je m'inscrivais dans la vision occidentale traditionnelle de l'art africain, née avec les colonisations : une forme de domination culturelle qui, effaçant la personnalité des artistes et la valeur initiatique de ces objets, leur assignait une dimension intemporelle, les renvoyant aux mystères des "origines de l'humanité". Mais j'ai ensuite commencé à lire sur le sujet, à m'intéresser à l'histoire de l'Afrique et à ses spécificités. Elle n'a, pour l'essentiel, pas été consignée par écrit par les Africains, dont le rapport à la mémoire et au récit diffère du nôtre. Il est donc logique qu'elle nous soit hermétique, mais depuis quelque temps de grands historiens, comme François-Xavier Fauvelle, nous la rendent plus accessible, en insistant notamment sur la signification historique de certains objets.»



MANUEL COHEN/IMAGES

C'est le cas de ce *lukasa*, issu du peuple Luba, aujourd'hui établi principalement dans le sud de la République démocratique du Congo. Je l'ai acquis aux enchères, en respectant la limite que je me suis fixée pour constituer ma petite collection d'objets africains: ne jamais dépenser plus de quelques dizaines d'euros car il s'agit surtout de créations récentes et de copies.

Fabriqués par les membres d'une confrérie luba, les *lukasa* constituaient une forme de dispositif mémoriel: sur ces tablettes de bois, des perles, des coquillages, des gravures représentent des personnages, des lieux, des événements de l'histoire de la communauté. Des historiens de cour y faisaient courir leurs doigts pour réciter des épopées. En tant qu'amoureux des archives, cette "archive" luba, par sa beauté et ses mystères, me touche profondément. »

Un lieu : le château de Vincennes

«J'y ai passé dix mois de ma vie: ceux de mon service militaire, effectué comme bibliothécaire au sein du Service historique de l'armée de terre, les Archives de l'armée, installées au sein du château, dans un pavillon du XVII^e siècle. De cette période plutôt heureuse – il y avait des façons bien plus contraignantes de faire son service! –, j'ai conservé, outre mon insigne (*photo*), un profond attachement pour ce lieu unique: dans son patrimoine architectural et mémoriel, le château de Vincennes agrège des traces de personnages et d'époques très variés, depuis Saint Louis jusqu'à Napoléon. Et pourtant, il me semble qu'il n'est pas apprécié à sa juste valeur: beaucoup de Parisiens ne l'ont jamais visité. Pour ma part, j'y retourne toujours avec plaisir lorsque je dois effectuer des recherches dans les archives militaires. En franchissant le pont-levis de l'entrée, je me remémore en souriant ces nuits où, jeune troufion, j'étais chargé d'y monter la garde, en compagnie d'un autre appelé. À tour de rôle, armés d'une lampe torche et d'une matraque, nous devons inspecter tous les recoins du château. C'était franchement romanesque! »



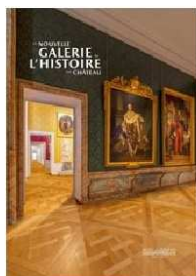


SEBASTIEN GUILLET/CHATEAU DE VERSAILLES/ESP

SI LES 400 ANS DE VERSAILLES NOUS ÉTAIENT CONTÉS

♥♥♥ *Du relais de chasse de 1623 au palais républicain de 2023, la Galerie de l'Histoire, entièrement repensée, éclaire les métamorphoses du château.*

Pour les touristes, Versailles et le Roi-Soleil sont indissociables, à juste titre puisque Louis XIV en est le concepteur et le metteur en scène, et que son fabuleux palais, imité dans toute l'Europe, demeure le symbole du pouvoir royal et de l'art de vivre à la française. Louis XIII s'est épris, avant lui, de ce petit relais de chasse proche de Paris, dont il a fait son refuge favori en 1623.



La Galerie de l'Histoire du château
CHÂTEAU DE VERSAILLES
Rens. : 01 30 83 78 00
et www.chateauversailles.fr

Versailles fête ses 400 ans avec une nouvelle Galerie de l'Histoire, qui donne au visiteur des clés de compréhension avant le parcours d'espaces immenses, où se bousculent les époques, les styles, les personnages. Onze salles retracent l'histoire du château, de ses fonctions et de ses transformations jusqu'à nos jours. Pour la première fois se trouvent réunis les cinq rois qui l'ont façonné, de Louis XIII à Louis XVI et jusqu'à Louis-Philippe.

Son château idéal, Louis XIV le doit à une conjonction de talents, Le Vau et Mansart pour l'architecture, Le Brun pour le décor de la galerie des Glaces et Le Nôtre pour les jardins. Louis XV s'appliqua surtout au réaménagement des appartements intérieurs, plus intimes et décorés dans ce fameux style rocaille dont son principal ébéniste, Verbeckt, fut le virtuose. Et, sortis des réserves, des vestiges de l'appartement des Bains dis-

Histoire vivante

PAR ÉRIC TEYSSIER



SEBASTIEN GILES/CHATEAU DE VERSAILLES/SP

INTRODUCTION Le long d'un parcours de onze salles, le visiteur se familiarise avec les évolutions d'un bâtiment qui ne se résume pas à Louis XIV.

paru, le cabinet Chinois de Marie Leszczyńska, peint en partie de sa main. Impossible de tout décrire, tant la splendeur et l'inédit sont au rendez-vous. Tableaux panoramiques du domaine signés Platel, toiles d'Hubert Robert montrant les transformations des jardins sous Louis XVI, comme une annonce du naufrage à venir. Quelques visites éclair de Napoléon I^{er}, de Louis XVIII et de Charles X avant les grands travaux muséographiques de Louis-Philippe dédiés à « toutes les gloires de la France ». Le célèbre tableau de Vernet montrant ce souverain sortant à cheval du château avec ses fils (1846) prend, ici encore, des accents prophétiques.

La fin du XIX^e siècle se place sous le signe de la nostalgie et de la grandeur perdue après les derniers fastes du Second Empire. Proclamation en 1871 de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces, signature du traité de Versailles en 1919 sur ce bureau attribué à Cressent. De 1892 à 1920, le grand conservateur Pierre de Nolhac, fondateur de la Société des amis de Versailles, sort le palais de ses limbes et ouvre le temps de la modernisation et de la reconstitution de ses collections. Un *revival* et une réappropriation par la République, qui en fait le symbole de la réconciliation politique, de la gloire retrouvée et de la fête toujours recommencée. ♦



DES CHARS ET DES HOMMES

Le musée des Blindés, à Saumur, est une institution mondialement connue. Depuis les premiers chars français jusqu'aux engins les plus modernes, ce vaste espace présente plus de 200 engins. Lors des dernières Journées du patrimoine, le musée s'est associé aux Diables bruns, une association vouée à la reconstitution de certaines unités de l'armée française.

Grâce à ces passionnés, les mannequins qui accompagnaient habituellement les engins ont laissé la place à des équipages bien vivants et aux tenues rigoureusement exactes. Ainsi, les visiteurs ont pu avoir un contact plus humain, et très didactique, avec les blindés mis en œuvre lors de la campagne de France de 1940 ou, plus tard, en Indochine. La salle des chars français de la Première Guerre mondiale était également à l'honneur lors de ces journées.

Robin, libraire à Montpellier et collectionneur passionné par les uniformes français, a ainsi présenté le Renault FT. Avec son pilote à l'avant et son chef de char debout dans son étroite tourelle, ce véhicule, produit à 3 000 exemplaires, a constitué l'un des éléments majeurs de la victoire de 1918. Et, en répondant aux questions du public, Robin a pu rendre hommage aux hommes de « l'artillerie spéciale » qui mettaient en œuvre ce blindé, très moderne pour l'époque. En ce 105^e anniversaire de l'armistice de 1918, ce partenariat entre une association d'histoire vivante et un musée renommé a permis de redonner vie aux équipages qui ont combattu dans ces véhicules chargés d'histoire(s). ♦

Sur Facebook, Les Diables bruns ; et Robin Herrard.

GUERRIÈRES EN BLOUSES BLANCHES

♥♥♥ *En 1914-1918, la figure de l'infirmière, mère et amante, masque une cruelle réalité et une abnégation sans limite.*



MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE, MEAUX/SP

MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE, MEAUX/SP

CORPS MÉDICAL Elles sont toujours là pour soigner le brave poilu blessé. Ce stéréotype masque pourtant l'essentiel : la bravoure de ces femmes, leur infini dévouement et la reconnaissance tardive de leur engagement.

Elles sont des milliers, anonymes mais idéalisées par la propagande – affiches et cartes postales. Anges blancs ou jeunes filles coquettes, voire coquines, elles symbolisent l'éternel féminin du dévouement et de la consolation du soldat. Place à la réalité dans cette exposition inédite qui évoque leur statut mal défini et la reconnaissance progressive de leurs compétences. Uniformes, livrets de formation, photos, décorations, témoignages permettent de reconstituer des parcours où l'expérience s'acquiert surtout sur le tas. Au front, dans les services

d'évacuation et, à l'arrière, dans les hôpitaux. Horreur des corps déchiquetés par les obus, maladies des tranchées, chaos... Et peu à peu, la mise en place d'une organisation où elles interviennent à tous les niveaux. Deux formidables albums d'estampes, l'un de Louise Ibels et l'autre d'Olga Bing, datés de 1916-1917, illustrent la précision technique de leurs gestes avec réalisme et humour, une des meilleures recettes pour « tenir » ! ♦



■ **Infirmières. Héroïnes silencieuses de la Grande Guerre**, musée de la Grande Guerre, Meaux (77), jusqu'au 31 décembre. Rens. : 01 60 32 14 18 et www.museedelagrandeguerre.com

ET AUSSI

■ **Salon du patrimoine**
Carrousel du Louvre, Paris (1^{er}), du 2 au 5 novembre.

■ **Louis Janmot, le poète de l'âme**
Musée d'Orsay, Paris (7^e), jusqu'au 7 janvier.

■ **Tintin, l'aventure immersive**
Bassins des Lumières, Bordeaux (33), jusqu'au 7 janvier.

■ **Le Paris de Gustave Eiffel (1832-1923)**
Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris (16^e), jusqu'au 8 janvier.

■ **Bollywood superstars. Histoire d'un cinéma indien**
Musée du quai Branly - Jacques-Chirac, Paris (7^e), jusqu'au 14 janvier.

■ **Sur les traces de Tolkien et de l'imaginaire médiéval**
Fonds Hélène et Édouard Leclerc pour la culture, Landerneau (29), jusqu'au 28 janvier.

■ **Le trésor de Notre-Dame. Des origines à Viollet-le-Duc**
Musée du Louvre, jusqu'au 19 février.

■ **Toutânkhamon**
Parc des Expositions, Strasbourg (67), jusqu'au 23 février.

■ **L'économie selon Astérix**
Cité de l'économie, Paris (17^e), jusqu'au 26 février.

Charles et Louis, rires garantis

♥♥♥ « Chaplin, je lui suis reconnaissant de mes rires d'enfant », disait Louis de Funès. Plus tard, il en fit son maître dans l'art du mime, du geste chorégraphié, du timing parfait. Deux monstres sacrés, l'un du noir et blanc, l'autre du Technicolor, face à face et étonnement proches. Deux génies du burlesque, l'un dans un monde sombrant dans la guerre et les totalitarismes, l'autre incarnant sa reconstruction et ses nouvelles illusions. Des films, des objets – dont une des cannes de Charlot –, des expériences immersives, interactives, étonnantes et l'intemporalité du fou rire... ♦

■ **Charlie Chaplin et Louis de Funès. Le geste et la parole,** musée Louis-de-Funès, Saint-Raphaël (83), jusqu'au 31 décembre. Rens. : 04 98 11 25 80 et www.museedefunes.fr



CORNIAUDS La rencontre de deux génies burlesques qui incarnent chacun l'absurdité de leur époque.

Effluves, essences et autres fragrances

♥♥♥ Depuis des millénaires, les parfums et les épices sont au cœur des échanges commerciaux et culturels entre Orient et Occident. Par les routes mythiques de l'encens, descendus de l'Himalaya ou de l'Atlas, à travers l'Arabie heureuse et des rives de l'Euphrate à celles de l'Atlantique, musc et benjoin, ambre gris et myrrhe, narcisses et jasmin et, par-dessus tout, essence de rose ont répandu leurs effluves et fondé un art de vivre plurimillénaire. L'exposition offre une déambulation dans la nature, dans les ruelles et les souks d'une ville orientale et dans l'intimité d'une maison ponctuée de dispositifs olfactifs, d'œuvres d'art anciennes et contemporaines, d'objets culturels ou du quotidien. Toutes les fragrances d'une culture arabo-musulmane ici distillées qui, contrairement aux civilisations gréco-romaine ou chrétienne, n'a pas réservé l'usage du parfum au culte divin. Cuisine, soins du corps, médecine, art de recevoir et art d'aimer, ou le parfum érigé en esthétique de vie et d'harmonie... ♦

■ **Parfums d'Orient,** Institut du monde arabe, Paris (5^e), jusqu'au 17 mars.

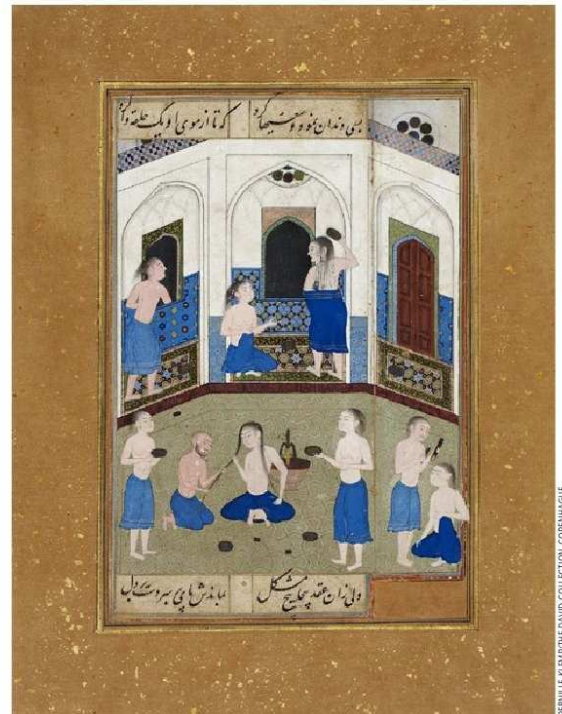
Rens. : 01 40 51 38 38 et www.imarabe.org



DRSP



THE KHALIL COLLECTIONS/SP



PERNILLE KLEMPHED DAVID COLLECTION, COPENHAGUE

ARÔMES Aspergeoir, brûle-parfum (XIII^e s.), enluminure persane (XVI^e s.). Autant d'objets et de représentations qui soulignent l'importance des senteurs dans la culture arabo-musulmane.

GUSTAVE MOREAU, MONSTRES ET DESTINÉES

♥♥♥ *Dans un monde désenchanté, le peintre symboliste renouvelle, grâce à des créatures légendaires, les éternelles interrogations de l'humanité.*

PAR ÉLISABETH COUTURIER

Les compositions théâtrales de Gustave Moreau, imprégnées de mysticisme, dépoussièrent la peinture d'histoire en s'appuyant sur les mythes fondateurs, où grouillent de terribles créatures. Aussi quelques-unes de ses œuvres trouvent-elles naturellement leur place dans l'exposition « Animaux fantastiques », passionnante traversée qui, de l'Antiquité à nos jours, nous fait voyager dans les zones obscures de notre imaginaire, peuplé d'inquiétantes figures légendaires, chimères, griffons, phénix ou autres dragons.

Depuis la nuit des temps, des spécimens bizarres, souvent terrifiants, incarnent les peurs profondes de l'homme face à la mort et à la puissance de la nature. Dotés d'une physionomie extraordinaire et de pouvoirs surnaturels, ces monstres accompagnent nos interrogations existentielles, en particulier durant les périodes de changement. Ne sommes-nous pas inquiets, avec le dérèglement climatique, de voir apparaître des insectes invasifs aux noms évocateurs, redoutable fourmi de feu ou terrible moustique-tigre, jusqu'alors inconnus sous nos latitudes ?



Animaux fantastiques

LOUVRE-LENS

Du 27 septembre 2023
au 15 janvier 2024

Ainsi, au moment où l'industrialisation et son organisation rationnelle sont encore en plein essor, Moreau rappelle la place symbolique qu'occupent

dans notre psyché ces êtres, dont la rencontre peut être fatale. C'est le cas du sangui-naire Sphinx grec, gardien de la porte de Thèbes, dévorant le visiteur qui ne trouve pas la solution à l'énigme qu'il lui pose. Seul Œdipe saura la résoudre au prix de la mort du Sphinx et d'un parricide. Un thème qui accompagne Moreau à des moments clés de sa carrière. Il accède à la notoriété au Salon de 1864 avec sa toile *Œdipe et le Sphinx*, qualifiée de « coup de tonnerre » et achetée par le prince Napoléon-Jérôme Bonaparte.

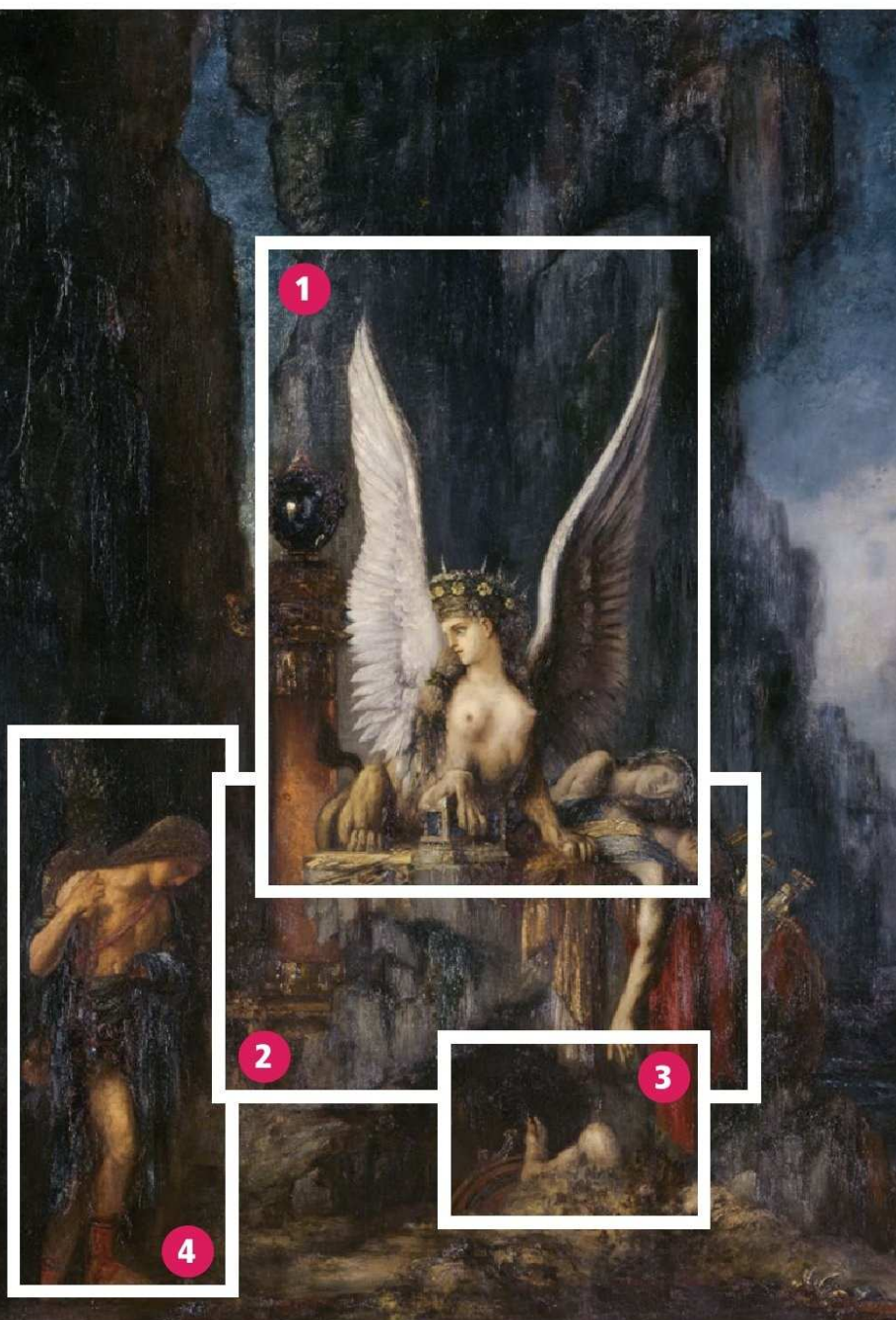
En 1878, au faite de la gloire, il réalise encore deux peintures intitulées *Le Sphinx deviné*, représentant le héros précipitant l'animal dans les abîmes. Enfin, en 1888, avec *Œdipe voyageur* (ou *L'Égalité devant la Mort*), l'artiste s'interroge sur sa notoriété posthume. Il explique alors : « Voyageur à l'heure sévère et mystérieuse de la vie, l'homme rencontre l'énigme éternelle qui le presse et le meurtrit. Mais l'âme forte défie les atteintes enivrantes et brutales de la matière et, l'œil fixé sur l'idéal, il marche confiant vers son but... » Le dernier défi à relever ? ♦



LA FABRIQUE DES MYTHES RUE DE LA ROCHEFOUCAULD

Né à Paris en 1826, il reçoit de son père architecte une solide culture classique avant d'entrer dans l'atelier du peintre Édouard Picot puis à l'École royale des beaux-arts. En 1852, il expose au Salon officiel puis voyage une année en Italie, s'imprégnant des maîtres de la Renaissance. De retour à Paris, il rencontre Alexandrine Dureux, son unique compagne

jusqu'à sa mort. En 1864, il présente *Œdipe et le Sphinx*. En 1878, six de ses peintures sont sélectionnées pour l'Exposition universelle et, un an plus tard, il commence une série d'aquarelles pour illustrer les fables de La Fontaine. En 1886, il achève le polyptyque *La Vie de l'Humanité*. En 1892, il devient professeur aux Beaux-Arts, ayant pour élèves Rouault, Matisse, Marquet... En 1895, il achève *Jupiter et Sémélé*, et transforme sa demeure du 14, rue Catherine-de-La Rochefoucauld pour en faire un musée après sa mort en 1898. É. C.



1 Le Sphinx. Il possède ici un corps de lion et un buste de femme et se trouve au centre du tableau en tant que sujet principal. Ses deux grandes ailes blanches illuminent son visage et son corps, accentuant l'effet de clair-obscur de la composition.

2 Le rocher sur lequel est assis le Sphinx. Avec sa magnifique couronne sur la tête et sa position sur un trône taillé dans un rocher, le Sphinx domine la scène tel un souverain. Il garde l'entrée de la ville de Thèbes, ne laissant passer que les visiteurs capables de répondre à son énigme : « Quel être, pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes le matin, puis deux jambes à midi, et trois jambes le soir ? » La réponse, on le sait, est « l'homme » (enfant, il marche à quatre pattes, adulte, il se tient sur deux jambes et, vieillard, s'aide d'une canne).

3 Les cadavres au pied du Sphinx. Selon le récit mythologique grec, le Sphinx dévore ceux qui ne savent pas répondre à la fameuse devinette. Aussi Gustave Moreau représente-t-il les cadavres de ses victimes à ses pieds et, çà et là, leurs attributs : le sceptre du roi, les armes du guerrier, la lyre du poète. Moralité : le rang, la fortune ou le talent ne protègent pas forcément du pouvoir fatal du Sphinx. Autrement dit, de la mort et de l'oubli.

4 Œdipe. Il se tient debout et adopte une attitude humble. Le fils de Jocaste tient dans sa main une longue lance, non comme un guerrier conquérant mais plutôt à la manière d'un bâton de marche (celui du vieillard ?). Sous le regard perçant du Sphinx, il baisse la tête. Son sort se joue ici. Il gagnera. Cette œuvre, réalisée sur le tard par Gustave Moreau, correspond aux questions qu'il se pose alors à propos de l'immortalité d'un artiste. É. C.

RENE GABRIEL OUEZMAN, GRAND PALAIS

ŒDIPE VOYAGEUR (1888)

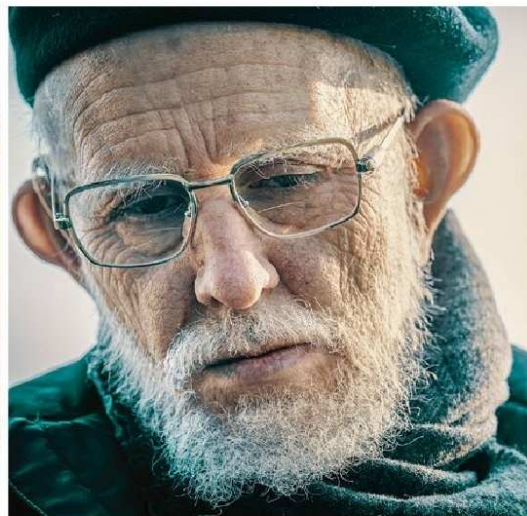
Huile sur toile, 124 x 93 cm. Musées de la Cour d'Or, Metz.

Au soir de sa vie, Gustave Moreau se confronte une fois encore à l'énigme du Sphinx. Après avoir réalisé plusieurs toiles et dessins sur le sujet, l'artiste pose la seule question qui vaille : comment survivre à l'oubli ?

Écrans

PIERRE, L'ABBÉ BÂTISSEUR

♥♥ *Prêtre, adversaire acharné de l'injustice, ce sont les mille vies d'un homme hors du commun que l'on découvre dans ce biopic.*



ASCENSION Bien que frôlant parfois l'hagiographie, le film aborde avec authenticité l'histoire, les forces et les faiblesses du célèbre religieux.

« J'ai passé ma vie à combattre la faim, le froid, la misère, la solitude. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour aider les autres. Est-ce que cela a suffi? Est-ce que j'ai réussi à changer un peu les choses? » Ce sont les doutes d'un vieil homme, formulés au terme d'une existence de dévouement, qui ouvrent le long-métrage de Frédéric Tellier. Mais qui est véritablement Henri Grouès, né en 1912, mort en 2007, classé dix-sept fois en tête des personnalités préférées des Français? Pour le comprendre, le réalisateur explore avec délicatesse son parcours, ses fêlures, ses addictions, ses aspérités. Rien ou presque n'est oublié. Touchants, sur-



**L'Abbé Pierre,
une vie de combats**

FILM DE FRÉDÉRIC TELLIER

Durée : 132 min

Sortie le 8 novembre 2023

prenants, parfois monotones, les événements se succèdent durant plus de deux heures, révélant l'intimité de l'homme de foi, devenu malgré lui une célébrité. Le récit commence par l'entrée d'Henri Grouès,

issu d'une famille bourgeoise lyonnaise, chez les Capucins. Ordre dont le jeune homme est éconduit sept ans plus tard, car trop faible physiquement pour endurer le quotidien. La première partie du film est poignante. Elle révèle son engagement dans la Résistance, sa détermination, son courage.

Guerre et amphètes

Mobilisé en décembre 1939, il aide ensuite des Juifs à fuir, fournit du cyanure à des condamnés. En 1943, il rencontre celle qui scellera son destin. Ils ne se quitteront plus. Lucie Coutaz lui fournit des faux papiers sous le nom d'abbé Pierre. Elle devient son bras droit, est de tous les combats, l'admoneste quand

il prend ses amphétamines. Le film met en lumière et à l'honneur cette femme d'exception méconnue du grand public, partenaire infallible de l'abbé Pierre durant plus de quarante ans et cofondatrice du mouvement Emmaüs. Une femme de l'ombre, mais avec une poigne de fer, incarnée par la formidable Emmanuelle Bercot. Ensemble, ils créent après-guerre, dans une maison abandonnée de Neuilly-Plaisance, une « maison pour ceux qui n'ont rien plus de raison d'espérer ». Ce sera la première communauté Emmaüs. Député de Meurthe-et-Moselle en 1945, l'abbé Pierre devient, avec l'appel de l'hiver 1954, un personnage médiatique. Ses collectes de vêtements

et de nourriture pour les plus démunis émeuvent le pays tout entier. Les dons affluent, la Fondation Abbé Pierre est née et les soucis de gestion des sommes récoltées commencent...

À l'écran, Benjamin Lavernhe, de la Comédie-Française, qui incarne le serviteur des pauvres, est de tous les plans. Il est époustouflant de justesse. Plus le personnage vieillit et ressemble à l'icône gravée dans nos mémoires, plus le travail devient complexe pour l'acteur, qui s'en tire avec brio. À ses côtés, Michel Vuillermoz, bouleversant, incarne le compagnon des débuts d'Emmaüs, aux côtés d'autres visages de la misère. Un peu long, avec un message répétitif mais toujours d'actualité, le film frôle l'hagiographie. Il n'en reste pas moins de très jolies séquences et un biopic qui a le mérite de révéler les faces cachées d'un homme dont on pensait tout connaître. YETTY HAGENDORF

Trois questions à Frédéric Tellier*

Que représentait pour vous l'abbé Pierre avant de réaliser ce film ?

Je me souviens d'un vieux monsieur qui piquait des colères à la télévision. Je connaissais Emmaüs et l'appel du 1^{er} février 1954. La rencontre avec Laurent Desmard, dernier secrétaire particulier de l'abbé Pierre durant quinze ans et président de la Fondation Abbé Pierre, a été décisive. Il m'a confié des souvenirs qui ne sont pas dans la « littérature officielle », il m'a



PHILIPPE QUASSINARSCO

ouvert une malle incroyable d'émotions, de complicités. J'ai mis cinq ans pour faire ce film et écrit une quinzaine de versions du scénario sous le regard vigilant de Laurent Desmard.

Comment vous êtes-vous documenté ?

J'ai d'abord compulsé l'énorme documentation disponible, les photos, les documents de l'INA, pour mettre les premières idées en place avec, déjà, l'envie de découvrir l'homme qui se cachait derrière le personnage. Puis j'ai

eu la chance de pouvoir accéder aux affiches, négatifs, diapositives, tirages photo, bandes magnétiques, films 16 mm, etc., de la Fondation Abbé Pierre, aux Archives nationales du monde du travail, à Roubaix.

Avez-vous introduit beaucoup d'éléments fictionnels ?

Un film qui condense une vie constitue, forcément, une entorse à la réalité. Par exemple, la scène où Lucie Coutaz arrange la coiffure de l'abbé

Pierre est inventée, mais elle a dû se produire puisqu'on m'a raconté qu'elle lui coupait les cheveux. J'avais envie de montrer un homme qui doutait, qui n'avait pas de grandes certitudes. Et j'ai voulu comprendre comment un être humain a pu accomplir tout ce qu'il a fait, sans taire son burn-out, ses dix-huit mois d'hôpital psychiatrique ou les accusations d'antisémitisme.

* Réalisateur du film *L'Abbé Pierre, une vie de combats*.

CINÉMA

Le pape et l'enfant juif

♥♥♥ À Bologne, qui faisait alors partie des États de l'Église, la police pontificale fait irruption un soir de 1858 dans la demeure des Mortara, une famille juive aisée. Sur ordre du cardinal Feletti, les agents kidnappent Edgardo, 6 ans. Motif de l'enlèvement : l'enfant aurait été baptisé à l'insu de ses parents. Edgardo, « chrétien pour l'éternité », est conduit dans un pensionnat du Vatican. Ainsi commence l'affaire Mortara, qui ébranla le pays. Soutenus par l'opinion publique libérale en Italie et la communauté juive, y compris à l'international, ainsi qu'une partie de la presse, les parents, d'honnêtes citoyens italiens, remuent ciel et terre



pour récupérer leur enfant. Mais le pape Pie IX, incarné par le terrifiant Paolo Pierobon, est obsédé par la nécessité de renforcer son pouvoir de plus en plus fragilisé et balaye avec

mépris leur demande. Les scènes sont de toute beauté, sombres, baroques, émouvantes. À 83 ans, l'immense Marco Bellocchio continue à disséquer l'histoire de l'Italie. Après le fascisme, les Brigades rouges, l'Église catholique ou encore la Mafia, c'est à la papauté que s'attaque le réalisateur italien avec un humour noir et cinglant. Sa maîtrise absolue du clair-obscur, son habilité à ficeler un scénario puissant font de cette fresque historique

engagée un chef-d'œuvre. Y. H.

■ *L'Enlèvement*, film de Marco Bellocchio, avec Paolo Pierobon, Enea Sala, Leonardo Maltese... (125 min). Sortie le 1^{er} novembre.



DAY FOR NIGHT/CP-ASSEMBLÉE NATIONALE/SP

RETOUR L'autopsie du massacre de Sabra et Chatila, quarante ans après les faits.

TÉLÉVISION

Tsahal, complice de crime

♥♥♥ Du 16 au 18 septembre 1982, des centaines de civils ont été massacrés dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila, situés à Beyrouth-Ouest. Le 23 août précédent, Béchir Gemayel, chef de la milice chrétienne, est élu président d'un Liban en pleine guerre civile. Comme Israël, qui occupe le sud du pays, il a la volonté d'y anéantir toute résistance palestinienne. Le 14 septembre, Gemayel est assassiné. Deux jours plus tard, les phalangistes chrétiens se déchaînent à Sabra et Chatila. Il faudra du temps pour déterminer les responsabilités d'Israël, dont l'armée encerclait les camps, mais les preuves d'une complicité accablante se sont accumulées et Nicolas Jallot en dresse la liste, en convoquant de nombreux témoins et acteurs des événements. Quarante ans après les faits, une réalité s'impose donc, celle d'une coordination étroite entre Israéliens et phalangistes au nom d'une même obsession : nettoyer le pays des Palestiniens. STÉPHANIE GATIGNOL

■ **Liban 1982, radiographie d'un massacre**, doc. de Nicolas Jallot (53 min).

Diffusion le lundi 13 novembre à 20h30 sur LCP.

TÉLÉVISION

Tour de fer contre tour de pierre

♥♥♥ Personne ne conçoit Paris sans sa Dame de fer, et pourtant... Un architecte, Jules Bourdais, avait imaginé un tout autre projet, une monumentale colonne en granit surmontée d'un foyer électrique, censé illuminer la capitale. Il fallut une sacrée dose d'acharnement à l'ingénieur Eiffel, loin de partir favori, pour damer le pion à ce rival auréolé d'une renommée internationale depuis la construction du palais du Trocadéro en 1878. Au-delà de leur duel, inscrit dans une course mondiale à

la hauteur, ce film démontre que le symbole de Paris fut aussi celui du dilemme dont tous les arts de l'époque ont été traversés : fallait-il travailler dans le respect des codes ou les bousculer ? Depuis, la postérité a tranché. Eiffel a bâti sa légende en offrant au fer, jusque-là cantonné aux seules ossatures de bâtiments, d'entrer dans la lumière. s. g.

■ **Eiffel, la guerre des tours**, doc. de Mathieu Schwartz et Savin Yeatman-Eiffel (92 min). Diffusion sur Arte le samedi 18 novembre à 20h50. Et sur Arte.tv du 11 novembre au 16 janvier 2024.



ZED/SP



LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Caravage, un chef-d'œuvre sort de l'ombre

SAMEDI 28 OCTOBRE 20h50

Doc. de Frédéric Wilner (Fr., 2023, 90 min).

En 2015, un tableau du Caravage était redécouvert dans la modeste collection d'une famille italienne. Une *Madeleine en extase*, perdue à la mort de l'artiste en 1610. Ce documentaire part sur les traces de la toile, liée au destin tragique du peintre. Condamné à mort pour meurtre, le Caravage a passé les dernières années

de sa vie en exil, avant de disparaître à 38 ans dans des circonstances mystérieuses.

■ Homo sapiens. Les nouvelles origines

SAMEDI 4 NOVEMBRE 20h50

Doc. d'Olivier Julien (Fr., 2020, 86 min).

Au Maroc, la découverte d'ossements dans une mine bouleverse notre vision de la Préhistoire. Le récit palpitant d'une aventure scientifique, entre effondrement des certitudes et prouesses technologiques.

Neandertal, premier artiste de l'humanité ?

SAMEDI 4 NOVEMBRE 22h15

Doc. de Thibaud Marchand (Fr., 2023, 52 min).

Homo sapiens aurait inventé l'art, mais, dans la grotte de la Roche-Cotard (37), des gravures pourraient être l'œuvre de Neandertal.

■ Artémis, le temple perdu

SAMEDI 11 NOVEMBRE 22h20

Doc. de Sébastien Reichenbach (Fr., 2023, 52 min).

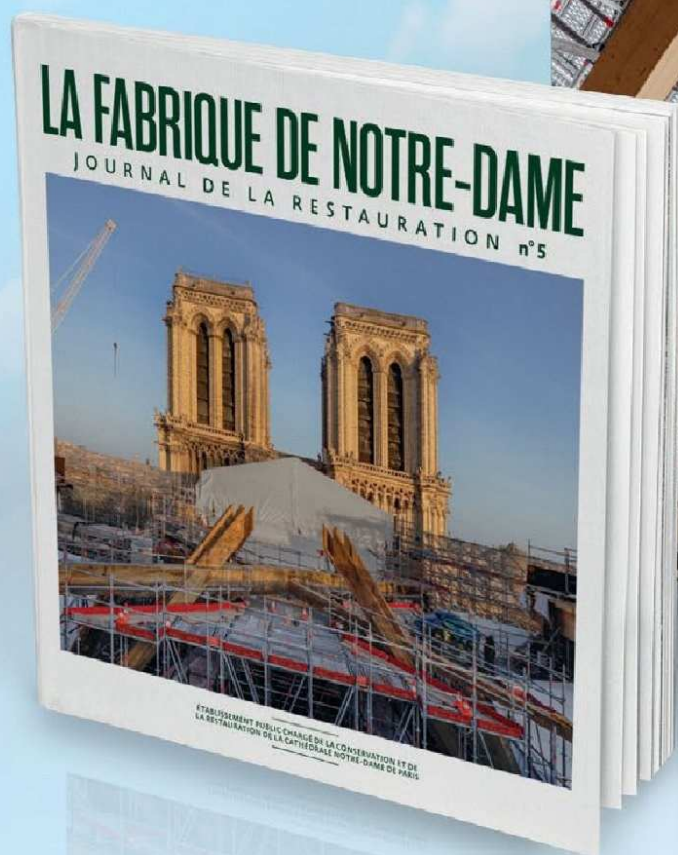
À Amarnthos, sur l'île d'Eubée, des fouilles se poursuivent depuis dix ans sur ce vaste sanctuaire dédié à Artémis, la déesse de la Chasse.

■ Mafias et banques

MARDI 21 NOVEMBRE 20h55
Série doc. de Christophe Bouquet et Mathieu Verboud (Fr., 2023, 3 x 60 min).

Des années 1930 à nos jours, les organisations mafieuses et les établissements bancaires ont vu leurs intérêts converger au gré de l'évolution du système financier international.

Plongez au cœur du chantier de la cathédrale Notre-Dame de Paris



12€
vol.5



100 % DES BÉNÉFICES SERONT
REVERSÉS AU FINANCEMENT DES TRAVAUX

Coédité par l'Établissement public chargé de la conservation et de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris et Connaissance des Arts.



Établissement public
chargé de la conservation
et de la restauration
de la cathédrale
Notre-Dame de Paris

Découvrez le cinquième numéro
de la **Fabrique de Notre-Dame**
sur **boutique.connaissance|des|arts.com**

JEUX

Deux Poirot, une fois...



Hercule Poirot a inspiré de nombreux films, mais peu de jeux vidéo. Depuis deux ans, Blazing Griffin y a remédié avec, *The First Cases* (2021) et, aujourd'hui, *The London Case*. Deux aventures qui ne reprennent aucun scénario d'Agatha Christie et imaginent un Hercule Poirot, plus jeune, moins en chair, mais doté de l'inévitable moustache en croc. Le voici embauché pour veiller sur le tableau *Madeleine Pénitente*, clou d'une exposition londonienne, mais qui ne tarde pas à disparaître. L'enquête, confiée à Poirot, nous échoit. Au-delà des décors et des personnages parfaitement dans leur époque, le jeu reprend les confrontations et huis clos chers à la romancière. Il adopte la forme d'un classique jeu d'aventure et use de cartes mentales pour nous aider dans nos déductions, clés de voûte d'un mystère trop simple pour les habitués, mais bien agréable. GUILLAUME TUTUNDJIAN

■ Agatha Christie – Hercule Poirot: The London Case,

Blazing Griffin pour Microids sur PC, 29,99 euros.

THÉÂTRE

Jack London, l'appel de la prison



À LIVRE OUVERT Violence et affres de la création sont au cœur de la pièce.

♥♥♥ Après *La Machine de Turing*, Benoît Solès signe une nouvelle pièce tout en finesse. En 1913, Jack London est las, et à court d'idées, incapable de concevoir un nouveau livre. Charmian, son épouse, a peut-être trouvé le moyen de susciter l'inspiration. Elle invite Ed Morell, tout juste sorti de prison, qui se bat pour l'annulation de la condamnation à mort de son ancien codétenu. Morell convaincra-t-il l'écrivain de sauver son camarade? Son récit va-t-il alimenter un chef-d'œuvre de Jack London? L'irruption d'Ed Morell provoque un raz de marée dans la maison de l'écrivain. Les joutes verbales entre les protagonistes sont poignantes. Le texte met en exergue les rapports de couple, la violence policière, l'enfer carcéral, la condition de la femme et les souffrances de la création, des thématiques toujours d'actualité. Un pur moment de bonheur théâtral. Y. H.

■ **La Maison du Loup**, de et avec Benoît Solès. Mise en scène de Tristan Petitgirard (90 min). Théâtre Rive gauche Paris (14^e). Tél. : 01 43 20 60 56.



HISTOIRE TV

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

Historia

RADIO

À PODCASTER

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Monsieur « K »

Les Nuits de France Culture

[www.radiofrance.fr/franceculture/](http://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/)

podcasts/les-nuits-de-france-culture/

« Débarqué » du pouvoir en 1964, Nikita Khrouchtchev a personnalisé l'URSS pendant onze ans : du « déboulonnage » de Staline en 1956 à la Crise de Cuba en 1962. Journalistes et hommes politiques français qui ont vécu cette période témoignent.

L'affaire

Adèle Bloch-Bauer

Collège de France

[www.college-de-france.fr/fr/agenda/](http://www.college-de-france.fr/fr/agenda/cours/)

[cours/](http://www.college-de-france.fr/fr/agenda/cours/)

En 1923, dans son testament, Adèle Bloch-Bauer légua son portrait par Klimt à un musée viennois. En 2006, le tableau fut rendu aux descendants, persécutés durant la période nazie. Une histoire racontée par l'historienne de l'art Bénédicte Savoy.

EIFFEL : LA GUERRE DES TOURS

À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE LA MORT
DE GUSTAVE EIFFEL, LE DOCUMENTAIRE
RETRACE L'HISTOIRE DU DUEL ACHARNÉ
AVEC L'ARCHITECTE JULES BURDAIS,
DANS UNE COURSE MONDIALE À LA HAUTEUR.



Documentaire de Mathieu Schwartz
et Savin Yeatman-Eiffel
Samedi 18 novembre 2023 à 20h50
et sur arte.tv

arte.tv

► La plateforme libre.

Livres

TRENTE GLORIEUSES, QUATRE PITEUSES

♥♥♥ *Le roman de Cécile Desprairies pose une lumière crue sur ces femmes qui, dans l'après-guerre, continuèrent à justifier leur complicité avec l'occupant.*

PAR GÉRARD DE CORTANZE



La Propagandiste
DE CÉCILE DESPRAIRIES
(Seuil, 223 p., 19 euros)

Cécile Desprairies est une de nos grandes historiennes. Son champ d'investigations : la France de la collaboration et l'occupation allemande. Depuis *Ville Lumière, années noires* (2008), en passant par *Sous l'œil de l'occupant* (2010) et *L'Héritage de Vichy* (2012), elle ne cesse de sillonner les routes de cette France vichyste dont Robert Paxton écrit qu'il fut le seul des pays occidentaux occupés à ne pas s'être contenté de s'administrer, « mais à avoir entrepris une profonde révolution intérieure de ses institutions et de ses valeurs morales ». Cette période de l'histoire de France continue d'inspirer les écrivains. Le tout récent suc-



HEURES SOMBRES Françaises soupçonnées de collaboration attendant d'être interrogées à Dreux le 18 août 1944.

cès du livre de Julie Héraclès, *Vous ne connaissez rien de moi*, le prouve, et cela malgré une polémique reprochant à l'autrice d'être trop complaisante avec la fameuse tondue de Chartres, certes amoureuse d'un soldat allemand, mais pro nazie notoire.

La démarche lancée par Cécile Desprairies est intéressante. Délaisant pour la première fois l'essai historique, elle choisit la voie du romanesque, non seulement pour poser un regard original sur la France de la collaboration et « son empreinte sur notre mémoire collec-

tive », mais aussi pour nous révéler, sans doute, le pourquoi de toutes ces années passées sur les archives de cette période sombre de l'histoire de France.

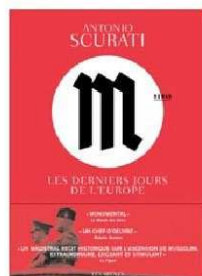
Souvenirs de guerre

Ainsi, derrière le personnage de Lucie, collaboratrice zélée, ne se cache rien moins que la propre mère de l'autrice. Soulevant un pan du voile, avec tendresse et rigueur, Cécile Desprairies prend le lecteur par la main et l'invite à des réunions, entre femmes, où l'on parle d'un temps enfui : celui du marché noir, des énigmes,

des mensonges, de la délation, des vengeances. Derrière les portes closes de l'immeuble haussmannien, des femmes se retrouvent.

Elles n'ont rien regretté de ces années noires, si lumineuses pour elles. La fille de Lucie écoute. Ne comprend pas tout ce qui se murmure. L'étoile jaune, le PPF, le marché noir, les bolcheviques... Que signifie cela ? La petite fille racontera toute cette histoire dans un livre. Elle en fera un roman qu'elle appellera *La Propagandiste* pour que ces fantômes ne viennent plus jamais la hanter. ♦

Le fascisme va-t-en-guerre



♥♥♥ Dans ce troisième et dernier acte du drame de l'Italie fasciste, Scurati déroule, tel un roman vrai, le parcours de Mussolini de 1938 à 1940. L'écrivain italien utilise la même méthode que dans les volumes précédents, un récit entrecoupé de lettres, discours, ou mémoires, ce qui rend subtilement

compte de l'environnement mental et de l'aveuglement face à la terreur qui se met en place. Le juriste Piero Calamandrei, opposant au régime en place, lui, fait preuve d'une rare lucidité en notant dans son journal après le ralliement du Duce au III^e Reich : « Aujourd'hui, quoi qu'il arrive, le fascisme a pris fin. » **LAURENT LEMIRE**

■ **M, les derniers jours de l'Europe**, d'Antonio Scurati

(Les Arènes, 470 p., 24,90 euros).

Une histoire bien tranchée



♥♥♥ Amiens, 1919 : la guerre est finie, mais pas celle d'Amy, jeune Anglaise débarquée dans la Somme pour retrouver Edward, son fiancé disparu sur le front. Les premiers témoignages, recueillis auprès d'anciens combattants, dépeignent un homme bien différent de celui qu'Amy a chéri. Et puis il y a cette tranchée, dans laquelle ont été retrouvés treize cadavres,

dont trois abominablement mutilés. Quel rôle Edward a-t-il joué dans ce massacre ? Cette enquête en terrain miné souligne des réalités souvent méconnues de la Première Guerre mondiale, comme le travail des auxiliaires chinois du *Chinese Labour Corps* ou le traitement des milliers de corps enfouis dans les champs de bataille. Un roman qui tient ses promesses jusqu'à l'ultime page. **ISABELLE MITY**

■ **Comme si nous étions des fantômes**, de Philip Gray (Sonatine, 496 p., 23,90 euros).

LE MAÎTRE DES HORLOGES

♥♥♥ Alors que la peste s'apprête à dévaster l'Europe, les écrits du dominicain Maître Eckhart, célébré puis maudit, prennent une dimension apocalyptique...

Malheur à qui décide de ne pas ouvrir un livre sous prétexte qu'il serait écrit par un médecin ! Arthur Conan-Doyle, Anton Tchekhov, Arthur Schnitzler, et plus récemment Jean-Christophe Ruffin témoignent d'une observation subtile de l'âme humaine. Comme si le fait de se pencher sur la mécanique du corps confèrait à celui dont c'est le métier une botte secrète inconnue des écrivains enfermés dans leur tour d'ivoire. Neurologue, Antoine Sénanque commença par écrire des livres dont l'action se déroulait dans le milieu médical. Dans son roman publié en 2016, *Jonathan Weakshield*, il s'éloignait de cette première veine, nous offrant un flamboyant roman historique se déroulant au sein de la pègre londonienne, à la fin du XIX^e siècle.

Avec *Croix de cendre*, il se plonge dans l'univers turbulent d'Eckhart von Hochheim (1260-1328), théologien et philosophe allemand. Les livres écrits sur ce fameux Maître Eckhart, principal représentant de la « mystique rhénane », sont légion. On a le sentiment que tout a été dit sur ce dominicain iconoclaste, dont les prises de position furent longtemps condamnées par les autorités ecclésiastiques. Sans doute fallait-il recourir au roman pour écrire quelque chose de nouveau. Plutôt que de nous raconter la vie du célèbre religieux, Antoine Sénanque décide de créer un événement romanesque autour de celui-ci : l'histoire de deux moines, Antonin et

Robert, envoyés par Guillaume, vieux prieur du monastère de Verfeil dans le Languedoc, afin d'aller chercher de précieux vélin sur lesquels il a conjecturé d'écrire ses sulfureuses confessions, dont le morceau de choix

est cette jeunesse agitée passée en compagnie de Maître Eckhart. Nous sommes en 1347, la peste va bientôt envahir le Moyen Âge tardif tout comme l'Inquisition, déjà bien installée dans le royaume de France. On pense au *Nom de la rose* mais avec en plus une sombre

spiritualité et une Église au bord de l'implosion. **G. C.**

■ **Croix de cendre**, d'Antoine Sénanque

(Grasset, 432 p., 22 euros).

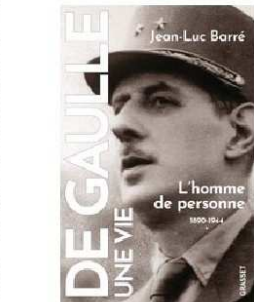


UN REBELLE NOMMÉ DE GAULLE

♥♥♥ *Solitaire visionnaire, insupportable artiste politique... une biographie en trois tomes va revisiter l'extraordinaire parcours du plus célèbre des Français du XX^e siècle.*

A un monument national il faut un livre monumental. L'écrivain et éditeur Jean-Luc Barré était convaincu de cela lorsqu'il s'est lancé, il y a quelques années, dans cette aventure, persuadé qu'il ne fallait pas céder à l'hagiographie. D'autant que le biographe de Mauriac, de Maritain et du diplomate Philippe Berthelot a eu accès à de nouvelles archives pour affiner ce portrait en forme de fresque.

Dans ce premier volume – deux autres sont à paraître en 2024 et 2027 –, nous suivons pas à pas ce militaire qui ne cesse de désobéir jusqu'à la libération de Paris, sans jamais éprouver une quelconque lassitude. L'auteur sait raconter et installer une tension entre les différents protagonistes. C'est le cas des relations avec Pétain, en qui



De Gaulle, une vie.
Vol. 1 : L'homme de personne, 1890-1944

DE JEAN-LUC BARRÉ
(Grasset, 990 p., 30 euros)

le jeune trublion de l'École de guerre voit un rebelle, avant de s'éloigner de lui lorsqu'il le voit partir où il ne veut pas aller. Et puis il y a les liens amicalement turbulents avec Churchill. Le Premier ministre britannique a saisi dès le premier instant le côté insupportable du personnage, porté par une conviction sans faille, un révolutionnaire à sa façon et

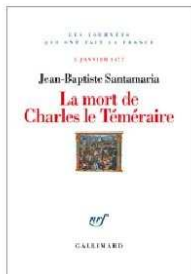
sans doute aussi un visionnaire. Sans son soutien, le général ne serait pas devenu de Gaulle. Il n'aurait pas réussi à transformer la défaite en victoire et les vaincus en vainqueurs, devant des spectateurs médusés par le culot de l'artiste politique.

Sûr de sa destinée

Ce qui fascine dans ce « long cheminement individuel jalonné d'épreuves et de combats », selon les mots de Barré, c'est la prescience chez le jeune Charles d'avoir un destin. À 15 ans, il se rêve « général de Gaulle ». Étrange prophétie d'un garçon jouant aux petits soldats, lui qui espère en être un grand. Il est façonné par les guerres, celle de 1870, qui est encore dans les esprits, celle de 1914-1918 qu'il vit en partie prisonnier en Allemagne et celle de 1939-1945

qui l'oblige à l'exil. Et c'est bien un homme seul qui surgit du désastre de 1940. Certes, il y a sa famille, sa femme Yvonne toujours à ses côtés, ses enfants, dont Anne porteuse d'une trisomie 21 à qui il a donné toute son affection, mais, pour le reste, le général est un solitaire, d'où le titre choisi pour ce premier volet, « L'homme de personne ». Après les travaux de Lacouture, Max Gallo, Éric Roussel ou Julian Jackson, Jean-Luc Barré apporte une nouvelle pierre à l'édification d'une statue jamais achevée. Comme l'écrivait Malraux dans *Les Chênes qu'on abat* : « Les hommes de l'Histoire ne ressemblent jamais à ce qu'ont souhaité leurs adversaires ; À eux-mêmes non plus, d'ailleurs. » Avec cette biographie alerte, le mystère de Gaulle se dissipe un peu, mais n'en reste pas moins fascinant. L. L.

Voir Nancy et mourir



♥♥♥ **Charles le Téméraire s'obstine à assiéger Nancy, alors que ses troupes meurent de faim et de froid. Quand une armée de secours lui tombe dessus, les jeux sont faits. Charles perd ses hommes, sa vie et ses États. Sa mort, stupéfiante pour les contemporains, symbolise aussi la fin des grands féodaux et l'avènement d'une**

monarchie française toute-puissante. L'auteur, l'un des meilleurs spécialistes de la Bourgogne, offre ici une analyse brillante de cette étrange défaite. LAURENT VISSIÈRE

■ **La Mort de Charles le Téméraire (5 janvier 1477)**, de Jean-Baptiste Santamaría (Gallimard, coll. « Les journées qui ont fait la France », 368 p., 24 euros).

France, quelle history !



♥♥♥ **Toujours sur le terrain, à pied (*Histoire de Paris par ceux qui l'ont fait*, 2010) ou à bicyclette (*Histoire buissonnière de la France*, 2011), l'historien britannique montre la richesse de l'exploration couplée au travail dans les archives. Pour cette nouvelle aventure, il a aussi pris le train pour se promener à la recherche d'une identité qui a toujours été là**

et qu'il retrouve dans un trésor cathare, chez un vitrier parisien au XVIII^e siècle ou dans la tragédie du Vercors. Il fallait bien un Anglais pour nous le rappeler, non sans humour. L. L.

■ **Une histoire de France par ceux qui l'ont faite**, de Graham Robb (Buchet-Chastel, 540 p., 25,90 euros).

Remontez le temps,
au fil des rues, places, quartiers
et monuments de ces cités
qui racontent notre Histoire !

Sous la direction d'Éric Pincas
Rédacteur en chef d'*Historia*

L'Histoire de France en 50 villes



Éditions
EYROLLES

Historia

26,90 €
336 pages

Actuellement en librairie

Anney
Chambéry
Clermont-Ferrand
Grenoble
Lyon
Auxerre
Besançon
Dijon
Brest
Lorient
Rennes
Saint-Malo
Blois
Bourges
Chartres
Orléans
Tours
Ajaccio
Colmar
Metz
Nancy
Reims
Strasbourg
Amiens
Dunkerque
Lille
Paris
Versailles
Caen
Le Havre
Rouen
Bayonne
Biarritz
Bordeaux
La Rochelle
Poitiers
Rochefort
Carcassonne
Montpellier
Narbonne
Nîmes
Toulouse
Angers
Le Mans
Aix en Provence
Arles
Avignon
Marseille
Nice
Toulon



STEPHAN VANLEIRENSP

Bart Van Loo

« Je suis convaincu que Napoléon aurait dû mourir avant le sacre ! »

Les 25 et 26 novembre prochains se tient la nouvelle édition du salon du livre d'histoire de Versailles, « Histoire de lire ». Une bonne centaine d'auteurs et autrices seront présents, parmi lesquels Bart van Loo. Né en Belgique en 1973, cet écrivain est passionné par l'histoire et la culture françaises. Son livre, paru en 2020, *Les Téméraires*, nous a entraînés au cœur du Moyen Âge, sur les pas des ducs de Bourgogne. Il vient de publier en français un nouvel ouvrage, *Napoléon. L'ombre de la Révolution* (Flammarion, 581 p., 29 euros). Dans l'entretien qu'il nous a accordé, il revient sur sa méthode d'écriture, qu'il appelle « l'épopée scientifique ». Joseph Kessel, lui, avait forgé autrefois la catégorie des « romans d'aventures réels »... Les deux hommes se rejoignent, peut-être.

Comment fait-on pour écrire un tel livre d'histoire, un essai qui a les caractéristiques d'un roman ?

J'appelle cela « l'épopée scientifique ». Ce n'est pas une biographie romancée, car je n'invente rien. D'un côté, je livre un travail scientifique, avec de nombreuses notes, 30 pages au total, et une bibliographie conséquente de 25 pages, fruit d'une longue recherche, sur plusieurs années.

De l'autre, je fais tout pour que ce livre d'histoire se lise « à plat ventre », comme le disait Georges Perec. Dans mon parcours, j'ai intégré les livres d'universitaires, très importants, que j'ai lus et dépouillés, mais aussi les romans, qui me bercent depuis ma jeunesse, comme ceux d'Alexandre Dumas, de Maurice Druon, et surtout de Michel Zévaco, l'auteur des *Pardaillan*, bien oublié aujourd'hui. J'espère avoir trouvé une troisième voie. C'est un livre d'histoire qui se lit comme un roman, mais je ne suis pas romancier, même si les mécanismes des romans sont installés en moi.

Quel est votre regard sur Napoléon ?

C'est le maître du jeu, qui a toujours brouillé les pistes, le maître de la propagande, mais aussi le chef militaire qui est mort à Waterloo en tant que militaire. Celui aussi qui gagne l'éternité comme écrivain, certes un écrivain qui dicte.

Avez-vous aimé Napoléon, l'aimez-vous toujours après ces années passées avec lui ?

Je note que la plupart des gens qui ont écrit sur Napoléon sont un peu tombés amoureux de lui depuis leur jeunesse. Ce n'est pas le cas pour moi. Je suis, bien sûr, fasciné par lui, mais à un moment donné ça dérape complètement. Je suis convaincu qu'il aurait dû mourir avant le sacre, alors les Français auraient sans doute vu en lui le Père de la Patrie. Je crois que ce livre est assez nuancé, mais les amoureux de Napoléon vont quand même trouver que je suis critique.

Comment l'avez-vous approché pour mener à bien votre livre ? Quelle a été votre méthode ?

À côté des faits, je crois qu'on peut se saisir de lui par le biais des gens qui sont autour de lui, comme les Fouché, les Talleyrand, les Joséphine, les Robespierre, Chateaubriand. À ce niveau, je m'inspire sans doute des biographies de Stefan Zweig et de sa méthode.

Que pensent les Français de Napoléon, selon vous ?

La plupart des Français n'en pensent pas grand-chose. Beaucoup de livres sont publiés sur lui, mais ils trouvent un petit public, qui achète tous les ouvrages qui paraissent. Je

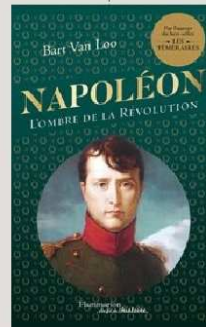
crois qu'il n'est connu que par ceux qui l'aiment, qui le suivent.

A-t-il porté les valeurs révolutionnaires ou n'est-il, finalement, qu'une ombre pâle de la Révolution française vers la fin de sa carrière ?

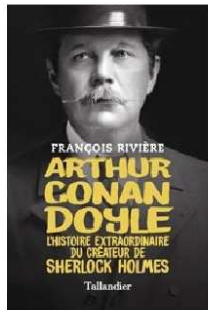
Est-ce un hasard si l'anagramme de « Révolution française » est : « Un

Corse la finira » ? Certes, il manque quatre lettres : v-o-t-é. Mais ces quatre lettres sont magnifiques, porteuses de sens, alors que la population française et ses représentants sont muselés. C'est lui qui gère tout le bazar. Cette anagramme manquée en dit long sur lui.

PROPOS RECUEILLIS
PAR DENIS LEFEBVRE



Élémentaire, mon cher Arthur



♥♥♥ Pour le grand public qui dévore aujourd'hui encore ses livres, Arthur Conan Doyle est lié à son héros, Sherlock Holmes, et à lui seul. L'écrivain a un jour pris conscience d'y être enchaîné, au point de tenter de faire mourir son détective, qui lui avait pourtant assuré la gloire et de très copieux droits d'auteur. Il voulait passer à autre chose, mais a vite dû le res-

susciter, tant le tollé a été mondial! François Rivière ne nous cache rien des doutes et des tourments de l'écrivain, nous fait vivre une bête de travail qui a mis des années avant de s'imposer. Nous découvrons ses inspirateurs, Scott, Poe, Stevenson et le voyons se passionner pour le surnaturel et le spiritualisme. D. L.

■ **Arthur Conan Doyle. L'histoire extraordinaire du créateur de Sherlock Holmes**, de François Rivière (Tallandier, 240 p., 29,90 euros).

De la région à la nation



♥♥♥ Paris n'est pas toute la France, ce livre en apporte une preuve éclatante, à travers une trentaine de courts chapitres, de l'Antiquité au XX^e siècle, démontrant que les régions et les villes ont, elles aussi, construit et unifié notre nation au fil des siècles. Des épisodes indépendants, pourtant complémentaires, se succèdent autour de personnalités hors du

commun: **Aliénor d'Aquitaine, Philippe le Hardi, Clemenceau, De Gaulle...** mis en scène dans des moments décisifs et fondateurs et dans des lieux qui prennent ici toute leur importance, Reims, Poitiers, Verdun ou Grenoble. L'auteur assume des « choix aléatoires, formulations partielles, sélections partiales ». Le lecteur en sort enrichi. D. L.

■ **Chroniques des territoires**, de David Chanteranne (Passés/composés, 317 p., 21 euros).

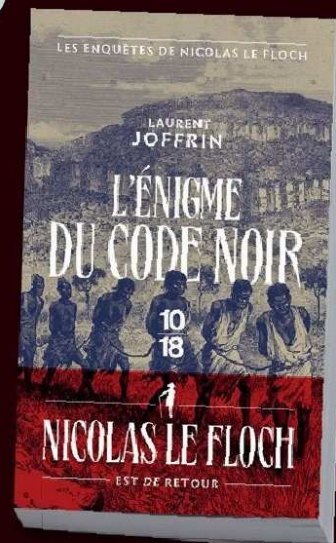
10
18 Un monde
à portée de page

BUCHET • CHASTEL

La révolution gronde, Nicolas Le Floch mène l'enquête

“Un grand roman d'enquête et d'aventure, un régal !”

Librairie Jean-Jaurès

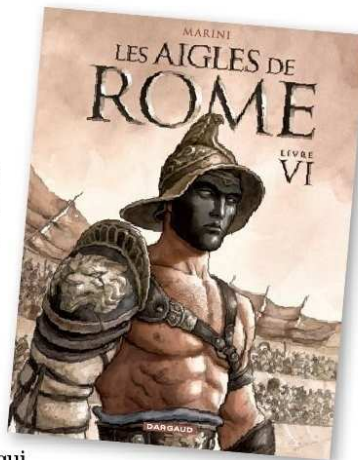




UNE VIRÉE DANS LA ROME IMPÉRIALE

♥♥♥ Très longtemps interrompus (le dernier tome date de 2016), *Les Aigles de Rome* reviennent enfin sur le devant de la scène. De l'eau d'ailleurs coulé sous les ponts, car si le dernier tome montrait l'anéantissement des légions de Varus à Teutoburg (9 apr. J.-C.), l'histoire reprend, sans la moindre transition, avec la mort d'Auguste (14 apr. J.-C.) et sa délicate succession. Après l'élimination de l'héritier le plus légitime, c'est en effet Tibère qui prend les rênes de l'Empire, avec l'aide de Séjan, un personnage infâme qui cherche en réalité à contrôler tout le pouvoir. L'ambiance faite de conspirations tout aussi feutrées que sanglantes n'est d'ailleurs pas sans rappeler *Murena*, cette autre excellente série romaine. Que sont devenus nos héros? Marcus Valerius Falco est rentré de Germanie, mais, meurtri et déchu, il gagne désormais sa vie comme gladiateur dans les arènes de Rome. Quant à Arminius, son frère d'armes et meilleur ennemi, il est, lui aussi, secrètement revenu à Rome chercher de l'argent et des armes pour continuer la guerre. On s'écarte donc ici quelque peu de la réalité historique, mais Enrico Marini n'en offre pas moins une magnifique évocation de la Rome impériale. L. V.

■ *Les Aigles de Rome* (t. 6), de Marini (Dargaud, 88 p., 16,95 euros).



Des nouvelles de Monsieur de Lapérouse



♥♥ Vanikoro, île maudite ! C'est sur cet îlot que vint se briser l'expédition de Lapérouse en 1788. En 1964, la Marine nationale envoie sur place un navire afin de repérer *La Boussole*, le vaisseau amiral de Lapérouse, et c'est un nageur de combat, un peu barbouze, qui va mener les investigations sous-marines. L'album joue subtilement sur les rapports qu'entretiennent les personnages : d'un côté, ce nageur pour qui les navigateurs du XVIII^e s. n'évoquent rien, de l'autre, des officiers exaltés et, au milieu, une journaliste aventurière... Et c'est dans une ambiance électrique que les derniers mystères du naufrage seront résolus. L. L.

■ *Lapérouse 64*, de M.-A. Le Roux, LF Bollée, et V. Bizzarri (Glénat, 160 p., 22,50 euros).

UNE HISTOIRE DE TIMBRÉE



♥♥♥ A-t-on le droit de poster un être humain ? La question semble absurde... sauf aux États-Unis, où l'on pouvait envoyer par la poste n'importe quel colis, animé ou non, à condition de ne pas dépasser 50 *pounds* (environ 25 kg). L'imprécision de la législation a donc permis à d'honorables citoyens de poster des enfants... Et c'est bien ce que décide de faire Alan Bridge, un homme qui vient de tout perdre, y compris sa femme, dans le tremblement de terre de San Francisco (1906). Incapable de s'occuper de sa fille Jenny, il préfère l'envoyer chez ses parents, qui tiennent un ranch dans l'Illinois, à des milliers de kilomètres de là. C'est un *postman* indien qui prend en charge le « colis ». Ce duo improbable va traverser une Amérique en pleine mutation, tantôt accueillante et tantôt terriblement hostile et raciste. Un road-movie de papier, à la fois sensible et très original ! L. V.

■ *La Petite Fille et le postman*, de Bertrand Galic et Roger Vidal (Vents d'Ouest, 104 p., 19,50 euros).

Historia

GRAND ANGLE

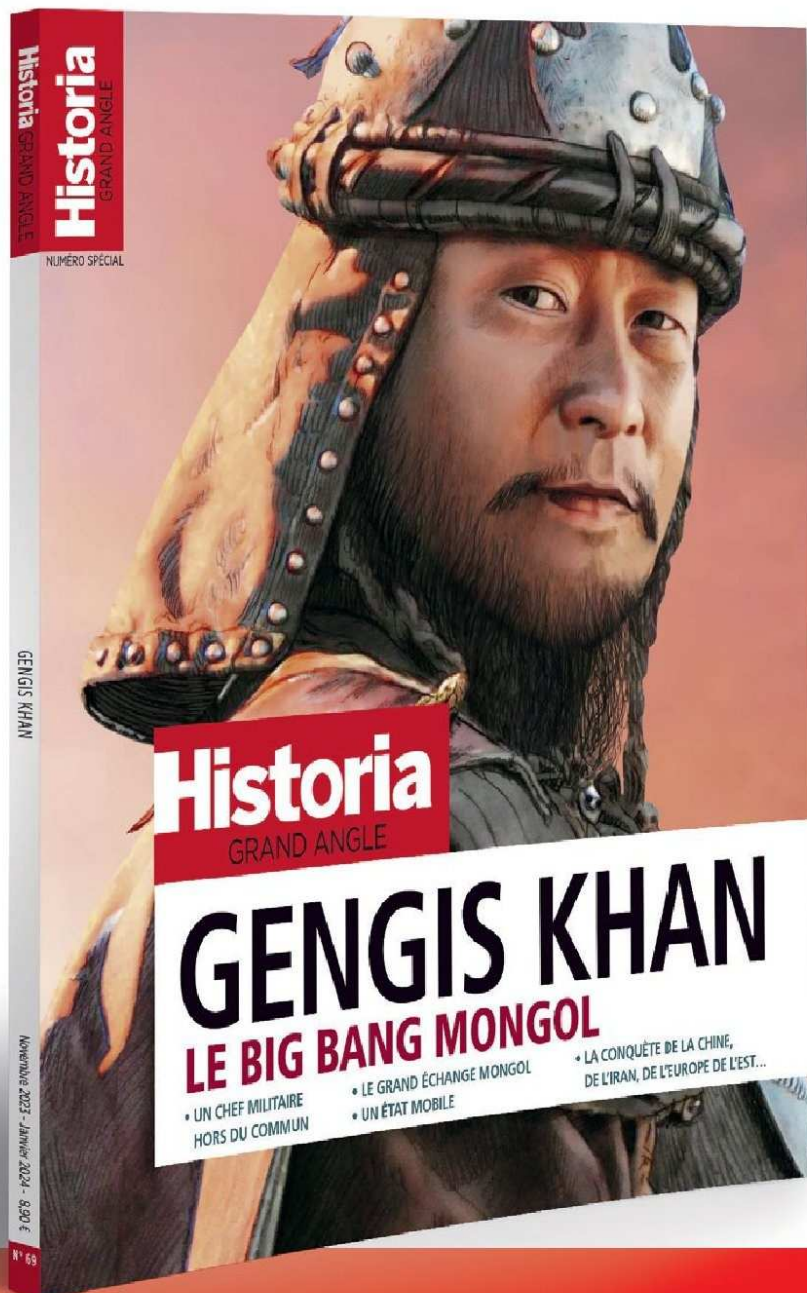
NOUVEAU

TRIMESTRIEL

HISTORIA GRAND ANGLE, c'est un rendez-vous de référence avec les meilleurs historiens, un point de vue qui cerne l'essentiel, une grille chronologique, un lexique pour ne jamais perdre pied et un traitement visuel privilégié : nombreuses infographies et illustrations.

Ce sont aussi des rubriques inédites : fait divers, BD, textes bruts, récit gastronomie, fact-checking...

Des histoires au service de l'Histoire.



CHEZ VOTRE
MARCHAND
DE JOURNAUX
ET CHEZ
VOTRE LIBRAIRE

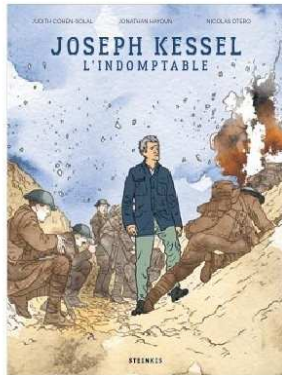
Son nom a traversé les siècles et continue d'alimenter notre imaginaire, notamment à travers les films, les bandes dessinées et les jeux vidéo. Le féroce guerrier. Le génial stratège. Le terrible conquérant. Son épopée se résumerait-elle seulement à de furieuses conquêtes militaires ? Sûrement pas. Après avoir unifié les peuples nomades de la steppe au début du XIII^e siècle, Gengis Khan a su imposer son « lignage d'or » et a fondé ce qui deviendra, sous la domination des descendants de ses quatre fils (Jochi, Chagatay, Ögödei et Tolui), l'un des empires des plus vastes de l'Histoire, s'étendant de la Corée à la Hongrie...

IL ÉTAIT UNE FOIS JOSEPH KESSEL

♥♥♥ *Tiré d'un entretien mené quatre ans avant la mort du vieux lion, cette BD retrace une vie sans égale.*

Les auteurs de ce magnifique roman graphique n'ont pas voulu présenter toute la vie de Joseph Kessel, de sa naissance en 1898 en Argentine à son décès en 1979 dans le Val-d'Oise, assis dans son fauteuil, un verre de whisky à la main, une dernière cigarette à la bouche. Mission impossible en 120 pages, et surtout sans intérêt ! Elle est connue, archiconnue.

Ils sont partis d'un document inédit : un entretien enregistré quatre ans avant sa mort par son filleul, Jean-Marie Baron. Étonnante rencontre entre ce jeune homme et le vieux baroudeur. Baron ne connaît pas la vie de son parrain, ou si peu. Il s'en fiche d'ailleurs, sa mère l'a obligé à venir le voir. Au fil de cet entretien, il se passionne : Kessel a conservé jusqu'au bout son talent de conteur. Bien sûr, on constate ici de grands manques, mais on imagine



que les auteurs ont suivi au plus près les propos de Kessel, finalement tenus pour lui seul, dans un rêve, entre enthousiasme, tristesse et mélancolie : rien sur ses reportages en Afghanistan, sur sa passion du jeu, sur la mer Rouge, sur Saint-Exupéry ou Mermoz. Nous entrons au plus près cependant dans la démesure de ce Juif qui puise sa force de vivre dans l'errance à tra-

vers le monde, fasciné par la violence et la guerre, omniprésente, au point que le jeune homme lui demande : « Vous me racontez les guerres, mais pas votre vie ! » La réponse du vieux lion fusera : « C'était ma vie. »

Tout va très vite dans ce roman graphique, les ellipses sont nombreuses, parfois on s'y perd un peu, mais c'est sans importance. L'ensemble emporte le lecteur, sublimé par un superbe dessin qui rend parfaitement compte de l'univers singulier de Kessel : des cases souvent sans cadre, des pleines pages qui offrent une respiration, une pause dans ces confidences, et permettent de rêver comme Kessel lui-même dans cet entretien. Un album à lire et à conserver. **D. L.**

■ **Joseph Kessel. L'indomptable**, de Judith Cohen-Solal, Jonathan Hayoun et Nicolas Otéro (Steinkis, 120 p., 20 euros).

Un chemin de croix (gammée)



♥♥♥♥ À la fin des années 1920, Sigrid Hässler, dite Sigi, entreprend de réaliser le tour du monde en voiture, afin de montrer que l'automobile n'est pas l'apanage des hommes. Mais son projet féministe est dévoyé par ses commanditaires : des nazis, dont le but est d'affirmer la supériorité de la race aryenne et de l'industrie germanique...

Si les auteurs s'inspirent du périple en auto que Clärenore Stinnes mena en 1927, les tribulations de Sigi s'avèrent nettement plus dramatiques ! **L. V.**

■ **Sigi (t. 1 : Opération Brünnhilde)**, d'E. Arnoux et D. Morancho (Glénat, 64 p., 15,50 euros).

Tonnerre de Brest, il revient !

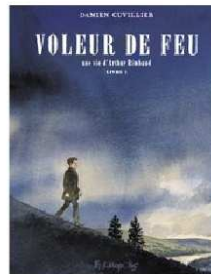


♥♥♥♥ Le 28 octobre 1948 parut, en France, le premier *Journal Tintin*, un an après sa création en Belgique. Voici une rétrospective des quarante ans de ce journal pour les jeunes de tout âge. Ce gros volume propose, outre le fac-similé du premier numéro, quelques analyses, de nombreux documents inédits et... plus de 700 pages de BD ! Il s'agit, pour

l'essentiel, de récits courts, non repris en album, ou dans des séries aujourd'hui un peu oubliées. Les scénarios historiques y occupent une place de choix. Les bonnes surprises y sont légion, et la lecture de ce volume offre un vrai bain de jouvence ! **L. V.**

■ **La Grande Aventure du Journal Tintin (t. 2 : Escal en France, 1948-1988)**, (Le Lombard, 776 p., 59 euros).

Enfers et illuminations



♥♥♥♥ L'auteur s'attaque à une œuvre de longue haleine, consacrée à Rimbaud. Quatre autres tomes suivront. L'enfance ardennaise est ici évoquée, jusqu'à la guerre de 1870. Studieux, solitaire, le jeune Rimbaud découvre la littérature et la poésie. Le texte interprète parfois sa vie, mais l'auteur sait restituer l'univers si

singulier du poète. Il frappe aussi notre imagination avec son dessin d'une grande beauté et ses nombreuses pages sans texte, qui se suffisent à elles-mêmes. **D. L.**

■ **Une vie d'Arthur Rimbaud (t. 1 : Voleur de feu)**, de Damien Cuvillier (Futuropolis, 104 p., 20 euros).

31 OCTOBRE - 5 NOVEMBRE 2023

RENCONTRES D'ARCHÉOLOGIE DE LA NARBONNAISE

ran-archeo.com



11^e édition

NARBONNE

FILMS - EXPOSITIONS - CONFÉRENCES
SALON LIVRE & BD - ARCHÉO POP



HISTOIRE TV **3** occitanie



Dossiers ARCHÉOLOGIE

ARCHÉOLOGIA



théâtre + cinéma

NARBO VIA



viàOccitanie

Historia



la saif
Société des Auteurs
des arts visuels
et de l'image fixe



Gastronomie

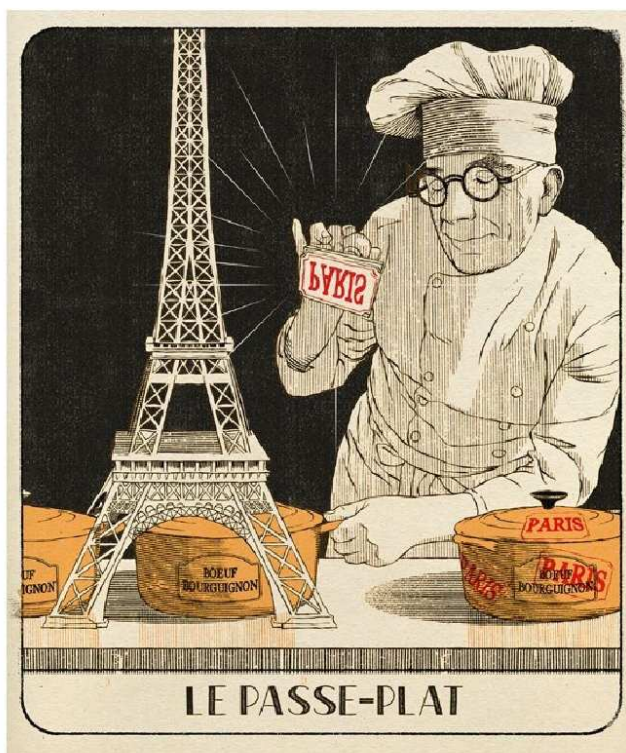
PARIS, PROVINCE, ON REFAIT LE MATCH !

Fins gourmets, les Parisiens ? Au XX^e siècle, avec l'émergence de la cuisine régionale, l'idée d'une cuisine typiquement parisienne fait débat...

PAR PATRICK RAMBOURG - ILLUSTRATION ANTOINE DUSAULT

Pour un Hongrois de la fin du XIX^e siècle, la cuisine française, c'est avant tout « la cuisine parisienne, ainsi que celle de quelques grandes villes qui copient Paris ». Le rayonnement gastronomique de la capitale est alors tel que l'on n'envisage pas qu'il puisse en être autrement.

La renommée de la cuisine française a en effet longtemps été assimilée à celle de Paris. Mais le contexte culinaire du pays évolue et le succès grandissant des cuisines régionales, dont la reconnaissance passe d'ailleurs principalement par la capitale, change la donne. Dès le début du XX^e siècle, la cuisine parisienne peut ne plus être considérée comme la seule



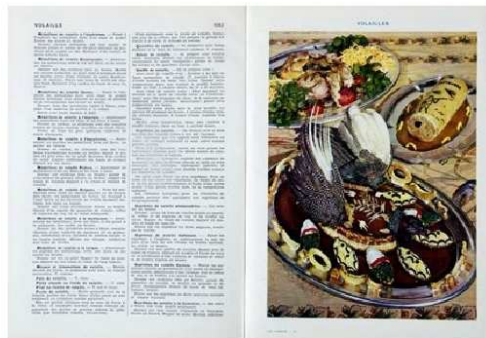
représentante de la France culinaire. Si cette évolution ne remet pas en cause la primauté du Paris gastronomique, on s'interroge désormais sur la réalité, ou non, d'une cuisine parisienne qui commence à faire débat.

Pampille, nom de plume de Marthe Allard Daudet, se demande ainsi, dans *Les Bons Plats de France. Cuisine régionale*, dont la première édition date de 1913, s'il existe une cuisine spécifiquement parisienne : « C'est le plus souvent de la cuisine de gens pressés, c'est de la cuisine qui n'est pas faite avec assez d'amour, ce n'est pas de la très bonne cuisine ». Pour elle, le « déjeuner de Paris » ne se compose que d'œufs au plat, d'une côtelette aux pommes

DES PLATS DE PARIS, OU PAS

En 1896, le guide *Paris-Parisien* donne une liste de « plats parisiens », dont la bisque d'écrevisses, la carpe à la Chambord, la friture de petits poissons, le homard à l'américaine, la sole normande (car des mets aujourd'hui considérés comme régionaux peuvent avoir une origine parisienne), le poulet cocotte ou chasseur, etc.

Le *Guide des plaisirs à Paris* de 1927 présente les « principaux plats inventés par la gourmandise parisienne », à l'exemple de la « timbale de filets de sole aux fruits de mer », de la langouste à la parisienne,



du tournedos Rossini, des crêpes Suzette ou encore du saint-honoré...

Le *Larousse gastronomique*, en 1938 (ci-contre), propose une liste impressionnante d'apprêts de la Ville Lumière. On peut ainsi relever le bœuf miroton, l'entrecôte Bercy et marchand de vin, le navarin, la gibelotte de lapereau, la barbue Dugléré, la sole Marguery, et bien d'autres mets. « Les vol-au-vent, les flans et les tourtes garnies de compositions diverses sont, depuis longtemps classés parmi les spécialités culinaires de Paris », précise encore le dictionnaire. **P. R.**

Le vin

PAR GÉRARD MUTEAUD



DU VIN DE SOIF AU VIN PLAISIR

C'était un temps que les moins de 80 ans ne peuvent pas connaître ! À cette époque, nos aïeux, qui travaillaient aux champs, se désaltéraient au bon petit vin de pays. Parfois deux à trois litres par jour par grosse chaleur. Ce vin léger en alcool, fruité et désaltérant, mis à rafraîchir dans le puits ou le ruisseau, permettait de poursuivre son travail sans tituber. Rouge clair ou blanc, il titrait rarement plus de 8° d'alcool et ne dépassait jamais 10°, quand les vins d'aujourd'hui tutoient régulièrement les 14-15°. Vin de soif, il désaltérait tout en donnant du cœur à l'ouvrage. Mais son abus pouvait aussi entraîner des accidents de travail, particulièrement avec l'essor de la mécanisation des travaux agricoles, mais aussi chez les ouvriers du bâtiment. Désormais banni du monde du travail, il a conservé son nom générique. Son concept, lui, a évolué vers un vin plaisir, que nombre de vignerons s'efforcent aujourd'hui de promouvoir. C'est le cas notamment de la cave des producteurs de Plaimont, dans le Gers, dont le directeur, André Dubosc, confirme qu'avec les progrès des méthodes de vinification, il est désormais possible de faire des vins légers (10°) et savoureux, destinés à être consommés dans l'année suivant les vendanges et après lesquels la sieste n'est plus un passage obligé. Désormais, le vin plaisir ne s'adresse plus aux travailleurs de force mais plutôt aux jeunes citadins avec l'espoir de concurrencer bières et cocktails : en soixante ans, la consommation de vin en France a chuté de 70 %, passant de plus de 120 litres par an et par habitant dans les années 1960 à moins de 40 litres aujourd'hui, selon l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives...

de terre frites et d'un légume vert. Dans les restaurants, les viandes ne sont pas toujours de première qualité et sont généralement « nappées de sauce, masquées de gelées ou dissimulées sous des assaisonnements variés ». Elle reproche à Paris les nouveautés culinaires, la modernité des écoles de cuisinières et la perte des « principes fondamentaux de la cuisine ». Pampille pense que l'on mange mieux en province et considère que la cuisine de la capitale est trop cosmopolite, trop innovante, en fait, pas assez française ! Pour autant, la ville est « l'endroit du monde où l'on peut, si l'on veut et si l'on sait, trouver les meilleures choses », notamment les frites, les « petits pois à la parisienne » ou encore la « langouste à la parisienne ».

Ville-monde ou région ?

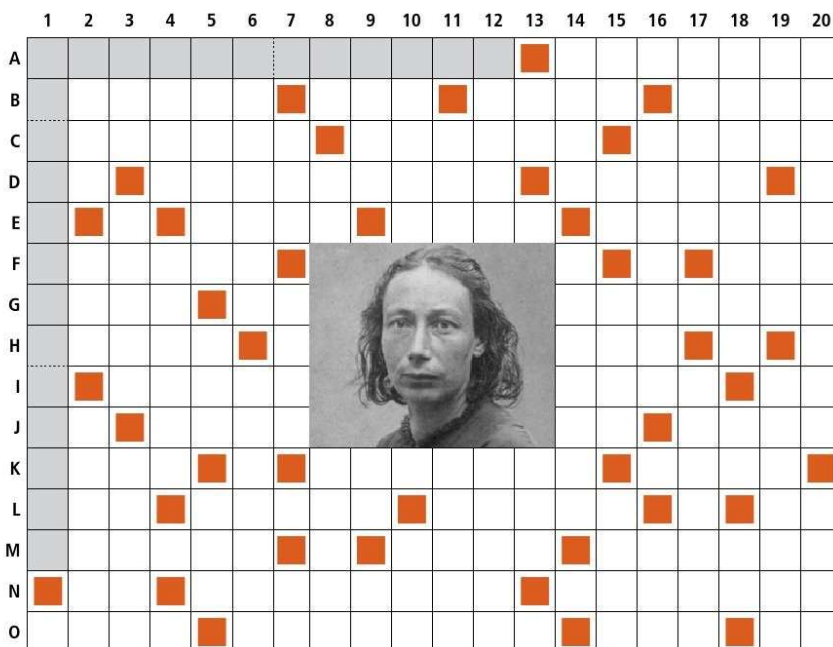
Dans l'entre-deux-guerres, le régionalisme à table est à la mode, mais la cuisine parisienne ne peut être perçue comme une cuisine régionale : « Comment parler congrûment d'une ville qui est le résumé de toutes les cuisines et de toutes les boissons du monde » ?, écrivent Curnonsky et Marcel Rouff dans *La France gastronomique. Guide des merveilles culinaires et des bonnes auberges françaises* (1921) ; c'est plus facile lorsqu'il y a « pour point de départ une cuisine locale, un ensemble de plats régionaux », à l'exemple de Lyon ou de Bordeaux. Pour eux, il n'y a pas débat : « Il faut [...]

se prosterner devant la cuisine parisienne ». Son atout est son inventivité et sa créativité culinaire, particulièrement dans les restaurants.

Prosper Montagné, grand chef originaire de Carcassonne, qui tient un restaurant réputé dans la capitale, ne cessera de défendre la cuisine de Paris, notamment dans sa chronique du journal *L'Œuvre*. Le 20 juillet 1922, il rappelle ainsi que la « gastronomie parisienne » n'est « nullement inférieure à celle de province » et que la ville a de quoi être fière « de la cuisine dont l'ont dotés les maîtres cuisiniers parisiens d'hier et d'aujourd'hui ». Il peste contre ces « culinographes » qui se dressent en censeurs et dénigrent les cuisiniers de la capitale.

Dix ans plus tard, dans un texte qu'il intitule *Les Bons Plats de Paris*, Montagné vante la cuisine parisienne qui « ne peut qu'être excellente ». Il poursuit son combat dans le *Larousse gastronomique* de 1938, fustige l'idée qu'il n'y aurait pas de spécialités culinaires à Paris, et souligne le rôle des cuisiniers, qui, « de Carême à Escoffier, et en passant par les Gouffé, les Urbain Dubois, les Philéas Gilbert [...] ont enrichi le fonds culinaire de Paris d'une quantité de plats spéciaux qu'il faut bien considérer comme étant de véritables spécialités culinaires. » Mais la cuisine qui s'y élabore tend plutôt au national, à l'universalisme, et moins au régionalisme, car Paris est une capitale. ♦

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Dieu ou président ? - **B.** Roi des Lombards. Elle sauva Ulysse de la noyade. Prince de Kiev. Village où le vin s'invita à la noce. - **C.** Personnage pour lequel Balzac se serait inspiré de Vidocq. Évêque de Lyon dont le martyre fut rapporté par Grégoire de Tours. Ancienne capitale des Omeyyades. - **D.** L'enfer de Dante. Duchesse qui était proche de Richelieu. Son Val est inscrit depuis l'an 2000 sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. - **E.** Deuxième calife de l'islam. Prix de Diane. Beaucoup de ses personnages sont classés -ix. - **F.** Ancienne capitale d'une république maritime des Balkans. Ysegrin, par exemple. - **G.** Médecin allemand considéré comme le fondateur de la phrénologie (1758-1828). Tous leurs chemins menaient à Röhm. Historien français spécialiste de la Grèce antique (1914-2007). - **H.** Souffleuse de vers. Tokyo avant Tokyo. - **I.** Peintre français adepte du frottage et du collage (1891-1976). La bête humaine. Temps d'une révolution. - **J.** Fait plaisir aux danois. Amoureux de Galatée que Polyphème, jaloux, écrasa sous un rocher. Voie de la France. Disciple de saint Paul. - **K.** Furent parmi les premiers colons en Amérique. Grand lac. Dieu à tête d'ibis. - **L.** De Lusignan ou de Maupassant. Chef-lieu d'une région autonome d'Italie. Napoléon y vainquit les Prussiens deux jours avant la bataille de Waterloo. Sein dans son cœur. - **M.** Quartier de Londres. Possessif. Ancienne monnaie vénitienne. - **N.** Chauffeur



ERNEST CHARLES APPERT/MUSEE CARNAALET/ROGER VIOLET

d'origine africaine. Le troisième du nom décrista la croisade contre les albigeois en 1209. Agitent. - **O.** Protecteur souvent rigide. Savant relativement connu. Porte un nom célèbre. Bâtitteur de châteaux.
VERTICALEMENT : **1.** Surnom de ce personnage. - **2.** Roi de Norvège. Affluent du Rhin. Dynastie écossaise qui régna sur l'Angleterre de 1603 à 1714. - **3.** Roi et bouffon à la fois. La plus jeune des trois Charites. Victoire de Napoléon sur les Russes, le 8 février 1807. - **4.** Un minimum en lettres grecques. Nom donné sous la Restauration aux représentants de l'opposition royaliste. - **5.** Étoile la plus brillante du ciel après le Soleil. Jamais vu chez François Villon. Fut la capitale de l'Arménie des Bagratides. - **6.** Le Sphinx en avait-il plusieurs ? Poète satirique français (*Charles de Beauxoncles, sieur de...*). - **7.** Changea de ton. Pont de Paris qui n'est en fait qu'une passerelle. Au bord du Niémen. - **8.** Paire romaine. En Irlande ou en Birmanie. Empereur romain qui succéda à Galba en 69. - **9.** Commission instituée en France par la loi du 6 janvier 1978. Mistral en Provence. Le césium. - **10.** Être invisible dans un roman de Maupassant. Musée d'art de New York. - **11.** Envoyé spécial en Russie. Un prénom à succès pour Christophe. - **12.** Naturaliste suédois à qui l'on doit l'introduction de la nomenclature binominale (1707-1778). Ville du Latium qui,

dans l'Antiquité, était la capitale des Sabins. - **13.** Mère des Titans. Ne se trompe jamais quand il tire les cartes. - **14.** Prophète biblique. Affluent du Tarn. - **15.** Capitale d'un puissant empire du XXI^e siècle. Demande d'orientation. Jardin suspendu. Bataille qui opposa les troupes franco-belges aux Allemands en octobre 1914. - **16.** Il est surtout connu pour son *Encyclopédie*. Point insensible. - **17.** Fils qui a voulu voler de ses propres ailes. Ulysse y a été heureux comme un roi. - **18.** Chef turco-mongol qui se considérait comme l'héritier de Gengis Khan. A tourné autour de Zeus et tourne encore autour de Jupiter. Union qui se résume à deux lettres de rupture. - **19.** Elle a vu passer Chirac et Balladur. Importante école bouddhiste. Touches au but. - **20.** Guérisseur ou charlatan ? Ancienne monnaie péruvienne. ♦

SUDOKU

Du 3 au 5 juillet de cette année-là,
la flotte britannique bombarde
le port français du Havre.

9		2		7				4
7			4					8
	1		8		3	2	7	
3	2			1				8
	5	9	3		4	6		
8		6		5			1	3
	4	1	7		8	9	5	
	3	7			6			2
6			4					1

SOLUTION DU N° 922 : 1879

SOLUTION DU N° 922

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	J	O	A	C	H	I	M	M	U	R	A	T	S	H	E	R	M	A	N
B	O	R	L	E	A	N	S	S	U	H	A	R	T	O	A	Y	M	E	
C	S	A	L	E	M	F	A	S	T	O	L	F	H	E	C	T	O	R	
D	E	T	A	B	D	S	E	L	M	T	E	C	H	I	N	E			
E	P	O	H	E	R	P	A	L	I	K	A	O	U	N	O	E	L	E	
F	H	I	M	A	H	E							A	L	L	E	E		
G	B	R	I	S	E	I	S						R	O	T	N	U	S	
H	O	E	A	U	T	E							T	H	E	L	E	M	E
I	N	G	E	S	T	E							H	E	R	E	E	S	
J	A	T	O	N	I								U	R	O	M	E	O	
K	P	I	E	E	T	I	O	N	I	G	R	E	E	N	E	S			
L	A	L	B	E	R	E	S	E	U	L	E	R	G	U	I	E	T		
M	R	S	A	I	S	E	R	A	N	D	E	B	A	R	D	E	U	R	
N	T	I	T	A	N	R	E	G	I	M	E	N	T	S	A	S	I		
O	E	T	U	I	G	E	H	E	U	U	S	T	S	A	R	S			



VERSAILLES



HISTOIRE DE LIRE

SALON DU LIVRE D'HISTOIRE DE VERSAILLES

SAM. 25 & DIM. 26 NOVEMBRE 2023

ANIMATIONS • DÉBATS • BD • JEUNESSE • 14H - 18H30

HÔTEL DE VILLE • HÔTEL DU DÉPARTEMENT • PRÉFECTURE DES YVELINES • HÔTEL DU BARRY (CCI)











PASSÉS/COMPOSÉS            

Portrait de Madame du Barry par Elisabeth Vigée Le Brun, 1791 © Gift of Mrs. Thores T. Fler-Ing, 1984 - Réalisation : Direction de la communication, Ville de Versailles / Delphine Joly

Une authentique expérience norvégienne

© AGURTXANE GONCELLON

Depuis 1893, l'Express Côtier relie les ports du littoral norvégien, jusqu'au cœur des fjords.

Ligne de vie légendaire, le navire transporte les passagers et les marchandises au fil de ses 34 escales, sans jamais faillir. Si l'âme des débuts demeure, les conditions de voyage ont évolué vers le meilleur. À bord, les chefs vous inviteront à découvrir les saveurs de la gastronomie norvégienne, les guides locaux partageront avec vous la passion que la nature grandiose et fragile à la fois, leur inspire. Sous le soleil de minuit ou sous les cieux illuminés par les aurores boréales, les escales favorisent les rencontres et les découvertes et vous emporterez des souvenirs plus vivants que jamais.

Renseignements sur hurtigruten.fr
ou dans votre agence de voyages

*Offre soumise à conditions, non rétroactive et valable par cabine sur le tarif du jour sur une sélection de départs du 01.06.2024 au 31.03.2025. La réduction varie selon l'itinéraire et la période de départ.
HURTIGRUTEN SAS au capital de 40.000 € - RCS PARIS B 449 035 005 - IM075100037 - APST RCPST HISCOX /125 520



© AGURTXANE GONCELLON

L'Express Côtier

Réservation anticipée

Économisez jusqu'à 500€ par cabine en réservant un voyage de juin 2024 à mars 2025 avant le 15.11.2023.

JUSQU'À **-500€*** PAR CABINE

Réservez au
01.86.26.03.92